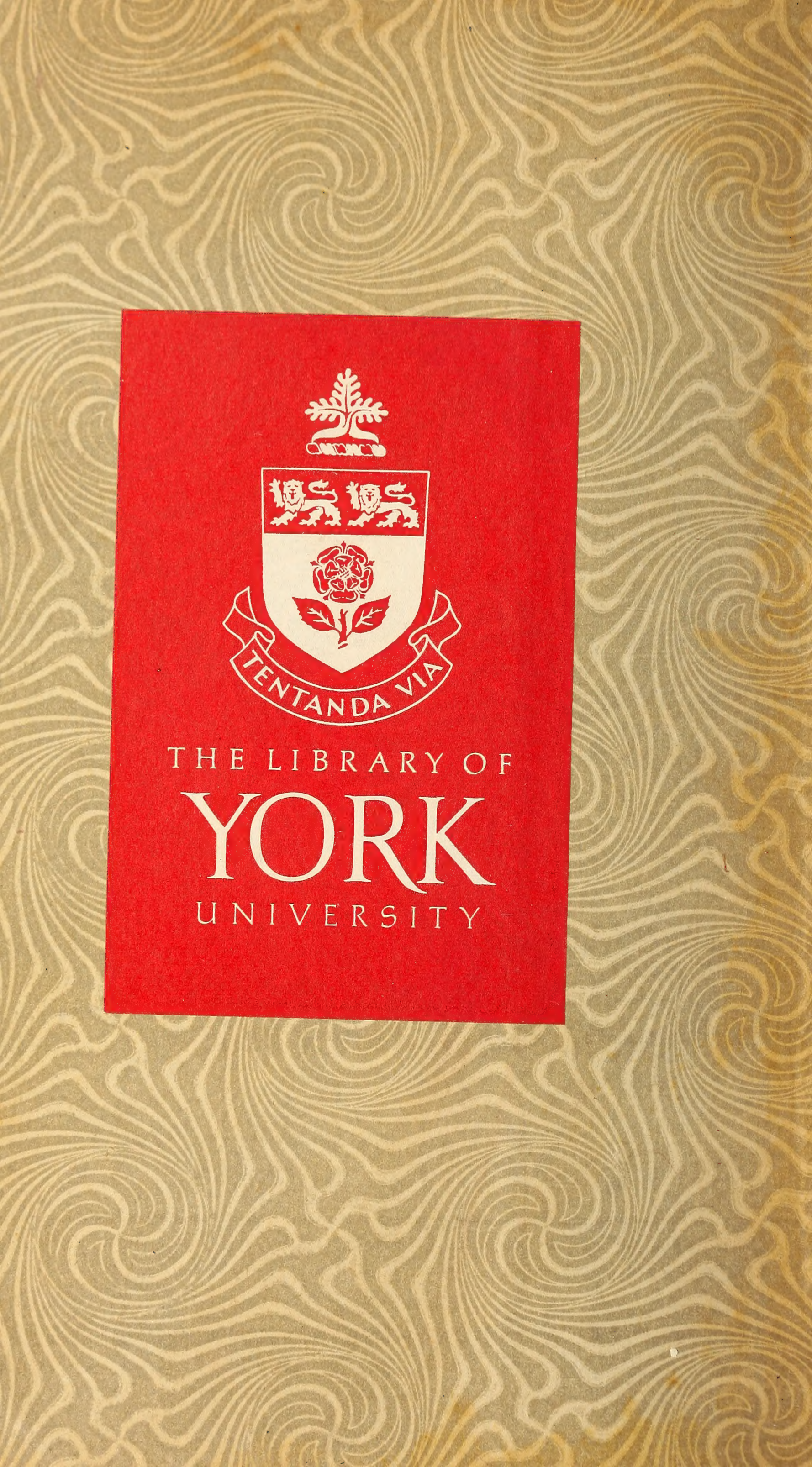
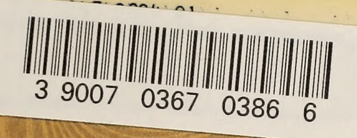



TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY



Date Due

FORM 109

1 701 B.

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE.



COLLECTION : CHAMPLAIN.

N° 701 B

POÉSIES

DE

OCTAVE CRÉMAZIE.

POÉSIES

DE

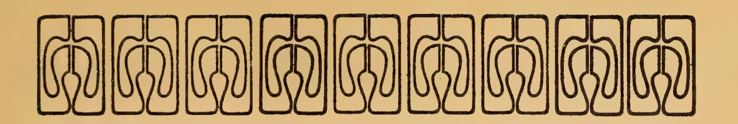
OCTAVE CRÉMAZIE

PUBLIÉES SOUS LE PATRONAGE DE

L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC.



MONTRÉAL.
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée.
79, rue St-Jacques.
1912

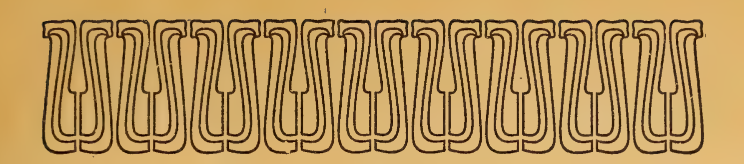


AVERTISSEMENT.

En publiant les *Œuvres complètes d'Octave Crémazie,* les éditeurs n'ont épargné aucun soin pour rendre cette édition définitive. Les poésies ont été retouchées en quelques endroits d'après les notes que le poète a laissées à son ami, M. l'abbé Casgrain, et l'on a extrait de sa correspondance tout ce qui peut offrir un intérêt réel. Cette correspondance se trouve à la suite des poésies, à l'exception des lettres qui renferment ses observations sur la littérature canadienne et qui ont déjà été publiées par M. l'abbé Casgrain. Celles-ci avaient leur place naturelle en tête du volume, car elles contiennent ce qu'on pourrait appeler le testament littéraire de Crémazie. Les notes qui les accompagnent et qui expliquent le motif de leur publication, ont été complétées de tous les renseignements biographiques qu'on a pu recueillir.

En un mot, les éditeurs ont voulu faire de ce livre le monument le plus durable qui pût être élevé à la mémoire du plus patriotique comme du plus malheureux de nos poètes.

Les Editeurs.



OCTAVE CRÉMAZIE.

I

« PEU de personnes ont connu aussi bien que vous Octave Crémazie, me disait un écrivain dont le nom fait autorité. Vous avez vécu pendant plusieurs années dans son intimité à Québec. C'est à vous qu'il a confié le soin de publier ses poésies après son départ. Vous avez correspondu avec lui pendant son exil ; vous l'avez revu ensuite à Paris, où vous avez demeuré plusieurs mois dans sa compagnie. Vous savez sur sa vie, son caractère, ses poésies, son exil, bien des choses qui ne sont connues que d'un très petit nombre et que le public lirait avec curiosité. Pourquoi ne publiez-vous pas cela ? Octave Crémazie est une de nos grandes figures littéraires. Ses poésies ont fait époque ; et elles resteront tant qu'il y aura une nationalité canadienne-française. La jeunesse actuelle n'a point connu Crémazie, et elle saura gré à quiconque lèvera un coin du voile

qui enveloppe sa vie. L'histoire s'est faite pour lui ; et l'on peut en parler avec d'autant plus de liberté que le dernier des Crémazie est mort. C'est une famille éteinte, et bientôt rien ne rappellera plus son souvenir que les poésies auxquelles Octave Crémazie a attaché son nom. Et puis le malheur a donné à la physionomie du poète ce je ne sais quoi d'achevé qui commande la sympathie et arrête l'attention.

— Vous êtes en cela meilleur juge que moi, répondis-je à mon ami. Toutefois vous n'avez lu qu'une partie des lettres qu'Octave Crémazie m'a adressées. Nous les relirons ensemble, si vous le voulez ; et si vous persistez à croire qu'elles offrent un intérêt réel, je les livrerai à la publicité.

— Parfait, reprit-il ; mais n'y eût-il que les lettres dont j'ai pris lecture, elles suffiraient pour me déterminer, car elles renferment des aperçus littéraires, des jugements sur nos hommes de lettres, des coups d'œil sur la situation intellectuelle du pays qui sont d'autant plus intéressants qu'ils datent déjà d'une quinzaine d'années. Ils serviront à mesurer la marche des esprits et le mouvement des lettres pendant cette période.

— Mais, objectai-je encore, il y a dans ces lettres des témoignages de reconnaissance pour de petits services que j'ai eu occasion de lui rendre, des éloges qu'il se croyait obligé

de m'adresser pour me remercier des justes appréciations que j'avais faites de ses poésies. La plupart de ces passages sont enclavés dans des considérations d'une haute portée qu'il faudrait retrancher, ce qui ferait perdre le sens d'une partie des lettres. Il me répugne de livrer aux profanes ces secrets de l'amitié.

— Donnez-vous garde de rien retrancher, repartit mon ami ; le public d'aujourd'hui a en horreur ces mutilations : il lui faut tout ou rien. D'ailleurs on conçoit qu'écrivant à vous-même pour reconnaître les compliments que vous lui aviez faits, il devait vous payer de retour. Mais le lecteur qui sait lire entre les lignes n'aura pas de peine à découvrir le correctif caché sous les fleurs de rhétorique ».

II.

Quel est le citoyen de Québec de 1860 qui ne se rappelle la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine, tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, regardait la caserne des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier ? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors : l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Etienne Parent ; le baron Gauldrée-Boilleau, alors consul général de France à Québec, que j'ai revu depuis à Paris, emprisonné à la Conciergerie, à deux pas de la cellule de Marie-Antoinette, le baron Gauldrée-Boilleau, dis-je, y donnait la main à l'abbé Ferland, pendant que Chauveau feuilletait les *Samedis* de Pontmartin ; J.-C. Taché discourait là à bâtons rompus avec son antagoniste Cauchon ; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais ; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardait au sortir de la bibliothèque du parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalamment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à

de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui, ou bien accueillait par un sourire narquois les excentricités de quelques-uns des interlocuteurs.

On était à l'époque des *Soirées canadiennes ;* la popularité dont cette revue jouissait à sa naissance avait répandu une vie nouvelle, pleine d'entrain et d'espérance, dans notre petite république des lettres. On avait foi dans l'avenir et on avait raison. La phalange des jeunes talents se groupait avec une ardeur fiévreuse autour des vieux maîtres, prête à tout entreprendre sous leurs ordres. Nature sympathique et ouverte, modeste comme le vrai talent, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie, toujours disposé à accueillir les nouveaux venus dans l'arène, Crémazie était le confident de chacun. Que de pas hésitants il a raffermis ! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes ! Personne n'a eu une plus large part que lui au réveil littéraire de 1860.

Né à Québec, le 16 avril 1827, d'une famille originaire du Languedoc (1), il avait fait ses

(1) Jacques Crémazie, bisaïeul du poète, était né en 1735 à Artigat, petit village de l'ancien diocèse de Rieux, en Languedoc (aujourd'hui dans le département de l'Ariège). On voit par son certificat de liberté déposé, à l'époque de son premier mariage en 1762, à l'évêché de Québec, qu'après avoir séjourné sept ans à Pamiers et deux à Bayonne, il s'était embarqué sur la flûte du roi le *Canon,* et était arrivé à Québec en 1759. M. l'abbé Tanguay, dans son excellent *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes,* nous

études au séminaire de cette ville. Il était entré ensuite dans le commerce et était devenu l'associé de ses deux frères Jacques et Joseph, fondateurs d'une maison de librairie qui vient de s'éteindre après avoir duré au delà de trente ans. Humble dans ses commencements, elle prit après 1855, sous la direction d'Octave, un développement considérable, trop rapide peut-être, trop hâtif à une époque où les livres étaient encore d'un débit assez difficile ; ce qui fut la première cause du désastre qu'elle a éprouvé quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, il convient d'ajouter ici que cette maison française est une de celles qui ont le mieux servi le mouvement littéraire au milieu de nous.

Crémazie a été l'un des fondateurs de l'Institut canadien de Québec, et l'un de ses membres les plus actifs tant qu'il a vécu au Canada.

Tout au fond de sa librairie s'ouvrait un petit bureau, à peine éclairé par une fenêtre percée du côté de la cour, et où l'on se heurtait contre un admirable fouillis de bouquins de tout âge, de tout format et de toute reliure. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. On s'asseyait sur une caisse ou sur une chaise boiteuse, et on laissait la causerie chevaucher à tous les hasards de l'imprévu.

apprend que ce Jacques Crémazie épousa en secondes noces, à Québec, le 27 avril 1783, Marie-Josette Le Breton. De ce mariage naquit, le 14 octobre 1786, Jacques, père d'Octave Crémazie.

C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemande, espagnole, anglaise, italienne, lui étaient aussi familières que la littérature française ; il citait avec une égale facilité Sophocle et le Ramayana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit !

Disciple du savant abbé Holmes, qui a laissé un nom impérissable au séminaire de Québec, et qui en avait fait son ami plus que son élève, il avait appris de lui à ne vivre que pour la pensée. Il avait fait de l'étude l'unique passion de sa vie, et elle lui suffisait. Elle fut sa compagne sous la bonne comme sous la mauvaise étoile. Quand tout le reste l'eut abandonné, elle s'assit à son chevet pour animer sa solitude, endormir ses douleurs, calmer ses insomnies et adoucir les amertumes de l'exil.

Abstème comme un anachorète, négligé dans sa tenue, méditatif autant qu'un fakir, il ne vivait que pour l'idéal ; le monde ne lui était rien, l'étude lui était tout. Le travail de la composition et de la lecture absorbait une grande partie de ses nuits, il composait ses vers la nuit, couché dans son lit. Le silence, la solitude, l'obscurité évoquaient chez lui l'inspiration : la nuit était sa muse. Souvent il ne prenait pas même la peine de con-

fier ses poésies au papier ; il ne les écrivait qu'au moment de les livrer à l'impression. Elles étaient gravées dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.

Obligé par nécessité de s'occuper d'affaires pour lesquelles il n'avait ni goût ni aptitude, il les expédiait d'une main distraite, s'en débarrassait avec une incurie et une imprévoyance qui finirent par creuser un abîme sous ses pieds. Il oubliait d'escompter un billet à la banque pour courir après une rime qui lui échappait. Quand il se réveilla de ce long rêve, il était trop tard.

Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie : courtaud, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à cœur joie : « braves gens, disait-il,

Qui naissent marguilliers et meurent échevins »,

et qui ont « toutes les vertus d'une épitaphe ».

C'est ainsi qu'il les dépeignait lui-même dans la seconde partie de sa *Promenade de trois morts*, dont il me citait, à Paris, quelques bribes qu'il gardait dans sa mémoire et qu'il n'a jamais écrites. Son sourire, le plus fin du monde, et les charmes de sa conversation fai-

saient perdre de vue la vulgarité de sa personne.

A part certains hommes d'affaires, nul ne soupçonnait le volcan sur lequel il marchait et qui allait éclater sous ses pas. Quelques mots amers qui lui échappaient ou qu'il plaçait en vigie dans la conversation, quelques sarcasmes inexplicables, qui paraissaient en singulière contradiction avec sa vie calme en apparence et insouciante, étaient les seuls indices des orages intérieurs qu'il subissait. On n'y faisait pas attention : la suite en fit comprendre le sens.

Son dernier poème, resté inachevé, la *Promenade de trois morts*, venait de paraître dans les *Soirées canadiennes.* Remarqué comme toutes ses compositions, ce poème avait pris ses admirateurs par surprise et révélait une nouvelle phase de son talent. Personne ne pouvait s'expliquer l'étrangeté de ce cauchemar poétique ; on n'en saisit que plus tard les analogies avec sa situation. La réalité était plus étrange que le rêve.

La stupeur fut universelle lorsqu'un matin on apprit qu'Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil : le barde canadien s'était tu pour toujours. Où était-il allé ? S'était-il réfugié aux Etats-Unis ? Allait-il traverser l'Océan pour venir vivre en France ? Pendant plus de dix ans, ce fut un mystère pour le public ; quelques intimes seulement étaient

au fait de ses agissements et connaissaient le lieu de sa retraite.

Au printemps de 1864, il m'écrivit la lettre suivante, afin de me remercier du travail auquel je m'étais livré pour faire imprimer ses poésies dans le volume de la *Littérature canadienne* qui avait été donné en prime aux abonnés du *Foyer canadien.* L'omission de deux de ses meilleures pièces, dont il parle dans cette lettre, était due à une inadvertance de sa part. Lorsqu'il m'avait fait remettre par un de ses frères le carnet dans lequel il avait collectionné ses poésies éparses dans les journaux, il n'avait pas songé à m'écrire que ces deux pièces ne s'y trouvaient pas, et, de mon côté, je n'eus pas le moindre soupçon de cette lacune.

III.

2 *avril* 1864.

Cher monsieur,

« J'AI bien reçu en son temps votre lettre du mois de juin dernier. Si je ne vous ai pas répondu alors, c'est que j'étais tellement malade que j'avais à peine la force nécessaire pour écrire à mes frères. Depuis mon départ de Québec jusqu'au mois dernier, j'ai existé, mais je n'ai pas vécu.

» Ma tête, fatiguée par les inquiétudes et les douleurs qui m'ont fait la vie si pénible pendant les dernières années de mon séjour au pays, n'est que depuis quelques semaines revenue à son état normal. Mes frères m'ont envoyé le volume contenant mes poésies. Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu apporter à la publication de ces vers. Pourquoi n'avez-vous donc pas publié les deux pièces sur la guerre d'Orient, qui ont paru, l'une dans le *Journal de Québec* du premier janvier 1855, l'autre dans la même feuille du premier janvier 1856 ? Je les regarde comme deux de mes bonnes pièces, et j'aurais préféré les voir reproduites plutôt que les vers insignifiants faits sur la musique de Rossini

pour la fête de Mgr de Laval. Cette autre pauvreté intitulée : *Qu'il fait bon d'être Canadien*, ne méritait pas non plus les honneurs de l'impression.

» Je reçois assez régulièrement les livraisons du *Foyer canadien*. J'ai lu avec un plaisir et un intérêt infinis la vie de Mgr Plessis par l'abbé Ferland. J'ai appris avec un vif regret que cet écrivain si sympathique avait eu deux attaques d'apoplexie. Espérons que la Providence voudra bien conserver longtemps encore au Canada ce talent si beau et si modeste, qui est à la fois l'honneur de l'Eglise et la gloire des lettres américaines.

» M. Alfred Garneau a publié une très jolie pièce de vers dans le numéro de janvier 1864. Si je ne me trompe, c'est un peu dans le genre de mes *Mille Iles*.

» Mais une chose m'a frappé dans le *Foyer* : où sont les nouveaux noms que vous vous promettiez d'offrir au public ? Si l'on excepte Auger, qui a donné un joli sonnet dans le mois de janvier 1863, je ne rencontre que les signatures déjà connues. Que font donc les jeunes gens de Québec ? Etes-vous trop sévères pour eux ? Je ne le crois pas, car après avoir donné asile à la *Maman* de M. X., vous n'aviez plus le droit de vous montrer bien difficiles. Avez-vous donc mis de côté cette règle, établie dès la fondation des *Soirées canadiennes*, que les écrivains du pays devaient

seuls avoir accès au *Foyer ?* S'il en est ainsi, je le regrette, car ce recueil perdra ce qui faisait son principal cachet.

» Du moment que vous avez abandonné cette ligne de conduite, qui me paraissait si sage, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux alors donner à vos abonnés les œuvres des écrivains éminents du jour, que d'ouvrir votre répertoire aux minces productions des rimailleurs français échoués sur les bords du Saint-Laurent ? J'admets volontiers que la *Maman* de M. X. *a toujours raison*, mais êtes-vous bien sûr, en admettant cette respectable dame, d'avoir eu raison ?

» Les *Soirées Canadiennes* existent-elles toujours ? Quels sont les écrivains qui alimentent cette revue ? Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, vous me feriez un indicible plaisir en me donnant quelquefois des nouvelles de la petite république littéraire de Québec.

» Préparez-vous quelques belles légendes ? Légende ou poème, histoire ou roman, quel que soit le sujet que vous traitiez, j'ose espérer que vous voudrez bien en remettre un exemplaire à mes frères, afin qu'ils me le fassent parvenir. Car, de loin comme de près, je suis toujours un admirateur de votre talent ».

Votre tout dévoué

**

La situation intellectuelle du pays, telle qu'elle existait il y a quinze ans, est tracée de main de maître dans la correspondance qui suit et qui n'a pas besoin de commentaires.

1866.

Cher monsieur,

« J'ai reçu, il y a quelques jours, le numéro du *Foyer canadien* qui contient votre article magistral sur le mouvement littéraire en Canada.

» Dans cette étude vous avez bien voulu vous souvenir de moi en termes beaucoup trop élogieux pour mon faible mérite ; c'est donc plutôt à votre amicale bienveillance qu'à ma valeur d'écrivain que je dois cette appréciation louangeuse de mon petit bagage poétique.

» Dans ce ciel sombre que me font les tristesses et les amertumes de l'exil, votre voix sympathique a fait briller un éclair splendide dont les rayons ont porté dans mon âme, avec les souvenirs chers de la patrie absente, une consolation pour le présent, une espérance pour l'avenir.

» Pour ces fleurs que vous avez semées sur mon existence maintenant si aride, soyez mille fois remercié du plus profond de mon cœur.

» Comme toutes les natures d'élite, vous avez une foi ardente dans l'avenir des lettres

canadiennes. Dans les œuvres que vous appréciez, vous saluez l'aurore d'une littérature nationale. Puisse votre espoir se réaliser bientôt ! Dans ce milieu presque toujours indifférent, quelquefois même hostile, où se trouvent placés en Canada ceux qui ont le courage de se livrer aux travaux de l'intelligence, je crains bien que cette époque glorieuse que vous appelez de tous vos vœux ne soit encore bien éloignée.

» MM. Garneau et Ferland ont déjà, il est vrai, posé une base de granit à notre édifice littéraire ; mais, si un oiseau ne fait pas le printemps, deux livres ne constituent pas une littérature. Tout ce qui s'est produit chez nous en dehors de ces deux grandes œuvres ne me semble pas avoir chance de vie. Qui lira X*** dans cinquante ans ? Et, s'il m'est permis de parler de moi, qui songera à mes pauvres vers dans vingt ans ?

» Nous n'avons donc réellement que deux œuvres hors ligne, les monuments élevés par MM. Garneau et Ferland. Dans la poésie, dans le roman nous n'avons que des œuvres de second ordre. La tragédie, le drame sont encore à naître. La cause de cette infériorité n'est pas dans la rareté des hommes de talent, mais dans les conditions désastreuses que fait à l'écrivain l'indifférence d'une population qui n'a pas encore le goût des lettres, du moins des œuvres produites par les enfants du sol.

» Dans tous les pays civilisés, il est admis que si le prêtre doit vivre de l'autel, l'écrivain doit vivre de sa plume. Chez tous les peuples de l'Europe, les lettres n'ont donné signe de vie que lorsqu'il s'est rencontré des princes pour protéger les auteurs. Avant la Renaissance, les couvents possédaient le monopole des travaux intellectuels, parce que les laïques qui auraient eu le goût et la capacité de cultiver les lettres ne pouvaient se vouer à un travail qui n'aurait donné du pain ni à eux ni à leurs familles.

» Les moines, n'ayant pas à lutter contre les exigences de la vie matérielle, pouvaient se livrer, dans toute la sérénité de leur intelligence, aux travaux littéraires et aux spéculations scientifiques, et passer ainsi leur vie à remplir les deux plus nobles missions que puisse rêver l'esprit humain, l'étude et la prière.

» Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique (et Dieu sait la littérature que nous devons aux tartines des politiqueurs), ne saurait subvenir à leurs moindres besoins. Quand un jeune homme sort du collège, sa plus haute ambition est de faire insérer sa prose ou ses vers dans un journal quelconque. Le jour où il voit son nom flamboyer pour la première fois au bas d'un ar-

ticle de son cru, ce jour-là il se croit appelé aux plus hautes destinées ; et il se rêve l'égal de Lamartine, s'il cultive la poésie ; de Balzac, s'il a essayé du roman. Et quand il passe sous la porte Saint-Jean, il a bien soin de se courber de peur de se cogner la tête. Ces folles vanités de jeune homme s'évanouissent bientôt devant les soucis quotidiens de la vie. Peut-être pendant un an, deux ans, continuera-t-il à travailler ; puis un beau jour sa voix se taira. Le besoin de gagner le pain du corps lui imposera la dure nécessité de consacrer sa vie à quelques occupations arides, qui étoufferont en lui les fleurs suaves de l'imagination, et briseront les fibres intimes et délicates de la sensibilité poétique. Que de jeunes talents parmi nous ont produit des fleurs qui promettaient des fruits magnifiques ; mais il en a été pour eux comme, dans certaines années, pour les fruits de la terre. La gelée est venue qui a refroidi pour toujours le feu de leur intelligence. Ce vent d'hiver qui glace les esprits étincelants, c'est le *res angusta domi* dont parle Horace, c'est le pain quotidien.

» Dans de pareilles conditions, c'est un malheur que d'avoir reçu du ciel une parcelle du feu sacré. Comme on ne peut gagner sa vie avec les idées qui bouillonnent dans le cerveau, il faut chercher un emploi, qui est presque toujours contraire à ses goûts. Il arrive

le plus souvent qu'on devient un mauvais employé et un mauvais écrivain. Permettez-moi de me citer comme exemple. Si je n'avais pas reçu en naissant, sinon le talent, du moins le goût de la poésie, je n'aurais pas eu la tête farcie de rêveries qui me faisaient prendre le commerce comme un moyen de vivre, jamais comme un but sérieux de la vie. Je me serais brisé tout entier aux affaires, et j'aurais aujourd'hui l'avenir assuré. Au lieu de cela, qu'est-il arrivé ? J'ai été un mauvais marchand et un médiocre poète.

» Vous avez fondé une revue que vous donnez presque pour rien. C'est très beau pour les lecteurs. Ne pensez-vous pas que si l'on s'occupait un peu plus de ceux qui *produisent* et un peu moins de ceux qui *consomment*, la littérature canadienne ne s'en porterait que mieux ? Si une société se formait pour fournir le pain à un sou la livre, à la condition de ne pas payer les boulangers, croyez-vous que ceux-ci s'empresseraient d'aller offrir leur travail à la susdite société ?

» Puisque tout travail mérite salaire, il faut donc que l'écrivain trouve dans le produit de ses veilles, sinon la fortune, du moins le morceau de pain nécessaire à sa subsistance. Autrement vous n'aurez que des écrivains amateurs.

» Vous savez ce que valent les concerts d'amateurs ; c'est quelquefois joli, ce n'est ja-

mais beau. La demoiselle qui chante : *Robert, toi que j'aime,* sera toujours à cent lieues de la Pasta ou de la Malibran. Le meilleur joueur de violon d'une société philharmonique ne sera toujours qu'un racleur, comparé à Vieuxtemps ou à Sivori. La littérature d'amateurs ne vaut guère mieux que la musique d'amateurs. Pour devenir un grand artiste, il faut donner toute son intelligence, tout son temps à des études sérieuses, difficiles et suivies. Pour parvenir à écrire en maître, il faut également faire de l'étude non pas un moyen de distraction, mais l'emploi et le but de toute son existence. Lisez la vie de tous les géants qui dominent la littérature, et vous verrez que le travail a été au moins pour autant dans leurs succès que le génie qu'ils avaient reçu de Dieu. Tous les grands noms de la littérature actuelle sont ceux de piocheurs, et ils ont trouvé dans leur labeur incessant la fortune en même temps que la gloire. Pour qu'un écrivain puisse ainsi se livrer à un travail assidu, il faut qu'il soit sûr au moins de ne pas mourir de faim. Pour donner le pain quotidien au jeune homme qui a le désir et la capacité de cultiver les lettres, il faudrait fonder en Canada une revue qui paierait cinq, dix et même quinze sous la ligne les œuvres réellement supérieures. Quand un jeune auteur recevrait pour un travail d'un mois, pendant lequel il aurait produit 400 à 500 lignes bien limées,

bien polies, soixante et quatre-vingts piastres, comme il trouverait dans cette somme de quoi vivre pendant deux mois, soyez sûr que, s'il avait réellement le *mens divinior*, il continuerait un métier qui, en lui donnant le nécessaire, lui apporterait encore la gloire pardessus le marché !

» Mais comment arriver à ce résultat ? Par une société en commandite. C'est ainsi qu'ont été fondées toutes les grandes revues européennes. On perd de l'argent les premières années, mais un jour vient où le goût public s'épure par la production constante d'œuvres grandes et belles, et alors la revue qui a produit cet heureux changement, voit chaque mois sa liste d'abonnés augmenter, et cette affaire, qui ne semblait d'abord n'être qu'un sacrifice patriotique, devient bientôt une excellente opération commerciale. Il en a été de même dans tous les pays. Pourquoi en serait-il autrement dans le Canada ?

» On jette, chaque année, des capitaux dans des entreprises qui présentent beaucoup plus de risques aux actionnaires et qui n'ont pas pour elles le mérite de contribuer à conserver notre langue, le second boulevard de notre nationalité, puisque la religion en est le premier.

» J'ai souvent rêvé à cela dans les longues heures de l'exil. J'ai tout un plan dans la tête, mais les bornes d'une lettre ne me per-

mettent pas de vous le détailler aujourd'hui. D'ailleurs la tête me fait toujours un peu souffrir, et je suis éreinté quand j'écris trop longtemps. Je finirai demain cette trop longue missive...

» Ce qui manque chez nous, c'est la critique littéraire. Je ne sais si, depuis que j'ai quitté le pays, on a fait des progrès dans cette partie essentielle de la littérature ; mais de mon temps c'était pitoyable. Les journaux avaient tous la même formule, qui consistait en une réclame d'une dizaine de lignes.

» Pour parler de vers, on disait : « Notre poète, etc. ». S'agissait-il de faire mousser la boutique d'un chapelier qui avait fait cadeau d'un gibus au rédacteur, on lisait : « Notre in-
» telligent et entreprenant M*** vient d'in-
» venter un chapeau, etc. ». Réclames pour poésies, pour chapeaux, pour modes, etc., tout était pris dans le même tas.

» Dans votre article sur le mouvement littéraire, vous venez de placer la critique dans sa véritable voie ; comme vous aviez pour but de montrer la force de notre littérature canadienne, vous avez dû naturellement ne montrer que le beau côté de la médaille. Si je me permettais de vous adresser une prière, ce serait de continuer ce travail plus en détail, en louant ce qui est beau, en flagellant ce qui est mauvais. C'est le seul moyen d'épurer le goût des auteurs et des lecteurs.

» Personne n'est mieux doué que vous pour créer au Canada la critique littéraire.

» Du long verbiage qui précède, je tire cette conclusion : aussi longtemps que nos écrivains seront placés dans les conditions où ils se trouvent maintenant, le Canada pourra bien avoir de temps en temps, comme par le passé, des accidents littéraires, mais il n'aura pas de littérature nationale.

» Dans votre lettre du 1er juin 1864, à laquelle des douleurs physiques et morales m'ont empêché de répondre, vous me demandez de vous envoyer la fin de mon poème des *Trois morts*. Cette œuvre n'est pas terminée, et des sept ou huit cents vers qui sont composés pas un seul n'est écrit. Dans la position où je me trouve, je dois chercher à gagner le pain quotidien avant de songer à la littérature. Ma tête, fatiguée par de rudes épreuves, ne me permet pas de travailler beaucoup. Ce que vous me demandez, d'autres amis me l'ont également demandé, en m'écrivant que je devais cela à mon pays. Ces phrases sont fort belles, mais elles sont aussi vides qu'elles sont sonores. Je sais parfaitement que mon pays n'a pas besoin de mes faibles travaux, et qu'il ne me donnera jamais un sou pour m'empêcher de crever de faim sur la terre de l'exil. Il est donc tout naturel que j'emploie à gagner ma vie les forces qui me restent. J'ai bien deux mille vers

au moins qui traînent dans les coins et les recoins de mon cerveau. A quoi bon les en faire sortir ? Je suis mort à l'existence littéraire. Laissons donc ces pauvres vers pourrir tranquillement dans la tombe que je leur ai creusée au fond de ma mémoire. Dire que je ne fais plus de poésie serait mentir. Mon imagination travaille toujours un peu. J'ébauche, mais je ne termine rien, et, suivant ma coutume, je n'écris rien. Je ne chante que pour moi. Dans la solitude qui s'est faite autour de moi, la poésie est plus qu'une distraction, c'est un refuge. Quand le trappeur parcourt les forêts du nouveau monde, pour charmer la longueur de la route solitaire, il chante des refrains naïfs de son enfance, sans s'inquiéter si l'oiseau dans le feuillage ou le castor au bord de la rivière prête l'oreille à ses accents. Il chante pour ranimer son courage et non pour faire admirer sa voix : ainsi de moi.

» J'ai reçu hier les journaux qui m'apprennent la mort de Garneau. Le Canada est bien éprouvé depuis quelque temps. C'est une perte irréparable. C'était un grand talent et, ce qui vaut mieux, un beau caractère. Si ma tête me le permet, je veux payer mon tribut à cette belle et grande figure. Je vous enverrai cela, et vous en ferez ce que vous voudrez ».

Votre tout dévoué

* *

10 *août* 1866.

Cher monsieur,

« Je ne saurais vous exprimer le bonheur que j'ai éprouvé en lisant votre lettre du 29 juin. Vos paroles sympathiques et consolantes ont ramené un peu de sérénité dans mon âme accablée par les douleurs du passé, les tristesses du présent et les sombres incertitudes de l'avenir. Cette lettre, je l'ai lue et relue bien des fois et je la relirai encore ; car me reportant à ces jours heureux où je pouvais causer avec vous de cette littérature canadienne que j'ai, sinon bien servie, du moins tant aimée, cette lecture saura chasser les idées noires qui trop souvent s'emparent de moi.

» En même temps que votre lettre, le courrier m'a apporté la notice biographique de Garneau. Ce petit volume m'a causé le plus grand plaisir. Le style est élégant et sobre, comme il convient au sujet, et on sent à chaque page courir le souffle du patriotisme le plus vrai. Tous les hommes intelligents endosseront le jugement que vous portez sur notre historien national. On ne saurait apprécier ni mieux ni en meilleurs termes la plus belle œuvre de notre jeune littérature.

» Il est mort à la tâche, notre cher et grand historien. Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse, ni les enivrements du pouvoir. Il a

vécu humble, presque pauvre, loin des plaisirs du monde, cachant avec soin les rayonnements de sa haute intelligence pour les concentrer sur cette œuvre qui dévora sa vie en lui donnant l'immortalité. Garneau a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire, et c'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes. Qui pourra jamais dire de combien de déceptions, de combien de douleurs se compose une gloire ?

» Dieu seul connaît, dites-vous, les trésors d'ignorance que renferme notre pays. D'après votre lettre je dois conclure que, loin de progresser, le goût littéraire a diminué chez nous. Si j'ai bonne mémoire, le *Foyer canadien* avait deux mille abonnés à son début, et vous me dites que vous ne comptez plus que quelques centaines de souscripteurs. A quoi cela tient-il ?

» A ce que nous n'avons malheureusement qu'une société d'*épiciers*. J'appelle *épicier* tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus. L'avocat qui n'étudie que les Pandectes et les Statuts refondus, afin de se mettre en état de gagner une mauvaise cause et d'en perdre une bonne ; le médecin qui ne cherche dans les traités d'anatomie, de chirurgie et de thérapeutique, que le moyen de vivre en faisant

mourir ses patients ; le notaire qui n'a d'autres connaissances que celles qu'il a puisées dans Ferrière et dans Massé, ces deux sources d'où coulent si abondamment ces œuvres poétiques que l'on nomme protêts et contrats de vente ; tous ces gens-là ne sont que des *épiciers*. Comme le vendeur de mélasse et de cannelle, ils ne savent, ils ne veulent savoir que ce qui peut rendre leur métier profitable. Dans ces natures pétrifiées par la routine, la pensée n'a pas d'horizon. Pour elles, la littérature française n'existe pas après le dix-huitième siècle. Ces messieurs ont bien entendu parler vaguement de Chateaubriand et de Lamartine, et les plus forts d'entre eux ont peut-être lu les *Martyrs* et quelques vers des *Méditations*. Mais les noms d'Alfred de Musset, de Gautier, de Nicolas, d'Ozanam, de Mérimée, de Ravignan, de Lacordaire, de Nodier, de Sainte-Beuve, de Cousin, de Gerbet, etc., enfin de toute cette pléiade de grands écrivains, la gloire et la force de la France du dix-neuvième siècle, leur sont presque complètement inconnus. N'allez pas leur parler des classiques étrangers, de Dante, d'Alfieri, de Goldoni, de Goethe, de Métastase, de Lope de Véga, de Caldéron, de Schiller, de Schlegel, de Lemondorff, etc., car ils ne sauraient ce que vous voulez dire. Si ces gens-là ne prennent pas la peine de lire les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, comment pourrions-nous espérer

qu'ils s'intéressent aux premiers écrits de notre littérature au berceau ? Les *épiciers* s'abonnent volontiers à une publication nouvelle, afin de se donner du genre et de se poser en protecteurs des entreprises naissantes ; mais, comme cette mise de fonds, quelque minime qu'elle soit, ne leur rapporte ni plaisir (*margaritas ante porcos*) ni profit, ils ont bien soin de ne pas renouveler leur abonnement.

» Le patriotisme devrait peut-être, à défaut du goût des lettres, les porter à encourager tout ce qui tend à conserver la langue de leurs pères. Hélas ! vous le savez comme moi, *nos messieurs riches et instruits* ne comprennent l'amour de la patrie que lorsqu'il se présente sous la forme d'actions de chemin de fer et de mines d'or promettant de beaux dividendes, ou bien encore quand il leur montre en perspective des honneurs politiques, des appointements et surtout des chances de *jobs*.

» Avec ces hommes vous ferez de bons pères de famille, ayant toutes les vertus d'une épitaphe ; vous aurez des échevins, des marguilliers, des membres du parlement, voire même des ministres, mais vous ne parviendrez jamais à créer une société littéraire, artistique, et je dirai même patriotique, dans la belle et grande acception du mot.

» Les *épiciers* étant admis, nous n'avons malheureusement pas le droit de nous étonner si le *Foyer canadien*, qui avait deux mille a-

bonnés à sa naissance, n'en compte plus que quelques centaines. Pendant plus de quinze ans, j'ai vendu des livres et je sais à quoi m'en tenir sur ce que nous appelons, chez nous, un homme instruit. Qui nous achetait les œuvres d'une valeur réelle ? Quelques étudiants, quelques jeunes prêtres, qui consacraient aux chefs-d'œuvre de la littérature moderne les petites économies qu'ils pouvaient réaliser. Les pauvres donnent souvent plus que les riches ; les produits de l'esprit trouvent plus d'acheteurs parmi les petites bourses que parmi les grandes. Du reste, cela se conçoit. Le pauvre intelligent a besoin de remplacer par les splendeurs de la pensée les richesses matérielles qui lui font défaut, tandis que le riche a peut-être peur que l'étude ne lui apprenne à mépriser cette fortune qui suffit, non pas à son bonheur, mais à sa vanité. En présence de ce déplorable résultat de quatre années de travaux et de sacrifices de la part des directeurs du *Foyer canadien*, je suis bien obligé d'avouer que vous avez raison, cent fois raison, de traiter mon plan de rêve irréalisable. Il ne nous reste donc plus qu'à attendre des jours meilleurs. Attendre et espérer, n'est-ce pas là le dernier mot de toutes les illusions perdues comme de toutes les affections brisées ? Pourquoi Fréchette n'écrit-il plus ? Est-ce que le *res angusta domi* aurait aussi éteint la verve de ce

beau génie ? N'aurait-on pas un peu le droit de l'appeler marâtre cette patrie canadienne qui laisse ainsi s'étioler cette plante pleine de sève, qui a déjà produit ces fleurs merveilleuses qui se nomment *Mes loisirs ?* Alfred de Musset a dit dans *Rolla :*

Je suis venu trop tard dans un pays trop vieux.

Fréchette pourra dire :

Je suis venu trop tôt dans un pays trop jeune.

» Vous voulez bien me demander de nouveau la fin de mes *Trois morts,* et vous m'offrez même une rémunération pécuniaire. Je vous remercie de tout mon cœur de l'importance que vous voulez bien attacher à mes pauvres vers. Je ne sais pas trop quand je pourrai me rendre à votre désir. J'ai bien, il est vrai, 700 à 800 vers composés et mis en réserve dans ma mémoire, mais la seconde partie est à peine ébauchée, tandis que la troisième est beaucoup plus avancée. Il faudrait donc combler les lacunes et faire un ensemble. Puis il y a bientôt quatre ans que ces malheureux vers sont enfermés dans les tiroirs de mon cerveau. Ils doivent avoir une pauvre mine et ils auraient joliment besoin d'être époussetés ; c'est un travail que je ne me sens pas le courage de faire pour le moment. Puisque le *Foyer canadien* ne compte plus que quelques centaines d'abonnés, ce

n'est pas dans la caisse de cette publication que vous pourriez trouver les honoraires que vous m'offrez. C'est donc dans votre propre bourse que vous iriez les chercher. Pourquoi vous imposer ce sacrifice ? Le public canadien se passera parfaitement de mon poème, et moi je ne tiens pas du tout à le publier. Qu'est-ce que cela peut me faire ?

» Quand j'aurai le temps et la force, car depuis que j'ai reçu votre lettre j'ai été très malade, je mettrai un peu en ordre tout ce que j'ai dans la tête, et je vous enverrai ces œuvres dernières comme un témoignage de ma reconnaissance pour la sympathie que vous me témoignez dans le malheur. Je ne vous demanderai pas de livrer ces poèmes à la publicité, mais seulement de les garder comme un souvenir.

» Oui, vous m'avez parfaitement compris quand vous me dites que je n'avais nulle ambition, si ce n'est de causer poésie avec quelques amis et de leur lire de temps en temps quelque poème fraîchement éclos. Rêver en écoutant chanter dans mon âme l'oiseau bleu de la poésie, essayer quelquefois de traduire en vers les accords qui berçaient mes rêveries, tel eût été le bonheur pour moi. Les hasards de la vie ne m'ont malheureusement pas permis de réaliser ces désirs de mon cœur. Aujourd'hui j'ai trente-neuf ans, c'est l'âge où l'homme, revenu des errements de ses pre-

mières années, et n'ayant pas encore à redouter les défaillances de la vieillesse, entre véritablement dans la pleine possession de ses facultés. Il me semble que j'ai encore quelque chose dans la tête.

» Si j'avais le pain quotidien assuré, j'irais demeurer chez quelque bon curé de campagne, et là je me livrerais complètement au travail. Peut-être est-ce une illusion, mais je crois que je pourrais encore produire quelques bonnes pages. J'ai dans mon cerveau bien des ébauches de poèmes, qui, travaillés avec soin, auraient peut-être une valeur. Je voudrais aussi essayer la prose, ce mâle outil, comme l'appelle Veuillot ; y réussirais-je ? je n'en sais rien. Mais tout cela est impossible. Il ne me reste plus qu'à bercer dans mon imagination ces poèmes au maillot, et à chercher dans leurs premiers vagissements ces beaux rêves d'or qu'une mère est toujours sûre de trouver près du berceau de son enfant.

» Votre tout dévoué

* * »

» P. S. — Je vous écrirai bientôt une seconde lettre à propos de M. Thibault et du *Foyer canadien*, la présente étant déjà bien assez longue ».

Cette seconde lettre annoncée ici par Monsieur Crémazie avait été provoquée par une

critique assez vive que M. Norbert Thibault, ancien professeur à l'Ecole normale Laval, avait publiée dans le *Courrier du Canada* sur la *Promenade de trois morts.* Le poète s'y peint lui-même avec une ironie piquante. Il s'élève ensuite à des considérations esthétiques que n'auraient reniées ni Lessing, ni Cousin, et qui nous font voir un homme familier avec tous les maîtres en cette science : Schiller, Tieck, Winckelmann, Schlegel, etc., etc. Au commencement de cette lettre, il signale d'une main sûre les fautes trop réelles que l'inexpérience avait fait commettre aux directeurs du *Foyer canadien*, et qui furent les principales causes de sa chute.

IV.

Dans cette lettre d'Octave Crémazie, encore plus que dans les précédentes, il y a des retours sur lui-même qui jettent du jour sur sa vie d'exil, et qui mettent à découvert les plaies toujours saignantes de cette âme brisée. On en trouvera des expressions non moins douloureuses dans la suite de sa correspondance.

29 *janvier* 1867.

Cher monsieur,

« Nous voici à la fin de janvier, et je n'ai pas encore tenu la promesse que je vous faisais dans ma lettre du 10 août. Depuis, j'ai eu le bonheur de lire les paroles sympathiques et bienveillantes que vous m'avez adressées au mois d'octobre. Je suis soumis depuis assez longtemps à un traitement médical qui a pour but de me débarrasser de ces douleurs de tête qui ne m'ont presque jamais quitté depuis quatre ans. C'est ce qui vous explique pourquoi j'ai tant tardé à répondre à vos lettres si bonnes et si amicales.

» Aujourd'hui que ma tête est en assez bon

état, je viens causer avec vous du *Foyer canadien* et de la critique des *Trois morts*.

» Permettez-moi de vous dire que, dans mon opinion, le *Foyer canadien* ne réalise pas les promesses de son début. La rédaction manque de variété. Vous avez publié des œuvres remarquables sans doute : les travaux de l'abbé Ferland, le *Jean Rivard* de Lajoie, votre étude sur le mouvement littéraire en Canada, votre biographie de Garneau peuvent figurer avec honneur dans les grandes revues européennes ; mais on cherche vainement dans votre recueil les noms des jeunes écrivains qui faisaient partie du comité de collaboration formé à la naissance du *Foyer*. Pourquoi toutes ces voix sont-elles muettes ? Pourquoi Fréchette, Fiset, Lemay, Alfred Garneau n'écrivent-ils pas ? De ces deux derniers, j'ai lu une pièce, peut-être deux, depuis bientôt quatre ans. Il ne m'a pas été donné d'admirer une seule fois dans le *Foyer* le génie poétique de Fréchette.

» Je reçois ici les journaux de Québec et je vois dans leurs colonnes le sommaire des articles publiés par la *Revue canadienne* de Montréal. Comment se fait-il donc que presque tous les jeunes littérateurs québecquois écrivent dans cette revue au lieu de donner leurs œuvres à votre recueil ? Est-ce que, par hasard, leurs travaux seraient payés par les éditeurs de Montréal ? J'en doute fort.

La métropole commerciale du Canada n'a pas, jusqu'à ce jour, plus que la ville de Champlain, prodigué de fortes sommes pour enrichir les écrivains. Il y a dans ce fait quelque chose d'anormal que je ne puis m'expliquer.

» Dès la naissance du *Foyer canadien*, j'ai regretté de voir, comme dans les *Soirées canadiennes*, chacun de ses numéros rempli par une seule œuvre. Avec ce système, le *Foyer* n'est plus une revue ; c'est tout simplement une série d'ouvrages publiés par livraisons. Une œuvre, quelque belle qu'elle soit, ne plaît pas à tout le monde ; il est donc évident que si, pendant cinq ou six mois, un abonné ne trouve dans le *Foyer* qu'une lecture sans attrait pour lui, il prendra bientôt votre recueil en dégoût et ne tardera pas à se désabonner. Si, au contraire, chaque livraison apporte au lecteur des articles variés, il trouvera nécessairement quelque chose qui lui plaira et il demeurera un abonné fidèle. Je crois sincèrement que le plus vite le *Foyer* abandonnera la voie qu'il a suivie jusqu'à ce jour, le mieux ce sera pour ses intérêts.

» Ne pouvant remplir toutes les pages du *Foyer* avec les produits indigènes, la direction de ce recueil fait très bien d'emprunter quelques gerbes à l'abondante récolte de la vieille patrie. Ce que je ne comprends pas, pardonnez-moi ma franchise, c'est le choix que les directeurs ont fait du *Fratricide*. D'abord

ce n'est pas une nouveauté, car, dans les premiers temps que j'étais libraire, il y a déjà vingt ans, nous vendions ce livre. Puisque vous faites une part aux écrivains français, il me semble qu'il faudrait prendre le dessus du panier. Le vicomte Walsh peut avoir une place dans le milieu du panier, mais sur le dessus, jamais. J'ai un peu étudié les œuvres littéraires du XIX[e] siècle, j'ai lu bien des critiques, et jamais, au grand jamais, je n'ai vu citer l'auteur du *Fratricide* comme un écrivain du premier ordre ; et s'il me fallait prouver qu'il est le premier parmi les seconds, je crois que je serais fort empêché.

» Ecrivain catholique et légitimiste, le vicomte Walsh a été sous Louis-Philippe la coqueluche du faubourg Saint-Germain, mais n'a jamais fait un grand tapage dans le monde littéraire. Il a publié un *Voyage à Locmaria* qui l'a posé on ne peut mieux auprès des vieilles marquises qui ne juraient que par Henri V et la duchesse de Berry. Quelques années plus tard, son *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* le faisait acclamer par la presse catholique comme le successeur de Chateaubriand. Cet engouement est passé depuis longtemps et de tout ce feu de paille, s'il reste une étincelle pour éclairer dans l'avenir le nom du noble vicomte, ce sera certainement le *Tableau poétique des fêtes chrétiennes.*

» Qu'il y a loin de Walsh, écrivain excellent

au point de vue moral et religieux, mais médiocre littérateur, à ces beaux génies catholiques qui se nomment Gerbet, Montalembert, Ozanam, Veuillot, Brizeux, etc. Ne croyez-vous pas que vos lecteurs apprécieraient quelques pages de la *Rome chrétienne* de Gerbet, des *Moines d'Occident* de Montalembert, *Du Dante et de la philosophie du XVIII*e siècle d'Ozanam, des *Libres penseurs* de Louis Veuillot ? Et ce charmant poète breton, Brizeux, ne trouverait-il pas aussi des admirateurs sur les bords du Saint-Laurent ?

» Je ne cite que les écrivains catholiques, mais ne pourrait-on pas également faire un choix parmi les auteurs ou indifférents ou hostiles ? Puisque dans nos collèges on nous fait bien apprendre des passages de Voltaire, pourquoi ne donneriez-vous pas à vos abonnés ce qui peut se lire des maîtres tels que Hugo, Musset, Gautier, Sainte-Beuve, Guizot, Mérimée, etc ? Ne vaut-il pas mieux faire sucer à vos lecteurs la moelle des lions que celle des lièvres ?

» Je crois que le goût littéraire s'épurerait bientôt en Canada si les esprits pouvaient s'abreuver ainsi à une source d'où couleraient sans cesse les plus belles œuvres du génie contemporain. Le roman, quelque religieux qu'il soit, est toujours un genre secondaire ; on s'en sert comme du sucre pour couvrir les pilules lorsqu'on veut faire accepter certaines idées

bonnes ou mauvaises. Si les idées, dans leur nudité, peuvent supporter les regards des honnêtes gens de goût, à quoi bon les charger d'oripeau et de clinquant ? C'est le propre des grands génies de donner à leurs idées une telle clarté et un tel charme, qu'elles illuminent toute une époque sans avoir besoin d'endosser ces habits pailletés que savent confectionner les esprits médiocres de tous les temps. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux ne pas donner de romans à vos lecteurs (je parle de la partie française, car le roman vous sera nécessairement imposé par la littérature indigène), et les habituer à se nourrir d'idées sans mélange d'intrigues et de mise en scène ? Je puis me tromper, mais je suis convaincu que le plus tôt on se débarrassera du roman, même religieux, le mieux ce sera pour tout le monde. Mais je m'aperçois que je bavarde et que vous allez me répondre : C'est très joli ce que vous me chantez là, mais pour faire ce choix dans les œuvres contemporaines, il faudrait d'abord les acheter, ensuite il faudrait payer un rédacteur pour cueillir cette moisson ; or vous savez que nous avons à peine de quoi payer l'imprimeur.

» — Mettons que je n'aie rien dit et parlons d'autre chose.

» Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire.

Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie ; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires. Voyez la Belgique, qui parle la même langue que nous. Est-ce qu'il y a une littérature belge ? Ne pouvant lutter avec la France pour la beauté de la forme, le Canada aurait pu conquérir sa place au milieu des littératures du vieux monde, si parmi ses enfants il s'était trouvé un écrivain capable d'initier, avant Fenimore Cooper, l'Europe à la grandiose nature de nos forêts, aux exploits légendaires de nos trappeurs et de nos voyageurs. Aujourd'hui, quand bien même un talent aussi puissant que celui de l'auteur du *Dernier des Mohicans* se révélerait parmi nous, ses œuvres ne produiraient aucune sensation en Europe, car il aurait l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard. Je le répète, si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue mâle et

nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un livre écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. Depuis vingt ans, on publie chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, roumains. Supposez ces mêmes livres écrits en français, ils ne trouveraient pas cinquante lecteurs.

» La traduction a cela de bon, c'est que si un ouvrage ne nous semble pas à la hauteur de sa réputation, on a toujours la consolation de se dire que ça doit être magnifique dans l'original.

» Mais qu'importe après tout que les œuvres des auteurs canadiens soient destinées à ne pas franchir l'Atlantique. Ne sommes-nous pas un million de Français oubliés par la mère patrie sur les bords du Saint-Laurent ? N'est-ce pas assez pour encourager tous ceux qui tiennent une plume que de savoir que ce petit peuple grandira et qu'il gardera toujours le nom et la mémoire de ceux qui l'auront aidé à conserver intact le plus précieux de tous les trésors : la langue de ses aïeux ?

» Quand le père de famille, après les fatigues de la journée, raconte à ses nombreux enfants les aventures et les accidents de sa longue vie, pourvu que ceux qui l'entourent

s'amusent et s'instruisent en écoutant ses récits, il ne s'inquiète pas si le riche propriétaire du manoir voisin connaîtra ou ne connaîtra pas les douces et naïves histoires qui font le charme de son foyer. Ses enfants sont heureux de l'entendre, c'est tout ce qu'il demande.

» Il en doit être ainsi de l'écrivain canadien. Renonçant sans regret aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française.

» Maintenant, parlons un peu de M. Thibault et de sa critique de mes œuvres. Le jeune écrivain a certainement du talent, et je le félicite d'avoir su blâmer franchement ce qui lui a semblé mauvais dans mon petit bagage poétique. Dans une de mes lettres je vous disais que ce qui manquait à notre littérature, c'était une critique sérieuse. Grâce à M. Thibault, qui a su faire autrement et mieux que ses prédécesseurs, la critique canadienne sortira bientôt de la voie ridicule dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour. M. le professeur de l'Ecole normale n'a que des éloges pour toutes les pièces qui ont précédé la *Promenade de trois morts*. Ses appréciations ne sont pas toutes conformes aux miennes,

mais comme un père ne voit pas les défauts de ses enfants, je confesse humblement que le critique qui est tout à fait désintéressé dans la question doit être un meilleur juge que moi. Pour M. Thibault, comme pour beaucoup de mes compatriotes, le *Drapeau de Carillon* est un *magnifique poème historique.* Je crois vous l'avoir déjà dit : à mon avis, c'est une pauvre affaire, comme valeur littéraire, que ce *Drapeau* qui a *volé sur toutes les lèvres*, d'après mon bienveillant critique. Ce qui a fait la fortune de ce petit poème, c'est l'idée seule, car, pour la forme, il ne vaut pas cher. Il faut bien le dire, dans notre pays on n'a pas le goût très délicat en fait de poésie. Faites rimer un certain nombre de fois *gloire* avec *victoire*, *aïeux* avec *glorieux*, *France* avec *espérance ;* entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre *religion*, notre *patrie*, notre *langue*, nos *lois*, le *sang de nos pères ;* faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme, et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique. Quant à moi, je crois que si je n'avais pas autre chose pour me recommander comme poète que ce malheureux *Drapeau de Carillon*, il y a longtemps que ma petite réputation serait morte et enterrée aux yeux des littérateurs sérieux. A la vogue du *magnifique poème historique*, comparez l'accueil si froid qui fut fait à la pièce intitulée *les Morts.* Elle parut, le 1er novembre 1856,

dans le *Journal de Québec.* Pas une seule autre feuille n'en souffla mot, et pourtant, c'est bien ce que j'ai fait de moins mal. L'année suivante, Chauveau reproduisit cette pièce dans le *Journal de l'Instruction publique*, et deux ou trois journaux en parlèrent dans ce style de réclame qui sert à faire l'éloge d'un pantalon nouveau tout aussi bien que d'un poème inédit.

» M. Thibault me reproche de n'avoir pas donné, dans *la Fiancée du marin*, plus de vigueur d'âme à mes héroïnes et de ne pas leur faire supporter plus chrétiennement leur malheur. Si la mère et la jeune fille trouvaient dans la religion une consolation à leur désespoir, ce serait plus moral, sans doute, mais où serait le drame ? Cette légende n'en serait plus une, ce ne serait plus que le récit d'un accident comme il en arrive dans toutes les familles. On ne fait pas de poèmes, encore bien moins des légendes, avec les faits journaliers de la vie. D'ailleurs, la mère tombe à l'eau par accident et la fiancée ne se précipite dans les flots que lorsque son âme a déjà sombré dans la folie. Où donc la morale est-elle méconnue dans tout ce petit poème ? La morale est une grande chose, mais il ne faut pas essayer de la mettre là où elle n'a que faire. M. Thibault doit bien savoir que lorsque la folie s'empare d'un cerveau malade, cette pauvre morale n'a plus qu'à faire son paquet.

» Si le critique du *Courrier du Canada* est tout miel pour mes premiers écrits, ce n'est que pour mieux tomber à bras raccourcis sur mes pauvres *Trois morts*, qui n'en peuvent; mais,

» Les dieux littéraires de M. Thibault ne sont pas les miens ; cramponné à la littérature classique, il rejette loin de lui cette malheureuse école romantique, et c'est à peine s'il daigne reconnaître qu'elle a produit quelques œuvres remarquables. Pour moi, tout en admirant les immortels chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, j'aime de toutes mes forces cette école romantique qui a fait éprouver à mon âme les jouissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties. Et encore aujourd'hui, lorsque la mélancolie enveloppe mon âme comme un manteau de plomb, la lecture d'une méditation de Lamartine ou d'une nuit d'Alfred de Musset me donne plus de calme et de sérénité que je ne saurais en trouver dans toutes les tragédies de Corneille et de Racine. Lamartine et Musset sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves et j'ai ouvert mon cœur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets. Quel lien

peut-il y avoir entre moi et les héros des tragédies ? En quoi la destinée de ces rois, de ces reines peut-elle m'intéresser ? Le style du poète est splendide, il flatte mon oreille et enchante mon esprit ; mais les idées de ces hommes d'un autre temps ne disent rien ni à mon âme, ni à mon cœur.

» Le romantisme n'est après tout que le fils légitime des classiques ; seulement les idées et les mœurs n'étant plus au XIX[e] siècle ce qu'elles étaient au XVII[e], l'école romantique a dû nécessairement adopter une forme plus en harmonie avec les aspirations modernes, et les éléments de cette forme nouvelle, c'est au XVI[e] siècle qu'elle est allée les demander. Le classique, si je puis m'exprimer ainsi, c'est le grand-père que l'on vénère, parce qu'il est le *père de votre père*, mais qui ne peut prétendre à cette tendresse profonde que l'on réserve pour celui qui aida notre mère à guider nos premiers pas dans le chemin de la vie.

» M. Thibault préfère son grand-père, j'aime mieux mon père.

Des dieux que nous servons telle est la différence.

» Je n'ai nullement le désir de faire l'éloge du romantisme, et ce n'est pas à vous, l'auteur des *Légendes canadiennes*, de ces poétiques récits qui portent si profondément creusée l'empreinte de l'école contemporaine, qu'il

est nécessaire de présenter une défense de cette formule de l'art au XIXe siècle.

» Le romantisme n'aurait-il d'autre mérite que de nous avoir délivrés de la mythologie et de la tragédie que nous devrions encore lui élever des autels. A propos de mythologie, j'ai vu, il y a deux ans, dans les journaux canadiens une longue discussion au sujet des auteurs païens ; j'ai toujours été de l'opinion de l'abbé Gaume ; on nous fait ingurgiter beaucoup trop d'auteurs païens quand nous sommes au collège. Pourquoi n'enseigne-t-on que la mythologie grecque ? Les dieux scandinaves, la redoutable trinité sévienne, sont, il me semble, bien plus poétiques et surtout bien moins immoraux que cet Olympe tout peuplé de bandits et de gourgandines. Dans l'histoire des dieux scandinaves, on reconnaît les plus nobles instincts de l'humanité divinisés par la reconnaissance d'un peuple, tandis que, sous ce ciel tant vanté de la Grèce, on a élevé beaucoup plus d'autels aux vices qu'aux vertus. Cette mythologie grecque, ces auteurs païens qui déifient souvent des hommes qui méritent tout bonnement la corde, ne peuvent à mon sens inspirer aux élèves que des idées fausses et des curiosités malsaines. Est-ce que les chefs-d'œuvre des Pères de l'Eglise ne peuvent pas partager avec les auteurs païens le temps que l'on consacre à l'étude du grec et du latin, et corriger l'influence per-

nicieuse que peuvent avoir les écrivains de l'antiquité ? Je sais bien que saint Basile et saint Jean Chrysostôme, que saint Augustin et saint Bernard ne peuvent, sous le rapport littéraire, lutter avec les génies du siècle de Périclès, ni avec ceux du siècle d'Auguste ; mais ne vaudrait-il pas mieux être moins fort en grec et en latin, deux langues qui ne sont en définitive que des objets de luxe pour les quatre cinquièmes des élèves, et recevoir dès l'enfance des idées saines et fortes, en rapport avec l'état social actuel, qui, malgré ses cris et ses blasphèmes, est fondé sur les grands principes chrétiens et ne vit que par eux ? J'ai été heureux de voir cette discussion s'élever en Canada. Car j'ai toujours pensé, dans mon petit jugement, qu'il était bien ridicule de tant nous bourrer d'idées païennes, qui prennent les prémices de notre jeune imagination et nous laissent bien froids devant les grandeurs splendides mais austères de la vérité chrétienne.

» Mais revenons à nos moutons.

» Le genre fantaisiste, dit M. Thibault, est un genre radicalement mauvais. Je crois que mon critique est dans l'erreur. La fantaisie n'est pas un genre dans le sens ordinaire du mot. Est-ce que la *causerie* dans un journal est un genre spécial de littérature ? Quand on écrit en tête de sa prose : *Causerie*, cela veut dire tout simplement qu'on parlera *de*

omnibus rebus et quibusdam aliis, comme feu Pic de la Mirandole, qu'on racontera des anecdotes, des âneries, sans prendre la peine de les lier les unes aux autres par des transitions. Il en est de même de la fantaisie, c'est un prétexte pour remuer des idées, sans avoir les bras liés par les règles ordinaires de la poétique. C'est justement parce que la fantaisie n'est pas et ne saurait être un *genre* qu'elle s'appelle la fantaisie, car du moment qu'elle serait soumise à des règles comme les autres parties du royaume littéraire, elle ne serait plus la fantaisie, c'est-à-dire la liberté pleine et entière dans le fond et dans la forme. Qu'est-ce que le *Faust* de Gœthe, ce drame impossible, sinon une formidable, une titanesque fantaisie, où se heurtent, dans un monde énorme, les idées les plus étranges et les plus magnifiques ?

» Il y a une autre espèce de fantaisie qui consiste à donner une forme à des êtres dont l'existence est certaine, mais dont la manière d'être nous est inconnue. Les anges et les démons existent, quelle est leur forme ? C'est à cette espèce de fantaisie qu'appartient la première partie de mon poème des *Trois morts*. Les morts dans leurs tombeaux souffrent-ils physiquement ? Leur chair frémit-elle de douleur à la morsure du ver, ce roi des effarements funèbres ? Je l'ignore, et je serais bien en peine s'il me fallait prouver l'affir-

mative ; mais je défie M. Thibault de me donner les preuves que le cadavre ne souffre plus. C'est là un de ces mystères redoutables dont Dieu a gardé le secret pour lui seul. Cette idée de la souffrance possible du cadavre m'est venue il y a plusieurs années : voici comment. J'entrai un jour dans le cimetière des Picotés, à l'époque où l'on transportait dans la nécropole du chemin Saint-Louis les ossements du Campo-Santo de la rue Couillard. En voyant ces ossements rongés, ces lambeaux de chair qui s'obstinaient à demeurer attachés à des os moins vieux que les autres, je me demandai si l'âme, partie pour l'enfer ou le purgatoire, ne souffrait pas encore dans cette prison charnelle dont la mort lui avait ouvert les portes ; si, comme le soldat qui sent toujours des douleurs dans la jambe emportée par un boulet sur le champ de bataille, l'âme, dans le séjour mystérieux de l'expiation, n'était pas atteinte par les frémissements douloureux que doit causer à la chair cette décomposition du tombeau, juste punition des crimes commis par le corps avec le consentement de l'âme.

» Cette pensée, qui me trottait souvent dans la tête, a donné naissance à la *Promenade de trois morts*.

» Je puis avoir mal rendu cette idée, mais c'est elle que l'on doit chercher dans cette fantaisie qui fait jeter les hauts cris à M. Thi-

bault. La suite du poème, si jamais je la publie, lui montrera que, du moment que l'expiation est finie, la souffrance du cadavre cesse en même temps, et que les vers ne peuvent plus toucher à ces restes sanctifiés par l'âme qui vient d'être admise à jouir de la présence de Dieu.

» Le réalisme, pas plus que la fantaisie, ne trouve grâce aux yeux de mon critique. La nouvelle école, dit-il, a une prédilection pour tout ce qui est laid et difforme. M. Thibault se trompe. L'école romantique ne préfère pas le laid au beau, mais elle accepte la nature telle qu'elle est ; elle croit qu'elle peut bien contempler, quelquefois même chanter ce que Dieu a bien pris la peine de créer. Si je puis m'exprimer ainsi, elle a démocratisé la poésie et lui a permis de ne plus célébrer seulement l'amour, les jeux, les ris, le ruisseau murmurant, mais encore d'accorder sa lyre pour chanter ce qu'on est convenu d'appeler le *laid*, qui n'est souvent qu'une autre forme du beau dans l'harmonie universelle de la création. Je ne dis pas, comme Victor Hugo, que le *beau, c'est le laid*, mais je crois qu'il n'y a que le mal qui soit laid d'une manière absolue. La prairie émaillée de fleurs est belle, mais le rocher frappé par la foudre, pour être beau d'une autre manière, l'est-il moins ?

» Toute cette guerre que l'on fait au réalis-

me est absurde. Qu'est-ce donc que ce monstre qui fait bondir tant de braves gens ? C'est le 89 de la littérature qui devait nécessairement suivre le 89 de la politique ; ce sont toutes les idées, toutes les choses foulées aux pieds, sans raison, par les privilégiés de l'école classique, qui viennent revendiquer leur place au soleil littéraire ; et soyez sûr qu'elles sauront se la faire tout aussi bien que les serfs et les prolétaires ont su faire la leur dans la société politique.

» Le réalisme, la fantaisie, est-ce qu'ils n'ont pas pour chefs Shakespeare, Dante, Byron, Gœthe.

» Ezéchiel, le plus poétique, à mon avis, de tous les prophètes, n'est-il pas tantôt un magnifique, un divin fantaisiste, et tantôt un sombre et farouche réaliste ?

» La fantaisie, elle est partout. Le monde intellectuel et moral nous fournit à chaque instant matière à fantaisie, ou si vous l'aimez mieux, à l'hypothèse, car tout ce tapage n'est qu'une querelle de mots. La foi et la raison nous apprennent l'existence d'un lieu de punition éternelle pour les méchants et d'un séjour de délices sans fin pour les élus. Mais sous quelle forme de souffrance le damné doit-il expier ses crimes ? Comment se manifestent la bonté et la grandeur de Dieu dans la récompense de ses serviteurs ? Nous en savons bien peu de chose, et la description qu'on

nous en fait, qu'est-elle, sinon une sainte, une austère fantaisie ?

» Pourquoi rechercher l'horrible ? dit Monsieur Thibault. Pourquoi s'écarter du vrai et du beau ?

» Je pourrais bien demander au professeur de l'Ecole normale, qu'est-ce que le vrai, qu'est-ce que le beau en littérature ? Je sais bien qu'il me répondrait tout de suite par le récit de Théramène ou par les imprécations de Camille. C'est magnifique, sans doute, mais il y a une foule de choses qui sont tout aussi belles, mais d'une autre manière ; et ce qu'il appelle horrible n'est souvent qu'une des formes, non pas du beau isolé, mais du beau universel ; tout cela dépend du point de vue. Et, après tout, quand ce serait aussi horrible que vous voulez bien le dire, pourquoi ne pas regarder en face ces fantômes qui vous semblent si monstrueux ? Pour ma part, je crois qu'il est plus sain pour l'intelligence de se lancer ainsi à la recherche de l'inconnu, à travers ces fantaisies, horribles si vous le voulez, mais qui ont cependant un côté grandiose, que d'énerver son âme dans ces éternelles répétitions de sentiments et d'idées à l'eau de rose, qui ont traîné dans la chaire de tous les professeurs de rhétorique.

» S'il fallait supposer, ajoute mon jeune critique, que le corps souffrira encore des morsures du ver, que deviendrait l'existence, grand Dieu !

» — Pourquoi pas ? croyez-vous donc que les tourments que Dieu infligera aux coupables ne seront pas plus terribles que les morsures de ce malheureux ver ? Pour moi, je me suis toujours formé de l'enfer et du purgatoire une idée beaucoup plus formidable que M. Thibault, et je croirai en être quitte à bon marché si le bon Dieu, pour me faire expier mes péchés, ne me fait souffrir d'autres tourments que la morsure du ver. Pour le moment, je ne vois pas du tout en quoi la perspective de souffrir dans mon corps en même temps que je souffrirai dans mon âme, peut me rendre l'existence insupportable. Ce que je sais, c'est que je dois souffrir, parce que j'ai offensé le Seigneur ; mais, quelle que soit la forme de cette souffrance, je suis certain que Dieu proportionnera mes forces à l'intensité de la douleur et à la longueur de l'expiation.

» Sommes-nous à ce point devenus sybarites que nos esprits ne puissent plus concevoir que des idées anacréontiques, que nos regards ne puissent plus s'arrêter que sur les tableaux riants comme ceux de l'antique Arcadie ?... M. Thibault ne sait pas trop quel charme la *douce fiancée* pourrait trouver à contempler dans son bouquet nuptial le cœur de sa sœur trépassée. Ni moi non plus ; mais ce que je sais, c'est que la matière ne s'anéantit pas, qu'elle se transforme au contraire et

que nous sommes tous, êtres et choses, imprégnés de la poussière humaine tout aussi bien que de la poussière terrestre.

» Mais il est inutile de prolonger cette discussion. M. Thibault est attaché d'une manière trop absolue à l'école classique pour que je songe à le convertir.

» L'éclectisme, absurde en religion et en philosophie, m'a toujours paru nécessaire en littérature. Vouloir ne regarder que par l'œil classique, c'est rétrécir volontairement l'horizon de la pensée. Au siècle où nous vivons, nous devons marcher en avant, en suivant, tant qu'elles ne sont pas contraires à la religion et à la morale, les aspirations de notre temps. Quand on ne marche pas, on recule, puisque ceux qui sont derrière nous vont en avant. A cette époque tourmentée d'une activité fiévreuse qui nous entraîne malgré nous, il me semble que nous devons dire comme chrétiens : *Sursum corda!* et, comme membres d'une société en travail d'un monde nouveau, nous devons ajouter, en politique comme en littérature : *Go ahead !*

» Je ne connais pas M. Thibault. Je ne me rappelle même pas de l'avoir jamais vu. Si par hasard vous le rencontrez, veuillez le remercier pour moi de tout le bien qu'il a dit de mes œuvres. Nous n'avons pas les mêmes opinions, mais si j'ai le droit d'admirer l'école actuelle, il est également dans son droit en la

blâmant, voire même en la détestant. *De gustibus non est disputandum.*

» Pour ce poème des *Trois morts*, voici le plan de la deuxième et de la troisième partie. Les trois amis vont frapper, le père à la porte de son fils, l'époux à celle de sa femme, le fils à celle de sa mère. Le malheureux père ne trouve chez son fils que l'orgie et le blasphème. Pour l'épouse, elle est occupée à *flirter* avec les soupirants à sa main, et le pauvre mari se retire tristement en se disant à lui-même :

Oui, les absents ont tort... et les morts sont absents.

Seul, le fils trouve sa mère agenouillée, pleurant toujours son enfant et priant Dieu pour lui. Un ange recueille à la fois ses prières pour les porter au ciel, et ses larmes, qui se changent en fleurs et dont il ira parfumer la tombe d'un fils bien-aimé. Ces trois épisodes occupent toute la seconde partie. Dans la troisième, le lecteur se trouve dans l'église, le jour de la Toussaint, à l'heure où l'on récite l'office des morts. Le père et l'époux viennent demander à la mère universelle, l'Eglise, ce souvenir et ces prières qu'ils n'ont pu trouver à leurs foyers profanés par des affections nouvelles. Le fils les accompagne, mais son regard n'est pas morne comme celui de ses compagnons ; on sent que les prières de sa mère ont déjà produit leur effet. La scène

s'agrandit, le ciel et l'enfer se dévoilent aux regards des morts. Les chœurs des élus alternent avec les chants des damnés. Les habitants du ciel qui ont été sauvés par les conseils de ces morts qui souffrent encore dans le purgatoire, demandent à Dieu de les admettre dans le paradis, tandis que les damnés, pour qui ces mêmes morts ont été une cause de scandale, demandent comme une justice que ceux qui les ont perdus partagent leurs tourments. Ici je crois être dans le vrai, car il faut être bien pur pour n'avoir jamais contribué à la chute de son prochain, et il faut être bien abandonné du ciel pour n'avoir jamais, par ses conseils ou ses exemples, empêché son frère de commettre une faute, peut-être un crime. Le duo des élus et des damnés est assez difficile à faire. Le chant des maudits éternels va assez bien, mais celui des élus offre plus d'obstacles dans son exécution. L'homme, *rempli de beaucoup de misères*, comprend facilement les accents de la douleur et du désespoir ; mais le bonheur lui est une chose tellement étrangère, qu'il ne sait plus que balbutier, quand il veut entonner un hymne d'allégresse ; cependant j'espère réussir. Pendant que les morts sont dans le temple, une autre scène se passe au cimetière. Les vers, privés de leur pâture, s'inquiètent. Ils montent sur la croix qui domine le champ du repos et regardent si leurs

victimes ne reviennent pas. Un vieux ver, qui a déjà dévoré bien des cadavres, leur dit de ne pas se faire d'illusions, que tous les corps dont les âmes pardonnées monteront ce soir au ciel, deviendront pour eux des objets sacrés qu'il ne leur sera plus permis de toucher. Il y a là un chant des vers qui devra joliment bien horripiler M. Thibault. Revenons à l'église. La miséricorde divine, touchée par les prières des bienheureux et par celles des vivants qui sont purs devant le Seigneur, abrège les souffrances du purgatoire, et, s'élançant sur l'un des caps du ciel, un archange entonne le *Te Deum* du pardon.

» Voilà, en peu de mots, mon poème dans toute sa naïveté. Ce n'est pas merveilleux, mais, tel qu'il est, je crois qu'il est bien à moi et que je puis dire, comme Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

» Plusieurs le trouveront absurde, mais quand j'écris, c'est pour exprimer mes idées et non pas celles des autres.

» Quand finirai-je ce poème ? Je n'en sais rien, je suis un peu maintenant comme Gérard de Nerval. Le rêve prend dans ma vie une part de plus en plus large ; vous le savez, les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve mais qu'on n'écrit pas. Il me faudrait aussi corriger la première partie, qui renferme

de trop nombreuses négligences. Dans votre dernière lettre, vous voulez bien me dire que tout un peuple est suspendu à mes lèvres. Permettez-moi de n'en rien croire. Mes compatriotes m'ont oublié depuis longtemps. Du reste, dans la position qui m'est faite, l'oubli est peut-être la chose qui me convient le mieux. Si je termine les *Trois morts*, ce ne sera pas pour le public, dont je me soucie comme du grand Turc, mais pour vous qui m'avez gardé votre amitié, et pour les quelques personnes qui ont bien voulu conserver de moi un souvenir *littéraire.*

» La poésie coule par toutes vos blessures, me dites-vous encore. De tout ce que j'avais, il ne me reste que la douleur : je la garde pour moi. Je ne veux pas me servir de mes souffrances comme d'un moyen d'attirer sur moi l'attention et la pitié, car j'ai toujours pensé que c'était chose honteuse que de se tailler dans ses malheurs un manteau d'histrion. Dans mes œuvres, je n'ai jamais parlé de moi, de mes tristesses ou de mes joies, et c'est peut-être à cette impersonalité que je dois les quelques succès que j'ai obtenus. Aujourd'hui que je marche dans la vie entre l'isolement et le regret, au lieu d'étaler les blessures de mon âme, j'aime mieux essayer de me les cacher à moi-même en étendant sur elles le voile des souvenirs heureux.

» Quand le gladiateur gaulois tombait mor-

tellement blessé au milieu du Colisée, il ne cherchait pas, comme l'athlète grec, à se draper dans son agonie et à mériter, par l'élégance de ses dernières convulsions, les applaudissements des jeunes patriciens et des affranchis. Sans s'inquiéter, sans même regarder la foule cruelle qui battait des mains, il tâchait de retenir la vie qui s'échappait avec son sang, et sa pensée mourante allait retrouver et dire un dernier adieu au ciel de sa patrie, aux affections de ses premières années, à sa vieille mère qui devait mourir sans revoir son enfant.

» Tout à vous,

* * »

Le plan du poème des *Trois morts*, que Crémazie a esquissé à grands traits à la fin de cette lettre, est tout ce qui reste de cette fantaisie qu'il choyait comme l'œuvre capitale de sa vie. Quoique l'idée et l'exécution de ce poème appartiennent bien à son auteur, il a cependant le tort d'être venu après la *Comédie de la mort*, de Théophile Gautier. C'est précisément le défaut que signale Crémazie à propos de nos romans historiques, qui auront toujours l'air de pastiches plus ou moins réussis de Fenimore Cooper. Pour me servir de l'expression de Crémazie lui-même, son poème d'outre-tombe a l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard.

Crémazie n'a été vraiment original que dans ses poésies patriotiques : c'est le secret de sa popularité, et son meilleur titre devant l'avenir.

Nous n'étions que l'écho du sentiment populaire lorsque nous écrivions, il y a tantôt vingt ans :

« Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisirent sur nos jeunes imaginations d'étudiants l'*Histoire du Canada* de Garneau et les *Poésies* de Crémazie. Ce fut une révélation pour nous. Ces grandes clartés qui se levaient tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvraient les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissaient d'étonnement autant que d'admiration.

» Que de fois ne nous sommes-nous pas dit avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous : Cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foulons sous nos pieds, c'est le sol de la patrie ! Avec quel noble orgueil nous écoutions les divers chants de cette brillante épopée ! Nous suivions les premiers pionniers de la civilisation dans leurs découvertes ; nous nous enfoncions hardiment avec eux dans l'épaisseur de la forêt, plantant la croix, avec le drapeau français, sur toute la ligne du Saint-Laurent et du Mississipi. Nous assistions aux faibles

commencements de la colonie, aux luttes héroïques des premiers temps, aux touchantes infortunes de la race indienne, à l'agrandissement de la Nouvelle-France ; puis, après les succès enivrants, les éclatantes victoires, venaient les revers ; après Monongahéla, Oswégo, Carillon, venait la défaite d'Abraham ; puis enfin le drapeau fleurdelisé, arrosé de notre sang et de nos larmes, retraversait les mers pour ne plus reparaître.

» Sur cette grandiose réalité, les brillantes strophes de M. Crémazie, alors dans tout l'éclat de son talent, jetaient par intervalle leurs rayons de gloire. Il nous rappelait, en vers splendides, les hauts faits d'armes de nos aïeux,

........................les jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire.

» Nous frémissions d'enthousiasme au récit

..........................de ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère.

» Nos yeux se remplissaient de larmes à la lecture de cette touchante personnification de la nation canadienne retracée dans *le Vieux soldat canadien*,

Descendant des héros qui donnèrent leur vie
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

» Ayant survécu aux malheurs de la patrie, presque aveugle,

Mutilé, lansguisant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
. . . .

Ses regards affaiblis interrogaient la rive,
Cherchant si les Français, que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sur nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir :

« Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
» Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps :
» Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
» Attendre ici vos guerriers triomphants.
. . . .

» Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
» Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
» Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
» Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas » ?
. . . .

» On comprend facilement l'enthousiasme que devaient exciter dans des cœurs de vingt ans ces chants si nouveaux, ces hymnes patrio-

tiques qui ressuscitaient sous nos yeux, comme le poète le disait lui-même,

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

» Ceux qui étaient alors en âge de goûter les beautés littéraires, peuvent redire encore tout ce qu'il y avait de charme dans la voix de ce barde canadien, debout sur le rocher de Québec, et chantant avec des accents tantôt sonores et vibrants comme le clairon des batailles, tantôt plaintifs et mouillés de larmes, comme la harpe d'Israël en exil, les bonheurs et les gémissements de la patrie ».

La gloire littéraire de Crémazie, si grande au Canada, n'a réveillé jusqu'à présent que de rares échos en France. L'ancienne mère patrie n'a encore acclamé qu'un seul de nos poètes. Elle a salué dans Fréchette la plus *française* de nos muses : le temps n'est pas éloigné où elle reconnaîtra en Crémazie le plus canadien de nos poètes. Son vers n'a pas la facture exquise qu'on admire en Fréchette, mais il respire un souffle patriotique qui fait trop souvent défaut chez l'auteur des *Fleurs boréales*. Malgré ses inégalités et ses imperfections, Crémazie vivra parmi nous comme le père de la poésie nationale.

Les amis de Crémazie, et il en avait dans toutes les classes, entretinrent pendant plu-

sieurs années l'espoir de son retour. Il se forma même un comité qui se mit en rapport avec ses créanciers et qui se flatta un moment de pouvoir les désintéresser. Crémazie était tenu au courant de ces démarches, et il m'exprimait sa joie dans une lettre, en me priant d'être l'interprète de sa reconnaissance auprès de ceux qui s'employaient « à abréger les jours de son exil ».

15 *décembre* 1867.

Cher monsieur,

« Je viens de recevoir votre amicale du 12 novembre.

» J'apprends avec peine que vous avez souffert d'un violent mal d'yeux. Pour ceux qui, comme vous, vivent exclusivement de la vie de la pensée, c'est bien la pire de toutes les maladies que celle qui empêche de lire et d'écrire.

» Vous êtes maintenant en voie de guérison. Tant mieux, non seulement pour vous, mais encore pour la littérature canadienne, qui vous doit les plus beaux fleurons de sa couronne et qui attend avec impatience les nouvelles œuvres de votre plume. En Canada, les littérateurs ne produisent en général que des fleurs qui promettent des fruits ; malheureusement ces fruits ne viennent jamais ou presque jamais. Mieux doué et plus heu-

reux, vous avez, dès votre début, produit des fleurs et des fruits, et vous continuez, avec une persévérance digne de votre talent, à marcher d'un pied ferme dans la voie de notre littérature nationale, que vous avez si largement agrandie et si magnifiquement ornée.

» Vous me demandez où j'en suis de mon poème des *Trois morts*. Je n'ai encore rien écrit, je vais me mettre, autant que ma tête me le permettra (car si vous êtes pris par les yeux, je suis pris par la tête), à remanier tous ces malheureux vers qui commencent à pourrir au fond de mon cerveau ; je serai obligé de refaire la seconde partie, qui est pas mal satirique. Comme je me moque de beaucoup de gens dans ce second chant, je dois faire des changements considérables, car je ne puis, dans ma position actuelle et quand j'ai besoin des sympathies de tout le monde, me permettre de fronder aucune classe de la société, ni de faire des allusions à telle ou telle personne.

» Je croyais bien que la fin des *Trois morts* ne serait jamais publiée. Je voulais cependant l'écrire, et après ma mort, la laisser à ma famille avec prière de vous la remettre. Vous en auriez fait ce que vous auriez voulu.

» Aujourd'hui que l'on veut bien se souvenir de moi et s'occuper de me faire ouvrir les portes de la patrie, je vais me remettre au travail et faire de mon mieux.

» Comment pourrai-je vous exprimer toute

ma reconnaissance pour la sympathie que vous m'avez toujours témoignée et dont vous me donnez encore aujourd'hui une preuve si touchante en essayant de me faciliter les moyens de revoir le ciel natal ? Je ne puis que vous dire, du plus profond de mon cœur, merci, et soyez béni pour tout le bien que vous m'avez fait.

» Je vous prie de vous faire l'interprète de ma gratitude auprès des amis qui veulent bien se joindre à vous pour abréger les jours de mon exil.

» Réussirez-vous ? Je n'ose l'espérer. Quel que soit le résultat de vos démarches, soit que je puisse, grâce à vous, respirer encore l'air pur et fortifiant du Canada, soit que je doive,

Isolé dans ma vie, isolé dans ma mort,

boire jusqu'à mon dernier jour la coupe amère de l'exil, je garderai toujours dans le sanctuaire le plus intime de mon cœur le souvenir de ceux qui ne m'ont ni renié, ni oublié aux jours de malheur.

» Mes frères m'apprennent que l'Université Laval ne publiera pas les poèmes qu'elle a couronnés. Pourquoi ? Est-ce que ces œuvres ne sont pas dignes de voir le jour ? Si c'est là la raison qui empêche la publication de ces travaux poétiques, l'Université a eu tort de les couronner. Ce n'est pas encoura-

ger la littérature que de décerner des prix à des poèmes qui ne peuvent supporter le grand jour de la publicité, c'est seulement donner une prime à la médiocrité. En Europe, quand les œuvres soumises à un jury universitaire ne s'élèvent pas à un degré suffisant de perfection, on ne donne pas de prix : l'Académie française a été pendant trois ans sans décerner un seul prix, parce que les travaux sur lesquels elle avait à se prononcer, ne s'élevaient pas au-dessus de la médiocrité. Couronner une œuvre parce qu'elle est moins mauvaise que dix ou vingt autres, c'est tout bonnement ridicule. Si elle n'est pas supérieure, il faut au moins qu'elle soit bonne, et si elle est bonne, elle peut sans crainte affronter les périls de l'impression. Si les poèmes couronnés à Québec ont une valeur réelle, pourquoi ne les publie-t-on pas ? S'ils n'en ont point, pourquoi les a-t-on couronnés ?

» Mes frères me conseillent de me mettre sur les rangs pour le prochain concours de l'Université Laval.

» Je ne pense pas pouvoir suivre leur conseil. Il est toujours facile de faire quelques centaines de vers de *pathos* et de lieux communs sur n'importe quel sujet. Ces machines-là se font en une nuit, mais ce n'est pas là de la poésie sérieuse. Pour bien traiter un sujet comme celui des *Martyrs de la foi en Canada*, il faudrait étudier avec soin les

premiers temps de notre histoire, se bien identifier avec les idées et le langage des héros qui doivent jouer un rôle dans le poème, en un mot devenir pendant un an un homme des premiers jours du XVIIe siècle.

» Comment pourrais-je faire les études nécessaires, indispensables pour mener à bien ce poème, quand ici je n'ai pas un seul volume sur le Canada ? Vous voyez donc que je suis dans des conditions qui me ferment l'entrée du concours.

» Puis, je vous le dirai franchement, je me sens médiocrement attiré vers ces concours qui vous imposent un sujet qu'il faut livrer à heure fixe comme un pantalon. Quand un sujet me plaît, j'aime à le traiter à mes heures et à ne le livrer à la publicité que lorsque j'en suis complètement satisfait. Un bon poème, pris de haut, sur les martyrs de la foi, demanderait 5,000 ou 6,000 vers et au moins un an de travail. Je parle pour moi. D'autres, mieux doués, pourraient le faire en moins de temps, mais à moi il faudrait au moins une année pour le composer tel que je le rêve. Que l'Université Laval couronne donc qui elle voudra ; je ne puis me mettre sur les rangs et lutter avec mes confrères en poésie.

» Je regrette vivement que vos yeux ne vous permettent pas de me parler de votre voyage en Europe. C'eût été pour moi une bonne fortune de lire les choses charmantes

que votre plume si élégante et si poétique aurait écrites sur ce vieux monde que vous venez de visiter pour la seconde fois. J'espère que plus tard je pourrai lire dans quelque revue canadienne vos souvenirs de voyage dans ces deux mères patries du Canada : Rome et la France. Encore une fois recevez l'expression de ma reconnaissance la plus profonde pour les démarches que vous voulez bien faire pour hâter la fin de mon exil et croyez-moi

» Votre tout et toujours dévoué

* * »

« P. S. — A propos de la Toussaint, j'ai lu des vers impossibles de M. Benoît. Pourquoi diable cet homme fait-il des vers ? C'est si facile de n'en pas faire ».

20 *octobre* 1869.

Cher monsieur,

« Je viens d'apprendre par les lettres de ma famille que votre vue, épuisée par les veilles, est enfin revenue à son état normal. La littérature canadienne a perdu ses représentants les plus illustres, Garneau et Ferland. Quel deuil pour le pays si la maladie vous avait condamné à ne pouvoir continuer ces belles et fortes études historiques qui doivent immortaliser les premiers temps de notre jeune histoire et votre nom !

» Dieu a eu pitié du Canada. Il n'a pas voulu que vous, le successeur et le rival des deux grands écrivains que la patrie pleure encore, vous fussiez, dans toute la force de l'âge et dans tout l'épanouissement de votre talent, obligé de vous arrêter pour toujours dans cette carrière littéraire où vous avez trouvé déjà de si nombreux et si magnifiques succès.

» Puisque la Providence, en vous rendant la santé, conserve ainsi à la nationalité canadienne un des défenseurs les plus vaillants de sa foi et de sa langue, je me reprends à croire à l'avenir de la race française en Amérique.

» Oui, malgré les symptômes douloureux d'une annexion prochaine à la grande République, je crois encore à l'immortalité de cette nationalité canadienne que j'ai essayé de chanter à une époque déjà bien éloignée de nous.

» Je vous avais promis de vous envoyer la fin de mon poème des *Trois morts.* J'ai travaillé, dans ces mois derniers, à remplir ma promesse. Vous savez que j'ai toujours eu l'habitude de ne jamais écrire un seul vers. C'est seulement lorsque je devais livrer à l'impression que je couchais sur le papier ce que j'avais composé plusieurs semaines, souvent plusieurs mois auparavant. Il se trouve maintenant que j'ai oublié presque tous les vers faits il y a bientôt sept ans.

» Les maux de tête qui m'ont tourmenté

presque constamment ont-ils affaibli ma mémoire ? L'avalanche de tristesses et de douleurs qui a roulé jusqu'au fond de mon âme, a-t-elle écrasé dans sa chute ces pauvres vers que j'avais mis en réserve dans ce sanctuaire que l'on appelle le souvenir ?

» Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je n'ai plus ma mémoire du temps jadis.

» Je suis donc obligé de refaire ce poème. J'y travaille lentement, d'abord parce que ma tête ne me permet plus les longues et fréquentes tensions d'esprit, ensuite parce que je n'ai plus la *langue des dieux*, le goût et l'ardeur d'autrefois. En vieillissant, ma passion pour la poésie, loin de diminuer, semble plutôt augmenter. Seulement, au lieu de composer moi-même des vers médiocres, j'aime bien mieux me nourrir de la lecture des grands poètes.

» Comme je n'ai jamais été assez sot pour me croire un grand talent poétique, je suis convaincu que mes œuvres importent peu au Canada, qui compte dans sa couronne littéraire assez d'autres et plus brillants fleurons.

» Mais je vous ai promis la fin des *Trois morts*. Je tiendrai ma promesse, et avant longtemps vous verrez arriver la deuxième partie de cette œuvre qui a si bien horripilé l'excellent M. Thibault.

» J'ai reçu un volume intitulé : *Fleurs de la poésie canadienne*. Concevez-vous un recueil

qui a la prétention de publier le dessus du panier des poètes canadiens et qui ne donne pas un seul vers de Fréchette, le plus magnifique génie poétique, à mon avis, que le Canada ait encore produit ? Le compilateur de ce volume me semble singulièrement manquer de goût.

» J'ai vu dans les journaux canadiens que l'on va fonder à Québec une revue littéraire avec un capital de £500, (1) ce qui permettra de payer les écrivains. Je suis très heureux de voir mettre ainsi à exécution le plan dont je vous parlais dans une de mes lettres.

» Veuillez présenter mes hommages respectueux à M. le curé de Québec (2) et me croire

» Votre tout et toujours reconnaissant

* * »

1er *mai* 1870.

Cher monsieur,

« Quel volume charmant que vos *Poésies*, et combien je vous suis reconnaissant de me l'avoir adressé.

» J'en veux un peu moins aujourd'hui à ce vilain mal d'yeux qui vous a fait si longtemps et si durement souffrir, puisque c'est à lui que

(1) Ce projet n'a pas eu de suite.
(2) M. l'abbé Auclair.

nous devons *le Canotier* et *le Coureur des bois.* Ces deux pièces sont des bijoux.

» Dessane (1) devrait enchâsser ces deux perles dans des airs de sa composition. En réunissant deux strophes pour faire des couplets de huit vers et en composant un refrain de deux ou quatre vers, vous auriez deux ballades ravissantes.

» Dessane, qui, au temps jadis, a fait une fort jolie musique pour mon *Chant des voyageurs,* lequel chant ne vaut ni votre *Canotier* ni votre *Coureur,* trouverait certainement des accords dignes de vos deux créations, si originalement canadiennes.

» Historien, romancier et poète, vous êtes en bon chemin pour monopoliser toute la gloire littéraire du Canada.

» L'impression de votre livre est splendide. Votre muse n'avait pas besoin de ce vêtement magnifique. La grâce et l'élégance qu'elle a reçues de la nature lui suffisent pour attirer les regards.

» Cependant la muse est femme et trouve peut-être qu'un brin de toilette ne nuit jamais.

» Vous voulez bien me dire que vous publierez mon petit bagage poétique avec le même luxe. Je vous remercie de tout mon cœur de cette offre trop au-dessus de la valeur de

(1) Organiste de la cathédrale de Québec. C'était un ancien élève du Conservatoire de Paris, et un compositeur fort distingué.

mes œuvres, mais je ne saurais l'accepter.

» Comme marchand, j'ai fait perdre, hélas ! de l'argent à bien du monde ; comme poète, je ne veux en faire perdre à personne.

» Je connais assez le public canadien pour savoir qu'une édition, avec ou sans luxe, de mes vers serait une opération ruineuse pour l'éditeur. Pourquoi voulez-vous que je vous expose à perdre de l'argent, vous ou l'imprimeur qui serait assez fou pour risquer une pareille spéculation ? Je n'ai point la sottise de me croire un grand génie et je ne vois pas trop ce que le Canada gagnerait à la publication de quelques milliers de vers médiocres. Quant à moi, il y a longtemps que je suis guéri de cette maladie de jeunesse qu'on appelle la vanité littéraire, et je dis maintenant avec Victor Hugo ce que j'aurais dû dire il y a vingt ans :

Que poursuivre la gloire et la fortune et l'art,
C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard.

» D'un côté, certitude de perte d'argent, de l'autre, résultat nul pour la littérature canadienne. Devant une pareille alternative, il serait absurde d'abuser de votre sympathie pour vous laisser engager dans une affaire désastreuse. Donc ne parlons plus d'imprimer un volume de moi.

» J'ai passé un triste hiver, plus souvent malade que bien portant. Je ne me suis guère occupé de poésie. Je ne désespère pas cependant de mener à bonne fin ces malheureux *Trois morts*. Quand je vous aurai expédié la fin du poème en question, si vous rencontrez un directeur de revue littéraire, en quête de copie, qui veuille bien publier, *pour rien*, les deux dernières parties de ce travail, vous pourrez les lui donner, si cela vous fait plaisir, car alors je n'aurai pas à me reprocher d'avoir fait perdre de l'argent avec mes vers, puisque la revue qui aura bien voulu les accueillir n'aura fait pour moi aucuns frais autres que ceux des reproductions ordinaires. Nous reparlerons de cela en temps convenable.

» Vôtre toujours

* * »

V.

La veille de la Toussaint 1873, j'entrais dans la petite librairie que tenait le dernier frère survivant d'Octave Crémazie, rue Buade. En m'apercevant, il me fit signe de le suivre dans l'arrière-boutique.

« — Vous partez demain pour Paris, me dit-il, ne manquez pas d'aller voir Octave. Vous savez le pseudonyme sous lequel il est connu en France. Demandez Jules Fontaine, numéro 4, rue Vivienne. Je vais lui annoncer votre arrivée. Ma mère désirerait beaucoup vous voir avant votre départ ».

Quelques minutes après, j'étais rue Saint-Louis, au salon de madame Crémazie.

Je l'avais connue en des temps meilleurs. C'était alors une femme vigoureuse et forte qui portait vaillamment ses quatre-vingts ans, mais le chagrin l'avait cassée, flétrie, émaciée. J'eus peine à la reconnaître. La bonne vieille s'avança d'un pas faible et chancelant, vint s'asseoir tout auprès de moi. Elle me prit la main et me regarda avec des yeux fixes, rougis par les larmes qu'elle n'avait cessé de verser depuis dix ans. Cette figure de *Mater dolorosa* me donna un serrement de cœur.

« — Vous allez revoir mon cher Octave, me dit-elle d'une voix chevrotante ; ce pauvre enfant ! il a bien souffert,... et moi aussi !... Que vous dirai-je pour lui ?... que je l'attends toujours... Ah ! vous êtes bien heureux vous ; vous allez le revoir !... mais moi, à mon âge, puis-je espérer de jamais l'embrasser encore » ?...

Elle n'en put dire davantage, et se couvrant la tête de son grand tablier, elle se prit à pleurer avec des sanglots à fendre l'âme.

On devine tous les chérissements dont elle me chargea pour son cher Benjamin que jamais plus, hélas ! elle ne devait revoir.

A mon arrivée à Londres, je télégraphiai à Crémazie que, le lendemain, je serais à Paris. J'allai frapper rue Vivienne un peu avant l'heure qu'il m'attendait. Il n'était pas encore entré au logis. Je laissai ma carte à sa porte avec ces mots : « A cinq heures, dans le jardin du Palais-Royal ».

Quelques minutes avant l'heure convenue j'étais en faction près de la Rotonde, les yeux tournés vers le vomitoire qui ouvre sur la rue Vivienne. Je ne le distinguai pas tout d'abord parmi le groupe de passants qui le précédait : il était dans mes bras avant que j'eusse eu le temps de le reconnaître. Ce n'était plus le Crémazie dont la figure m'était familière à Québec ; vieilli, amaigri, avec un teint de cire, plus chauve que jamais, ne por-

tant plus de lunettes, la barbe toute rasée, hormis la moustache et une impériale : c'était une complète métamorphose. Un rayon de joie inexprimable passait en ce moment comme un éclair sur son visage. Sa tenue était devenue correcte, avec un air de distinction, tout à fait inaccoutumé. L'atmosphère des boulevards avait-elle déteint sur ses habitudes ? Sa photographie parisienne que j'ai sous les yeux et qui me rappelle cette première entrevue, n'a rien de commun avec celle qu'a publiée l'*Opinion publique*, de Montréal.

« — Depuis si longtemps que vous m'annoncez votre arrivée, vous voilà donc enfin ! Savez-vous que, depuis dix ans que je suis parti du Canada, je n'ai vu que trois compatriotes : Mgr Baillargeon lors de son voyage à Rome, M. le grand vicaire Taschereau, aujourd'hui votre archevêque, et M. l'abbé Hamel, du séminaire de Québec ! Ils n'ont fait que passer et je ne les ai vus qu'un instant ; mais vous, vous n'êtes pas pressé, vous allez me rester. Que de choses nous aurons à dire ensemble ! Il s'est passé tant d'événements depuis que j'ai quitté le Canada » !

Ce disant, il m'entraînait sous les arcades des grands bois du Palais-Royal, qui s'assombrissaient à la tombée de la nuit.

« — Ah ! çà, me dit-il après une longue causerie, il ne faut pas que je sois égoïste. Je suis trop heureux aujourd'hui pour ne pas fai-

re partager ma joie avec un ami plus infortuné que moi. Demain il faut que vous alliez voir ce pauvre baron Gauldrée-Boilleau, qui est enfermé à deux pas d'ici à la prison de la Conciergerie ; moi, du moins, je suis libre, mais lui, il est sous les verroux. Vous trouverez un homme exaspéré, dans un état de surexcitation qui fait peine à voir : il ne peut supporter l'idée des affronts dont on l'abreuve, il bondit d'indignation devant les flétrissures qu'on cherche à infliger à son caractère. Le vrai coupable dans cette affaire de Memphis-el-Paso, c'est le général Frémont, son beau-frère, mais il fallait des victimes aux hommes du quatre septembre ».

Chaque matin, au retour de ma messe, que je disais à l'église de Saint-Roch, j'étais sûr de rencontrer Crémazie sous le portique de mon hôtel, à moins qu'il ne m'eût donné rendez-vous chez lui. Pour rester dans son voisinage, j'étais descendu à l'hôtel de Normandie, situé sur la rue Saint-Honoré, entre les Tuileries et le Palais-Royal. Au sortir du restaurant, après le déjeuner que nous prenions assez souvent ensemble chez Duval, rue Montesquieu, nous nous rendions à pas lents, soit en bouquinant le long des quais, soit en longeant les boulevards, jusqu'au collège de France, où nous entendions quelques-uns des meilleurs professeurs, tantôt les cours de littérature de M. de Loménie, tantôt les

savantes dissertations helléniques de M. Egger, ou bien les leçons de philosophie de Monsieur Frank, ou encore les éblouissantes conférences de M. Arthur Boissier sur Sénèque. Les idées nouvelles que nous rapportions de ces conférences offraient au retour un thème intarissable à nos conversations, que Crémazie variait en me disant quelques-uns des incidents de sa vie d'exil. Qu'avait-il fait depuis qu'il avait dit adieu à son cher Québec ? Où était-il allé ? Comment avait-il vécu ? Je lui faisais raconter tout cela par le menu, et il s'y prêtait avec une grâce parfaite.

De New-York il s'était rendu droit à Paris, où il avait pris un petit logement, dans l'Ile, près l'église Notre-Dame. Les secousses par lesquelles il venait de passer, arrivant surtout à la suite d'anxiétés toujours comprimées, avaient donné un choc trop violent à sa constitution pour qu'elle pût y résister : il en prit une fièvre cérébrale qui le tint pendant plusieurs semaines entre la vie et la mort. Relégué seul dans une mansarde, d'où il n'apercevait que les toitures et les cheminées de Paris ; abandonné de tout le monde, étendu sur un lit de camp, où il ne recevait d'autres secours que des services mercenaires, ce qu'il eut à souffrir pendant cette maladie peut se conjecturer, mais ne s'exprime pas. Les événements implacables qui l'avaient jeté sur les rivages de France apparaissaient dans son

délire comme un rêve dont il ne pouvait se réveiller. Il dut probablement la vie à une connaissance d'autrefois, qui vint lui tendre la main au moment où il était loin de s'y attendre. M. Hector Bossange, dont le nom est si bien connu au Canada, ayant appris le délaissement et l'état désespéré où il se trouvait, vint le visiter et lui offrit l'hospitalité sous son toit. Dès qu'il put se traîner hors de sa chambre, M. Bossange l'emmena avec lui à son château de Citry, en Champagne, où il lui prodigua tous les soins d'une amitié qui ne s'est jamais démentie, et qui réussirent à le ramener à la vie. Cette vieille résidence des barons de Renty, avec ses constructions d'un autre âge, avec ses souvenances séculaires qui séaient si bien à l'imagination poétique de Crémazie, avec sa société si spirituelle et enjouée, avec son parc tout plein de parfums et de chants d'oiseaux, fut une oasis enchantée au milieu du désert de sa vie. Madame Bossange l'entoura de délicatesses et de prévenances maternelles, dont il ne parlait jamais qu'avec des larmes dans les yeux. Canadienne comme lui, elle était à ses yeux tout ce qui lui restait de la patrie perdue (1).

Les délassements studieux dans la bibliothèque de M. Bossange, qui l'entretenait de ses goûts de bibliophile, les promenades sous

(1) Madame Bossange, née Fabre, est la tante de notre excellent écrivain M. Hector Fabre.

les arcades vertes du parc, précédé des petits enfants de son hôte, qui l'agaçaient en s'enfuyant sous l'ombre des sentiers soyeux, ou en égratignant de leurs petits pas le sable fin des avenues, l'exercice modéré dans les champs, parmi les vignes et les blés, où la brise rafraîchissait ses tempes brûlantes, finirent par avoir raison de ses bouleversements intérieurs. Les distractions, dont il avait besoin plus que de tout le reste et qui lui furent délicatement ménagées, firent renaître dans son âme sinon la sérénité, du moins une tranquillité relative ; mais il lui resta une débilité générale et une tendance à des maux de tête qui ne lui permirent plus de se livrer à des travaux continus.

De retour à Paris, dans le morne silence de sa mansarde, il lui fallut songer à vivre et à tuer l'inexorable ennui. Il se mit en quête d'occupations compatibles avec l'état délabré de sa santé. Les emplois passagers que Monsieur Gustave Bossange lui procura, et quelques agences particulières, sans importance, qu'il parvint à obtenir, n'auraient pu suffire à lui donner du pain, s'il n'avait reçu de continuels secours de ses frères. A part quelques mois de séjour au Havre et à Bordeaux, de rares excursions dans les provinces du centre, il vécut toujours à Paris, toujours seul, occupant un petit garni sous les toits au quatrième ou cinquième étage, tantôt dans un quartier,

tantôt dans un autre, sans amis, sans distractions, sans cesse en face de lui-même, traînant au pied le boulet de l'exilé.

Un petit carreau de papier marqué au timbre d'Amérique, que lui apportait de temps en temps le facteur, une lettre de sa mère, de ses frères ou de quelque ami de là-bas, renfermait tout ce qui lui restait de bonheur et d'espérance sur la terre. Pendant qu'il les lisait et les relisait en les arrosant de ses larmes, il se transportait dans son cher Canada et revoyait en esprit tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il avait perdu. Mais le quart d'heure de lecture fini, la vision s'évanouissait, la nuit se refermait sur ce rayon ; alors il retombait sur lui-même et se retrouvait plus seul que jamais dans son réduit désert.

Bien des fois, m'a-t-il dit souvent, si je n'avais eu une foi *canadienne*, je serais allé me pendre comme Gérard de Nerval au réverbère du coin, ou je me serais abandonné comme Henri Murger ; mais quand le noir m'enveloppait de trop près, quand je sentais le désespoir me saisir à la gorge et que le drap mortuaire semblait me tomber sur la tête, je courais à Notre-Dame-des-Victoires, j'y disais une bonne prière, et je me relevais plus fort contre moi-même. Je ne suis pas un dévot, mais je suis un croyant.

« — Quelles distractions vous donnez-vous ?

— J'expédie ma petite besogne, quand j'en

ai, et puis j'arpente l'asphalte, je flâne sur les boulevards, je bouquine pour mon frère, à qui j'expédie de temps à autre des caisses de livres pour sa librairie. Parfois je pousse une pointe jusqu'aux barrières. Tiens, à propos, il faudra que nous allions faire une course à Belleville, afin que je vous montre ce que c'est que le peuple communard. Chemin faisant, je vous raconterai l'histoire de la prise de la caserne du prince Eugène, un épisode sanglant de la dernière guerre.

En hiver, je suis habituellement un ou deux cours du collège de France. De ce temps-ci, je m'intéresse aux leçons de M. Michel Chevalier, sur l'économie politique, et à celles de M. Maury sur l'histoire du Domaine du Roi.

Au retour, j'achète mon journal au kiosque prochain, *le Figaro, l'Univers, la Gazette de France*, etc., etc. Rentré chez moi, je lis mon journal, et puis je regarde au plafond. Ce n'est pas gai, mais ça m'emporte au pays des songes. Après tout, j'aime mon Paris, c'est la capitale de l'univers ; je m'y suis toujours plu, hormis pendant le siège.

— Quoi ! vous êtes resté pendant le siège de Paris ?

— Mais oui ; quand j'ai voulu sortir, il était trop tard ; ce n'était pas divertissant. Depuis ce temps-là, mon estomac n'a pu se remettre des repas impossibles que j'ai pris, depuis le *steak* de cheval jusqu'au fricot de rats.

Au centre de Paris, où j'étais, il n'y avait aucun danger : les boulets prussiens n'arrivaient pas jusque-là.

Un matin, je voulus m'aventurer du côté du Luxembourg pour voir le combat de plus près ; pendant que je m'amusais à écouter le grondement du canon, un projectile vint tomber devant moi, tuant une femme qui traversait la rue et emportant la tête d'un cheval ; j'en eus assez. La couardise des poètes ne s'est guère démentie depuis Horace, ajoutait Crémazie avec un sourire, en citant la spirituelle tirade du poète latin.

VI.

Un jour, comme je suivais la rampe du quai Voltaire en admirant l'immense suite de palais qui bordent la Seine, et au delà les Champs-Elysées couronnés à l'horizon par l'arc de triomphe de l'Etoile, j'avisai à quelques pas devant moi un individu penché sur la rampe, le nez dans un livre ouvert, et dont la tournure me faisait l'effet d'Octave Crémazie. J'approchai, c'était bien lui ; je lui frappai sur l'épaule.

« — Tiens, c'est vous, me dit-il, en se relevant brusquement. Regardez donc quelle belle édition de Racine : ce n'est qu'à Paris qu'on imprime comme cela. Mais, d'où venez-vous ?

— De Notre-Dame, ou j'ai entendu le père Monsabré.

— J'en arrive moi aussi. C'est un merveilleux diseur ; mais la renommée de Lacordaire et de Ravignan l'écrase. Il captive toutefois son auditoire ; la nef était comble. Toute l'élite de Paris, le faubourg Saint-Germain était là ; vous avez vu cette nuée d'équipages devant le portique ? Ah ! j'oubliais ; notre ami Bossange m'écrivit hier, il

nous invite tous deux à passer quelques jours à son château. En êtes-vous » ?

Le lendemain, nous étions sur la route de Meaux, nous traversions Château-Thierry, la patrie du bon La Fontaine. A la gare de Nanteuil-Sancy, M. Bossange nous attendait et nous fit, avec une grâce qui ne s'oublie pas, les honneurs de son vieux castel. Je n'avais pas vu Citry depuis 1867. Monsieur et madame Bossange n'ont guère vieilli ; les années ne font qu'effleurer de leurs ailes ce couple heureux. Ils ont célébré frais et dispos leurs noces de diamant, que Crémazie a chantées en strophes inspirées par la reconnaissance et l'amitié.

Ils sont entourés aujourd'hui comme alors d'amis tels que M. de Courmaceul, gentilhomme de la vieille roche, madame Coolidge, Américaine de naissance, mais toute Française de cœur et d'esprit, petite-fille de l'ex-président Jefferson.

Nous trouvons ici tous les charmes de la vie : hospitalité cordiale, société choisie, délicieux racontars au coin du feu ou parmi les allées du parc.

M. Bossange, causeur exquis, est le digne fils de Martin Bossange, dont Jules Janin a tracé un si délicat portrait dans un de ses feuilletons. Sa vie de libraire à Paris l'a mis en rapport avec une foule d'illustrations, d'artistes, d'écrivains, dont il raconte des anec-

dotes, des traits de caractère, avec un sel infini qui pique vivement notre curiosité. En nous montrant le buste de Fenimore Cooper par David d'Angers, que l'artiste lui-même lui a offert en présent :

« — Savez-vous, nous dit M. Bossange, que mon nom a été immortalisé dans un des romans de Fenimore Cooper ? Je n'y joue pas cependant un rôle bien glorieux. Il m'avait choisi pour son éditeur à Paris, et nous étions liés d'affaires et d'amitié, lorsqu'un malentendu, survenu à propos de droits d'auteur, mit du froid entre nous. Cooper était irrité de la prétendue injustice que je lui avais faite, et il s'en vengea dans son *Pioneer* en donnant le nom d'Hector au chien de son héros. Il s'amusa bien avec moi de cette malice, quand le malentendu fut expliqué ».

La bibliothèque de M. Bossange, fruit d'un demi-siècle de collection, est une des plus précieuses qu'on puisse voir en fait de livres et de documents sur l'Amérique.

Revenu à Paris, j'eus peine à m'arracher de Crémazie pour faire le pèlerinage de Lourdes, qui était le but de mon voyage. Après un séjour à Nîmes auprès de l'abbé Bouchy, mon ancien professeur au collège de Sainte-Anne, alors précepteur chez la comtesse de Régis, et une course à travers les montagnes de la Suisse, je revins consacrer tout le reste de mon voyage à Crémazie. Avec quelle joie

il salua mon retour ! Il lui semblait revoir le Canada.

Jusqu'au printemps, nous fûmes inséparables ; le jour, variant nos promenades d'une place ou d'un monument à l'autre, ce qui lui rappelait mille anecdotes de ce Paris qu'il connaissait sur le bout de son doigt, selon son expression ordinaire ; le soir, dans sa mansarde, les pieds sur les chenets, devant sa grille où flambait un petit feu de coke ou de fagots. Dire l'entrain et le brillant de sa conversation durant ces longues veillées ou pendant que nous chemenions du parc Monceaux au Jardin des Plantes, du Père-Lachaise au bois de Boulogne ! Il faut l'avoir entendu. Ses dix ans de souvenirs, d'impressions, d'observations, débordaient de sa mémoire avec l'impétuosité d'un torrent longtemps comprimé qui a rompu ses digues.

Il était superbe dans la discussion, surtout lorsqu'il se sentait serré de près. C'est alors qu'il déployait les ressources de son large esprit. D'une nature essentiellement française, il était Parisien pour la finesse du trait jeté à propos : il en savait la force. Quand il avait lancé les gros bataillons de son raisonnement, il attaquait avec l'arme de l'ironie, cette réserve des maîtres, et il achevait de désarmer par un franc rire,

Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux,
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux.

Ceux qui ne connaissent Crémazie que par ses poésies, n'ont vu qu'une part de son génie, le côté solennel, parfois un peu poseur, grandiose, si vous le voulez, mais où le laisser-aller est naturellement absent. Sous ce rapport, sa correspondance est une révélation. Elle nous fait voir Crémazie tel qu'il était dans nos conversations, à la fois érudit et spirituel, moqueur mais avec bienveillance, aimant à mettre en saillie le ridicule et le grotesque, puis ayant de soudains retours de noire mélancolie, pendant lesquels, la main crispée sur le cœur, il semblait vouloir déchirer son vêtement comme pour montrer sa blessure toujours saignante; et puis, laissant retomber sur sa poitrine sa tête désespérée, dans un silence qui disait le grand deuil de sa vie.

L'idée de mon départ lui faisait peur. « Hélas ! me répétait-il souvent, dans quel vide vous allez me laisser ! Depuis des mois nous avons vécu côte à côte comme des frères. Songez qu'en dix ans vous êtes le seul ami du Canada avec qui j'aie pu causer à loisir ; les autres n'ont été que des oiseaux de passage. La pensée de l'isolement dans lequel je vais être replongé me fait tourner la tête. »

La veille de mon départ, après une dernière soirée chez lui, je voulus prétexter l'heure matinale du train pour abréger des adieux que je redoutais ; mais bien avant six heures du matin, il était là m'attendant devant le por-

tique de l'hôtel. Nous montâmes en voiture ; il ne me dit presque rien durant le trajet à la gare du chemin de fer du Nord.

« — Je vais aller prendre mon billet de passage, lui dis-je en arrivant, et je tâcherai de revenir vous dire adieu. » Il me comprit, me serra la main à me la briser : de grosses larmes tombaient de ses yeux.

Je ne l'ai plus revu. Il le pressentait aussi bien que moi en me quittant ; cette vie de paria ne pouvait durer. Encore quelque temps, et il allait mourir, loin de son pays, loin même de Paris où l'exil lui pesait moins qu'ailleurs.

A Québec, sa pauvre mère m'attendait et eut une journée de bonheur à écouter tout ce que lui demandait son cher Octave, à m'interroger sur ces mille riens qui font revivre les absents.

A la mort de M. Edmond Farrenc, journaliste parisien, à qui M. Luc Letellier de Saint-Just, alors ministre de l'agriculture à Ottawa, avait fait une allocation mensuelle pour continuer une série d'articles sur le Canada, qu'il avait commencée dans différents journaux, il fut question d'Octave Crémazie pour le remplacer. C'est à quoi il fait allusion dans la lettre suivante :

Bordeaux, 29 *avril* 1876.

Mon cher abbé,

« Le courrier de ce matin m'a mis en possession de votre amicale du 8 courant.

» Votre lettre du mois d'octobre a fait un long détour avant de me parvenir. Quand vous l'écriviez, vous lisiez mon adresse dans votre souvenir qui vous disait 4 bis, rue Vivienne, et non sur ma correspondance qui portait en tête 10 bis, *Passage Laferrière.* A cette époque, j'avais déjà quitté la rue Vivienne depuis plus d'un an. Dans l'intervalle, j'avais fait un voyage en province, de sorte que cette malheureuse lettre, après avoir été renvoyée de plusieurs Caïphes à plusieurs Pilates, ne m'a été remise qu'au moment où je quittais la capitale pour aller habiter Bordeaux.

» Ne sachant pas à quel pays vous étiez allé demander ce climat attiédi que réclament vos yeux et que l'hiver canadien ne saurait vous donner, je m'étais réservé de vous envoyer un bavardage quand le soleil du printemps vous aurait ramené au manoir paternel. C'est ce que je ferai bientôt, si Dieu et mes yeux le permettent, car je suis un peu logé à la même enseigne que vous sous le rapport de la vue.

» Dans le mois de février, M. Gustave Bossange, en me remettant la lettre dans la-

quelle vous lui exprimiez le désir de voir continuer dans les journaux français l'œuvre commencée par M. Farrenc, m'écrivait les lignes suivantes : « J'inclus une lettre de notre » ami l'abbé Casgrain. Voyez le passage souligné et dites-moi ce que vous penseriez de » faire faire des articles industriels, économiques, » etc., par M. Hunter (1), qui a un goût très » prononcé pour cette étude, et de vous les » envoyer pour que vous leur donniez un peu » de *fion*. Cela *paierait* pour vous deux, et » j'userais de l'influence que je possède pour » faire admettre ces articles à divers jour- » naux ». Je m'empressai de répondre à M. Bossange que j'étais tout à sa disposition et que je m'estimerais très heureux d'être le collaborateur de M. Hunter. Depuis je n'ai plus entendu parler de ce projet.

» M. Cucheval-Clarigny, dont vous m'avez parlé pour ce genre de travail, est un écrivain fort connu et jouissant d'une plus grande notoriété que feu M. Farrenc. Je regrette de ne pas être à Paris, ce qui me prive du plaisir d'aller le voir suivant votre désir. M. Bossange, qui connaît parfaitement notre pays, pourra certainement donner au successeur de M. Farrenc tous les renseignements désirables. Je ne sais pas quand je retournerai à Paris, ni même si j'y retournerai. Je suis,

(1) M. Hunter, commis principal de M. Bossange, offrait de faire des articles sur le Canada dans les journaux de commerce.

en ce moment, comme l'oiseau sur la branche. Il se pourrait que, dans un mois, les affaires m'appelassent au Havre, peut-être même hors de France. J'avais un instant rêvé que la collaboration avec M. Hunter que m'offrait M. Bossange, m'aurait, avec quelques autres petits travaux, permis d'aller habiter de nouveau la capitale. Je vois que je ne peux plus compter sur cette éventualité. Sur ces bords enchanteurs de la Garonne, comme disent ces blagueurs de poètes méridionaux, j'ai plus souffert du froid que dans notre hiver à jamais mémorable du siège de Paris. Le printemps ne vaut pas mieux que l'hiver ; aujourd'hui, 29 avril, nous avons un vent froid, un ciel gris, comme dans le mois de novembre ».

» Votre toujours dévoué

* * »

De tous ceux qui lui ont gardé souvenir, personne ne lui fut plus sympathique que M. Ouimet, ministre de l'instruction publique de la province de Québec. Apprenant la vie précaire que Crémazie menait en France, il me pria de lui écrire. — Le gouvernement de la province, me dit-il, a l'intention de fonder dans les paroisses des bibliothèques publiques à l'instar des bibliothèques communales établies en France, ce qui exigera une agence à

Paris. Cette agence ne pourrait-elle pas être confiée à Crémazie ?

Voici sa réponse.

Citry, ce 18 *février* 1877.

Mon cher abbé,

« Combien je vous dois de reconnaissance pour l'intérêt que vous ne cessez de me porter. La proposition que vous avez faite à mon frère est une nouvelle preuve de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir danger pour moi à faire connaître à l'honorable M. Ouimet le lieu de ma retraite et le nom sous lequel je m'abrite. Je vous laisse donc carte blanche pour traiter cette affaire et je ratifie d'avance tout ce que vous ferez.

» Je suis depuis quinze jours au château de notre ami commun. Je parle souvent de vous avec M. Bossange, qui vous tient en haute estime et me charge de le rappeler à votre souvenir. Vous devez vous rappeler la vieille madame Brown qui, au temps jadis, rompit avec vous une lance théologique qui vous amusa tant. Elle est morte jeudi, à Paris, chez M. Gustave, à l'âge de 86 ans. Nous l'avons enterrée hier à La Ferté-sous-Jouarre.

» Je retournerai à Paris dans les premiers jours de mars.

» Depuis deux mois, je souffre beaucoup de

la vue. Quand je serai en meilleurs termes avec mes yeux, je vous écrirai une longue lettre, dans laquelle je bavarderai tout à mon aise. En attendant, je vous renouvelle l'expression de ma reconnaissance pour ce que vous avez déjà fait et ce que vous voulez bien encore faire pour moi.

» Croyez-moi, mon cher abbé,

» Votre tout et toujours dévoué

* * »

Cette note fut bientôt suivie de la lettre suivante :

Paris, 6, *rue Papillon*, 30 *avril* 1877.

» Quand je vous écrivais, le 16 du précédent mois, je n'étais pas encore en possession de votre amicale du 29 mars, qui ne m'est parvenue que le 20 courant.

» Menacé d'une nouvelle attaque d'érysipèle, j'ai été fort malade ces jours derniers, ce qui m'a empêché de vous répondre par le courrier canadien de la semaine précédente. Comme je ne connais pas la somme que les municipalités consacreront aux bibliothèques communales, il me serait assez difficile de faire une liste.

» J'écris aujourd'hui à l'honorable M. Ouimet pour lui demander :

» 1° De vouloir bien me fixer sur le chiffre

approximatif de la somme destinée à l'achat d'une bibliothèque communale ;

» 2º De me faire savoir si ces bibliothèques devront se confondre avec les bibliothèques paroissiales qui existent déjà dans un certain nombre de localités, ou si elles devront avoir leur existence propre à côté de ces dernières.

» J'ai besoin de ce dernier renseignement, car, dans le premier cas, je pourrais négliger les livres religieux, les bibliothèques paroissiales étant principalement composées d'ouvrages de cette catégorie ; dans le second cas, j'aimerais à connaître la part que je devrais faire à l'élément religieux. Les calculs que j'ai faits me permettent de donner, dès aujourd'hui, à M. Ouimet le prix de revient des livres qui devront composer les bibliothèques communales.

» Je laisse à M. Ouimet le soin de fixer lui-même la rémunération qu'il jugera à propos de m'accorder. J'ai bien hâte d'être tout à fait bien, afin de pouvoir vous envoyer une longue *jase.*

» Je ne manquerai pas de vous rappeler au souvenir de la famille Bossange.

» Croyez-moi, mon cher ami,

» Votre très reconnaissant et dévoué

* * »

Malheureusement, les difficultés financières de la province de Québec mirent à néant ces

beaux projets. La mauvaise étoile du poète devait le suivre jusqu'à la fin.

Il est allé mourir au Havre, en face de cet Océan qu'il ne pouvait plus franchir.

Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,

il a bu jusqu'à la lie la coupe amère de l'exil ; et il a emporté avec lui la cruelle pensée que sa patrie ne lui donnerait pas même l'aumône d'un tombeau : cette patrie qu'il avait tant aimée et qu'il avait chantée en si beaux vers.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité ;
Quelques sons plus touchants, dont la douce harmonie,
Écho pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères
Et nous jette, au milieu de nos tristes misères,
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Un quart de siècle auparavant, Crémazie avait prophétisé sa propre destinée lorsqu'il avait dit :

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile,
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs.
Jamais, pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

A sa dernière heure, il n'a pas même eu la consolation de voir un seul de ses compatriotes à ses côtés ; une main étrangère lui a fermé les yeux. Fidèle à son malheur jusqu'à la fin, la famille Bossange a été la dépositaire de ses dernières volontés et a suivi sa dépouille mortelle au cimetière. Dans vingt ans, personne peut-être ne pourra indiquer le lieu où il repose. Plus malheureux que Gilbert, il a pu dire comme lui :

....Sur ma tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Seize années d'exil ont expié ses fautes : l'avenir pardonnera à l'homme en faveur du poète. Il a dit de Garneau, dont la destinée a été incomparablement moins amère que la sienne : « Qui peut dire de combien de déceptions, de combien de douleurs se compose une gloire » !

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

Rivière-Ouelle, 15 *juillet* 1881.

POÉSIES.



POÉSIES.

LA GUERRE D'ORIENT.

« Des bords du Dniéper aux mers de l'Amérique,
» Des rivages du Don aux flots de la Baltique,
» Mon aigle à double tête étend son vol vainqueur ;
» Les peuples ont gardé l'empreinte de sa serre,
» Et, tremblant désormais au bruit de son tonnerre,
» Se taisent de frayeur.

» Pour acheter les rois j'ai l'or de Sibérie ;
» J'ai les îles d'Aland au golfe de Botnie,
» Labyrinthe sans fin dont moi seul ai la clé ;
» Pour garder Pétersbourg, j'ai Cronstadt l'imprenable,
» Solitaire géant qui règne formidable
» Sur son roc isolé.

» Mon peuple m'appartient, hommes, enfants et femmes
» Je possède les corps et règne sur les âmes ;
» Je dispense à mon gré la joie et la douleur,
» Et le Russe, du ciel redoutant la vengeance,
» Obéit en tremblant à ma double puissance
» De pape et d'empereur.

» Il manque à ma couronne une cité splendide.
» Qui, subissant des Turcs la puissance stupide,
» Implore mon secours d'un regard suppliant ;
» Ville de souvenirs, qui sut ravir à Rome
» Le trône des Césars, et que l'univers nomme
» Reine de l'Orient.

» Je veux par un exploit digne de Catherine,
» Des fils de Mahomet achevant la ruine,
» Renverser le Croissant pour arborer la Croix.
» Et, malgré l'Occident et toute sa puissance,
» Mon étendard vainqueur flottera sur Byzance
» Asservie à mes lois.

» Que peuvent contre moi, dans leur vaine colère,
» Les soldats de la France et l'or de l'Angleterre ?
» Ne puis-je pas semer la terreur et la mort
» Au sein des nations ? Et contre leurs attaques
» N'ai-je pas mes Tartares, n'ai-je pas mes Cosaques
» Et mes glaces du Nord ?

» Ces rois de l'Occident ignorent donc l'histoire ?
» Dans les murs de Paris, conduits par la victoire,
» Les Russes n'ont-ils pas déjà dicté leurs lois ?
» Ce qu'ils ont fait deux fois, ils le feront encore,
» Aux marais du Danube, aux rives du Bosphore,
» Vainqueurs comme autrefois.

» A moi, soldats du Don ! Venez, je vous convie
» Aux sauvages plaisirs d'une sanglante orgie.
» Vos pieds savent fouler les peuples expirants,
» Et semer leur passage et de morts et de flammes :
» Je vous livre Stamboul, ses harems et ses femmes,
» Et l'or des Musulmans !... »

A l'insolent défi que Nicolas prononce
La France et l'Angleterre ont donné la réponse.
Entendez-vous au Nord le tonnerre grondant ?
C'est Bomarsund qui tombe au bruit de la mitraille,
Cet invincible fort que six jours de bataille
Ont réduit au néant.

Quel est ce nom vainqueur venu de la Crimée
Qu'apporte d'Orient la brise parfumée ?
C'est le grand nom d'Alma !... D'où vient ce chant de deuil?
C'est Saint-Arnaud mourant sous les yeux de l'Europe,
Qui d'un linceul de gloire, expirant, s'enveloppe
Pour descendre au cercueil.

O héros d'Inkermann ! où trouver une lyre
Pour chanter dignement ce généreux délire
Qui vous fit les vainqueurs d'un combat de géants ?
En répétant vos noms aux peuples de l'Aurore,
Les échos de la Grèce ont cru redire encore
Les exploits des Titans.

Quand les peuples, trompés par un triste vertige,
Des vertus d'autrefois dédaignant le prestige,
Au seul culte de l'or se vouent avec ardeur ;
Quand leur esprit souillé semble ne plus comprendre
Ces deux sublimes mots que Dieu leur fait entendre,
La justice et l'honneur.

C'était votre devoir, à vous, reines du monde,
D'allumer un flambeau, dans cette nuit profonde,
Qui pût illuminer l'univers incertain,
Et qui, de ses projets montrant la perfidie,
Fit mettre l'autocrate et sa race flétrie
Au ban du genre humain.

Des droits des nations sublimes sentinelles,
Vous avez, conquérant des palmes immortelles,
Accompli la grandeur de cette mission,
Sans craindre des tyrans les menaces terribles,
Les peuples béniront les deux noms invincibles
De France et d'Albion.

Fiers des grands souvenirs de leur vaillante épée,
Quand les Français disaient cette immense épopée
Que l'on nomme Austerlitz, Lodi, Wagram, Eylau,
Jalouse de leur gloire, objet de son envie,
Des rives d'Albion une voix ennemie
Répondait : WATERLOO.

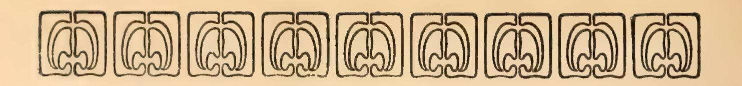
Mais ces temps sont passés : l'Angleterre et la France,
Dont les âges futurs chanteront la vaillance
De ces brillants guerriers que la justice arma,
Rappelant du passé les heures fugitives
Et les faits immortels, les échos des deux rives
Répéteront : ALMA !

Pour nous, ô Canadiens ! enfants de ces deux races
Dont l'univers entier garde les nobles traces,
Quand nos frères là-bas meurent au champ d'honneur,
Si nous ne pouvons pas, partageant leur victoire,
Recevoir avec eux les lauriers dont la Gloire
Couronne un front vainqueur,

Ah ! nous pouvons du moins dans des combats paisibles,
A leur exemple unis et comme eux invincibles,
Continuer toujours au bord du Saint-Laurent
Ces sublimes vertus, ce bienfaisant génie
Qui vont sauver encore au jour de l'agonie
Le vieux monde expirant.

Et si jamais un jour la République austère
Qui donne à l'autocrate un appui mercenaire,
Nous voulait immoler à son ambition,
Des jours de Châteauguay ressuscitant la gloire,
Sachons porter secours et donner la victoire
Au drapeau d'Albion.

Québec, décembre 1854.



SUR LES RUINES DE SEBASTOPOL.

Allah ! qui me rendra ma formidable armée ?...
VICTOR HUGO, *la Bataille perdue.*

Aux champs de la Tauride, il est une colline,
D'où l'œil voit, en suivant la route qui s'incline,
Sébastopol la forte, assise à l'horizon.
La noble ville est là, triste, silencieuse ;
Des soldats d'Occident la main victorieuse
En un jour immortel fit taire son canon.

De la verte colline un cavalier rapide
A gravi le sentier ; de son regard avide
Il semble interroger des lieux qui lui sont chers.
Courbé sur son coursier et la main sur ses armes,
Son regard un instant paraît voilé de larmes,
Puis, brillant d'un feu sombre, il lance des éclairs.

Sur son casque d'acier un aigle à double tête
Étend ses ailes d'or prêtes pour la conquête.
Comme s'il éprouvait quelques chagrins navrants,
Sa poitrine oppresseé et se lève et s'abaisse ;
Quand, secouant le poids de sa tristesse,
De son âme affaissée il tire ces accents :

« Qui me rendra ma gloire et ma puissante armée
» Sitôt anéantie aux champs de la Crimée ?
» O ma Sébastopol, ravie à mon drapeau,

» Hélas ! qui me rendra tes immenses murailles,
» Solides comme un roc, fortes pour cent batailles,
» Mon plus riche joyau ?

» Mon père, il est bien lourd le terrible héritage
» Confié, par ta mort, aux soins de mon courage.
» Nicolas Paulowitz, dans la tombe endormi,
» N'as-tu pas entendu retentir sur ta tête,
» Avec les mille voix qu'apporte la tempête,
» Le canon ennemi ?

» Ton prévoyant génie avait créé deux reines,
» Qui sur les vastes mers régnaient en souveraines.
» L'une avait nom Cronstadt, l'autre, Sébastopol.
» Ton aigle triomphant y lançait son tonnerre,
» Et du haut de leurs tours il défiait la terre
» De restreindre son vol.

» Gardien de Pétersbourg, Cronstadt n'a pas encore
» Vu flotter sur ses murs le drapeau tricolore.
» Moins heureuse que lui, dans un fatal instant,
» Sébastopol la grande, épuisée, haletante,
» Après mille combats est tombée expirante,
» Comme tombe un géant.

» Ah ! plus heureux que moi, tu n'as pas vu ta gloire
» Se flétrir chaque jour, veuve de la victoire.
» L'espérance à ta mort te reçut dans ses bras,
» Et montrant à tes yeux un horizon splendide,
» Te fit voir l'ennemi, des champs de la Tauride,
» Chassé par tes soldats.

» Dors heureux, ô mon Père ! et du fond de ta tombe
» Protège ton enfant dont la force succombe.

» Succomber ! Qu'ai-je dit ? Pardonne, ô Nicolas !
» Cette lâche parole à ton fils échappée.
» Quand on est l'Empereur et qu'on porte une épée,
» On ne succombe pas.

» Vainqueurs de Malakoff, dans la sainte Russie,
» Vos pères avaient vu notre gloire obscurcie ;
» Ils avaient au Kremlin arboré leurs drapeaux,
» Quand, vainqueurs à leur tour, les guerriers de l'Ukraine,
» Les chassant devant eux, sont venus dans la Seine
» Abreuver leurs chevaux.

» O Rois de l'Occident, ces Russes, ces Tartares
» Que dans votre mépris vous appelez barbares,
» Ces vaincus d'aujourd'hui, demain seront vainqueurs.
» Gloire de nos aïeux, un moment effacée,
» Je saurai retrouver les mains qui t'ont tracée
» De leurs glaives vengeurs.

» Des sommets de l'Oural aux mers de la Finlande,
» Des bords du Dniéper aux monts de la Courlande,
» Des rives d'Arkangel au golfe d'Astrakhan,
» Des flots du Kamtchatka jusqu'au désert immense
» Où resplendit encor l'indomptable puissance
» Des fils de Gengis-Khan.

» Du nord jusqu'au midi, du couchant à l'aurore,
» Que ma voix dans les airs retentisse, sonore
» Comme un cri de combat poussé par mille voix !
» Qu'autour de ma bannière accourent tous mes braves,
» Comme à la voix d'Odin les héros scandinaves
» Accouraient autrefois !

» Popes, donnez de l'or, et de vos sanctuaires
» Sachez sortir encor les trésors séculaires.
» A la Panagia portez nos vœux ardents,
» Et montrez aux Moudjicks la couronne promise
» A ceux qui vont mourir pour l'orthodoxe Église
» Dont ils sont les enfants.

» Cosaques, arrachez dans votre course ardente
» Des drapeaux ennemis la légende insolente :
» Alma, Sébastopol, Kinbourn, Balaclava.
» Qu'en ce jour solennel, pour sauver la patrie,
» Chaque Russe, apportant et son glaive et sa vie,
» Réponde : Me voilà ! »

Ainsi parla le Czar, et pensif, immobile,
Longtemps son cœur pleura la perte de sa ville
Comme on pleure longtemps les fils qu'on a perdus.
Saluant Malakoff de son adieu suprême,
Bientôt il s'élança sur cette route même
Où naguère fuyaient ses soldats éperdus.

O Czar ! à ces guerriers que ta vengeance appelle,
A tous ces lourds canons dont la bouche étincelle,
A tous ces popes blancs priant dans le saint lieu,
Il manque encor le droit à ces biens que tu nommes.
La puissance du bras, c'est la force des hommes :
La puissance du droit, c'est la force de Dieu.

Et Dieu, c'est la justice, et sa toute-puissance
Des peuples opprimés prend toujours la défense,
Soit qu'ils disent : Seigneur ! soit qu'ils disent : Allah !
Malheur à linsensé dont la haine fatale
Veut asservir le droit à la force brutale,
Car derrière le droit il trouve Jéhovah !

De France et d'Albion l'union fraternelle
Toujours saura briser ta force qui chancelle.
Qui pourrait résister à leur glaive vengeur ?
Albion sur les mers commande en souveraine ;
La France, des combats noble et sublime reine,
Un jour soumit le monde à son drapeau vainqueur.

Terre de nos aïeux, ô sublime contrée !
Toi dont nous conservons la mémoire sacrée,
Comme ton nom est grand parmi les nations !
Et pareille à l'étoile étincelant dans l'ombre,
Les peuples égarés au sein de la nuit sombre,
Retrouvent leur chemin au feu de tes rayons.

O phare lumineux allumé par Dieu même !
Tu portes sur ton front, ainsi qu'un diadème,
Deux astres radieux, le courage et l'honneur.
Quand l'erreur et le mal bouleversent le monde,
Pour voiler leur éclat en vain l'orage gronde,
Ils conservent toujours leur force et leur splendeur.

O foyer de la gloire ! ô terre du génie !
Toi que tous les grands cœurs adoptent pour patrie,
Toi que les nations invoquent dans leurs maux :
Du droit et de la foi pionnier volontaire,
Tu sais toujours mêler, pour féconder la terre,
Le sang de tes martyrs au sang de tes héros.

Et, comme en ces grands jours où promenant ta gloire
Chez les peuples vaincus, le Dieu de la victoire
Disait à l'univers qui tremblait devant toi :
Peuples, inclinez-vous, c'est la France qui passe !
Du despote du Nord tu réprimes l'audace
Et des droits méconnus fais respecter la loi.

Aux murs de Malakoff, c'est encor ta bannière
Que le Russe vaincu vit flotter la première.
Au soleil d'Austerlitz le soleil d'Orient
Ajoute en ce grand jour sa teinte radieuse,
Et protégeant toujours ta course glorieuse,
A ta grande épopée ajoute un nouveau chant.

D'héroïques récits remplissent ton histoire ;
Tu couvres l'univers du manteau de ta gloire,
Et fais briller ton nom comme un pur diamant.
Aux arts comme aux combats maîtresse souveraine,
Tu sais ouvrir à tous la source toujours pleine
D'où s'échappent les flots de ton génie ardent.

O Canadiens-Français ! comme notre âme est fière
De pouvoir dire à tous : « La France, c'est ma mère !
Sa gloire se réflète au front de son enfant. »
Glorieux de son nom que nous portons encore,
Sa joie ou sa douleur trouve un écho sonore
Aux bords du Saint-Laurent.

Soit que l'orage gronde et, courbant notre tête,
Fasse peser sur nous les maux de la conquête ;
Soit que, libres enfin après bien des combats,
Nous gardions de ton sang l'indomptable puissance,
O mère ! c'est vers toi que notre cœur s'élance
Et que tendent nos bras.

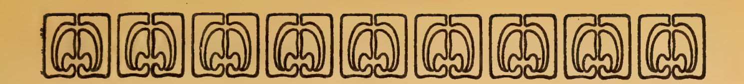
Aux jours même ou chantant l'hymne de la victoire,
Sous le ciel canadien nous redisons ta gloire,
Un homme s'est trouvé pour attaquer ton nom ;
Un gouverneur anglais vint insulter ta race
Qui fait briller aux lieux où se grave sa trace
Un lumineux rayon.

Ainsi quand un héros montait au Capitole,
Acclamé par la foule et ceint de l'auréole
Qui vient illuminer le courage vainqueur,
Il entendait toujours sur la route sacrée
Retentir dans les airs la parole acérée
D'un esclave insulteur.

Mais bientôt, s'arrêtant sur la colline sainte,
Du temple il franchissait la redoutable enceinte ;
Puis aux pieds des autels il rendait grâce aux dieux,
Et devant le Sénat debout sous la portique,
Le pontife posait la couronne héroïque
Sur son front glorieux.

Tandis que l'insulteur, que cet esclave immonde
Se trouvait isolé dans sa honte profonde,
Et que sa faible voix demeurait sans échos,
Le vainqueur poursuivait sa marche solennelle...
Et le peuple chantait de sa voix immortelle
La gloire du héros.

Québec, 31 *décembre* 1855.



LE VIEUX SOLDAT CANADIEN (1).

Vous souvient-il des jours, vieillards de ma patrie,
Où nos pères, luttant contre la tyrannie,
Par leurs nobles efforts sauvaient notre avenir ?
Frémissant sous le joug d'une race étrangère,
Malgré l'oppression, leur âme toujours fière
De la France savait garder le souvenir.

Or, dans ces tristes temps où même l'espérance
Semblait ne pouvoir plus adoucir leur souffrance,
Vivait un vieux soldat au courage romain,
Descendant des héros qui donnèrent leur vie
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
Car, dans chaque combat de la guerre suprême,
Il avait échangé quelque part de lui-même
Pour d'immortels lauriers conquis au premier rang.

Alors Napoléon, nouveau dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive éblouissant la terre,

(1) Cette pièce de vers a été composée à l'occasion de l'arrivée à Québec de la *Capricieuse,* corvette française envoyée en 1855, par l'empereur Napoléon III, pour nouer des relations commerciales entre la France et le Canada.

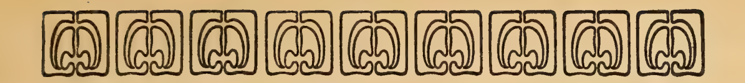
Avait changé l'Europe en un champ de combats.
Et, si vite il allait, fatiguant la victoire,
Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire,
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.

Quand les fiers bulletins des exploits de la France
Venaient des Canadiens ranimer l'espérance,
On voyait le vieillard tressaillir de bonheur ;
Et puis il regardait sa glorieuse épée,
Espérant que bientôt cette immense épopée
Viendrait sous nos remparts réveiller sa valeur.

Quand le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce grand fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !

Alors il comparait, en voyant ce rivage,
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui :
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
Fuis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Pier de ses souvenirs, il chantait son espoir.



CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

« Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
» Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
» Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
» Attendre ici vos guerriers triomphants.
» Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
» Sur ces remparts où je porte mes pas ?
» De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
» Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

» Qui nous rendra cette époque héroïque
» Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
» Renouvelaient dans la jeune Amérique
» Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
» Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
» Venaient combattre et mourir en soldats,
» Qui redira leurs charges meurtrières ?
» Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

» Napoléon, rassasié de gloire,
» Oublîrait-il nos malheurs et nos vœux,
» Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
» Sur l'univers se lève radieux ?
» Serions-nous seuls privés de la lumière
» Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
» O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière ?
» Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

» Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
» Qui vient encor, porté par ces vaisseaux,
» Cet étendard que moi-même naguère,
» A Carillon, j'ai réduit en lambeaux.
» Que n'ai-je hélas ! au milieu des batailles
» Trouvé plutôt un glorieux trépas
» Que de le voir flotter sur nos murailles !
» Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

» Le drapeau blanc, — la gloire de nos pères, —
» Rougi depuis dans le sang de mon roi,
» Ne porte plus aux rives étrangères
» Du nom français la terreur et la loi.
» Des trois couleurs l'invincible puissance
» T'appellera pour de nouveaux combats,
» Car c'est toujours l'étendard de la France.
» Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

» Pauvre vieillard, dont la force succombe,
» Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
» J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
» Le saint espoir qui réveille ma voix.
» Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
» Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
» Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
» Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas » ?...

Un jour, pourtant, que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :

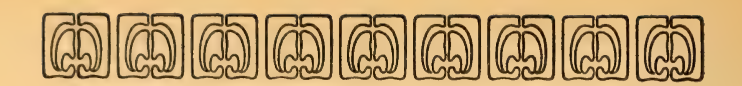
« De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
» Ils reviendront ! et je n'y serai pas » !

Tu l'as dit, ô vieillard ! la France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos frères,
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise :
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre,
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante !
Que la France, longtemps de nos rives absente,
Y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants,
Et que sur notre fleuve elle est encore maîtresse :
Son cadavre poudreux tressaille d'allégresse,
Et lève vers le ciel ses bras reconnaissants.

Tous les vieux Canadiens moissonnés par la guerre
Abandonnent aussi leur couche funéraire,
Pour voir réalisés leurs rêves les plus beaux.
Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive
Un long chant de bonheur qui sortait des tombeaux.



ENVOI

AUX MARINS DE « LA CAPRICIEUSE ».

Quoi ! déjà nous quitter ! Quoi ! sur notre allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
De contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude.
Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ !

Vous partez. Et bientôt, voguant vers la patrie,
Vos voiles salûront cette mère chérie !
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères.
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublîrons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Car, pendant les longs jours où la France oublieuse
Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse
De défendre son nom contre un nouveau destin,
Nous avons conservé le brillant héritage
Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

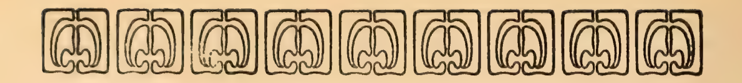
Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Ont maintenant chacune une part de nous-mêmes :
Albion notre foi, la France notre cœur.

Adieu, noble drapeau ! Te verrons-nous encore
Déployant au soleil ta splendeur tricolore ?
Emportant avec toi nos vœux et notre amour,
Tu vas sous d'autres cieux promener ta puissance.
Ah ! du moins, en partant, laissez-nous l'espérance
Du pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Ces naifs paysans de nos jeunes campagnes,
Où vous avez revu vos antiques Bretagnes,
Au village de vous parleront bien longtemps,
Et, quand viendra l'hiver et ses longues soirées,
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de *nos gens !*

Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas ;
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore,
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas ?

Québec, 19 *aûot* 1855.



LES MORTS.

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages ;
Le printemps, de parfums ; l'horizon, de nuages ;
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie
Ne vient plus dessécher, comme au temps de la vie,
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien, au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées,
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir;
Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas! ce souvenir que l'amitié vous donne
Dans le cœur meurt avant que le corps abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil!

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus;
Car il ne sait aimer, dans sa joie ou sa peine,
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine:
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux, vous êtes inutiles!
Nous vous donnons l'oubli.
Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au delà du mur lugubre, immense
Par la mort établi?

On dit que, souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude
Où nous vous délaissons ;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui, dans les forêts sombres,
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux.

O lumières errantes !
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide,
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir,
Épaississant leur voile,
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir ;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Au nuage mouvant.

Clameur, ombres et flammes,
Êtes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel ?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel ?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus, aiment à méditer.

C'est le jour où les morts, abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes.
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité dolente,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour où l'Église pleurante
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces doux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

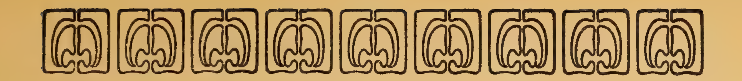
Priez encore pour ceux dont les âmes blessées
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout de l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

Québec, 2 novembre 1856.



LA PAIX.

Adieu, chants de combat, adieu, cris de victoire,
Récits éblouissants d'une héroïque histoire,
Que les âges futurs nommeront fabuleux !
Adieu, bouches de feu vomissant la mitraille,
Glaives qui rayonnez, quand gronde la bataille,
Comme des éclairs lumineux !

Hier, on entendait la trompette d'alarmes,
La plainte des blessés, le cliquetis des armes,
Le clairon du zouave et le cri des spahis ;
Hier, comme un héros d'une antique épopée,
Brillait du fier pacha la formidable épée,
Étincelante de rubis.

Hier, les lourds canons, épouvantant la terre,
Retentissaient au loin comme un glas funéraire
Qui couvre l'agonie et l'adieu des mourants ;
Hier, les nations, muettes, dans l'attente,
Regardaient en tremblant cette arène sanglante
Où se mesuraient trois géants.

Mais aujourd'hui la paix, divinité sereine,
Découvrant de ses biens la source toujours pleine,
Aux regards du vaincu, comme à ceux du vainqueur,
Vient offrir les douceurs, chères à la mémoire,
De la patrie absente. Hier c'était la gloire,
Mais aujourd'hui c'est le bonheur.

C'est le jour des héros, qui, repliant leur tente,
S'éloignent en vainqueurs de la scène éclatante
Où leurs noms ont brillé dans un drame immortel.
Ils s'en vont radieux, conduits par l'espérance,
Suspendre les lauriers conquis par leur vaillance
Au toit du foyer paternel.

Comme le naufragé sauvé de la tempête,
Les fils de Mahomet, en ce grand jour de fête,
Aux vivats des chrétiens viennent mêler leurs chants,
Et les nobles accents de cette voix sonore
S'élèvent solennels des rives du Bosphore
Aux sommets glacés des Balkans.

CHANT DES MUSULMANS.

« Allah ! Dieu seul est grand et gloire à son prophète !
» Il exauce toujours, au fort de la tempête,
» La prière du vrai croyant.
» Des fils de Mahomet il protège la race,
» Et, du haut de son trône, il abaisse l'audace
» Des fiers giaours de l'Orient.

» Comme aux jours de Sélim, l'éclatant cimeterre
» Ne savait plus courber les peuples de la terre
» Devant la splendeur du Croissant.
» Contre le Russe impur, le sultan magnanime
» Pour défense n'avait que sa douleur sublime
» Et son désespoir impuissant.

» Comme le voyageur égaré dans la plaine
» Qu'au milieu de la nuit l'ardent simoun entraîne,

» Nous avons crié vers le ciel,
» Et la source qui coule au pied des térébinthes,
» Aux échos du désert a murmuré les plaintes
» De tous les enfants d'Ismaël.

» De ses fils menacés écoutant la prière,
» Le Seigneur a prêté sa force et son tonnerre
» Aux nobles guerriers d'Occident ;
» Ils sont venus vers nous, ces soldats intrépides,
» Les fils de ces héros qui sur les Pyramides
» Ont gravé leur nom triomphant.

» Du grand Bounaberdi, dont les Kalmouks, nos frères,
» Virent étinceler les armes meurtrières
» Dans les déserts égyptiens,
» De ce sultan du feu la race glorieuse
» A fait briller pour nous dans sa main radieuse
» Le glaive vainqueur des chrétiens.

» L'aigle et le léopard, qui, sur les mers lointaines,
» Promène en padisha ses voiles souveraines,
» Pour nous ont marché de concert ;
» Remplis à leur aspect d'une frayeur mortelle,
» Les Cosaques ont fui comme fuit la gazelle
» Devant le lion du désert.

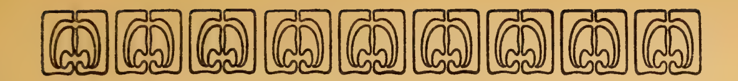
» Apportant le tribut de ses ondes rapides,
» Quand le Nil a versé sur les plaines arides
» La sève et la vie en passant,
» Retrouvant sa vigueur l'antique sycomore
» Sous le ciel africain voit reverdir encore
» Son feuillage resplendissant.

» Telle Stamboul la sainte, après les jours d'orage,
» Dans le sang ennemi retrempant son courage,
» Fait briller son nom rayonnant ;
» Et forte désormais de l'appui de Dieu même,
» Son front porte toujours l'immortel diadème
» De la reine de l'Orient.

» Allah ! Dieu seul est grand et gloire à son prophète !
» Il exauce toujours, au fort de la tempête,
» La prière du vrai croyant.
» Des fils de Mahomet il protège la race
» Et du haut de son trône il abaisse l'audace
» Des fiers giaours de l'Orient ».

Et, découvrant au loin les horizons splendides
Qui s'ouvrent devant eux, aux luttes fratricides
Les peuples dès ce jour renonçant pour jamais
Voguent vers l'avenir en prenant pour boussole,
Ces deux astres bénis et leur douce auréole :
L'industrie et la paix.

1er *janvier* 1857.



LE DRAPEAU DE CARILLON.

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ses jours de Carillon,
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où, lâchement vendus
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée ô triste et dernier chant
Où la voix de Lévis retentissait sonore,
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère ;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant
Il donnerait encore et son sang et sa vie ;
Car, privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion
Israël en exil avait brisé sa lyre,
Et, du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives ;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière,
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière
Où, fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.

Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole ;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris
L'éclatante blancheur du drapeau de la France ;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que, réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance ;
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname,
Le soldat, rappelant les beaux jours envolés,
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

« O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
» Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
» Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur,
» Vous dit, comme autrefois nous saurons vaincre ensemble.
» A ce grand roi pour qui nous avons combattu,
» Racontant les douleurs de notre sacrifice,
» J'oserai demander le secours attendu
» Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

» Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
» J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
» Et lui montrant ici ce joyau radieux

» Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
» Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir,
» Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
» Je trouverai peut-être un cri de désespoir
» Pour attendrir son cœur et combler votre attente ».

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.
De Saint-Malo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et, retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

Comme aux jours du Grand Roi, la France n'était plus
Du monde européen la reine et la maîtresse,
Et du vieux sang bourbon les héritiers déchus
L'abaissaient chaque jour par leur lâche faiblesse
Louis Quinze, cherchant des voluptés à flots,

N'avait pas entendu, dans sa torpeur étrange,
Deux voix qui s'élevaient pleines de longs sanglots,
L'une au Canada, l'autre des bords du Gange.

Sous ce ciel toujours pur où fleurit le lotus,
Où s'élèvent les murs de la riche Golconde,
Dupleix, portant son nom jusqu'aux bords de l'Indus,
A l'étendard français avait conquis un monde.
Le roi n'avait pas d'or pour aider ce héros,
Quand il en trouvait tant pour ses honteuses fêtes.
Abandonné, Dupleix aux mains de ses rivaux
Vit tomber en un jour le fruit de ses conquêtes.

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son ride d'enfer ;
Et, d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie ;
Et la cour avec lui, riant de l'Éternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau,
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige !*

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili
Ces neiges où pleuraient, sur les plages lointaines,
Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli !...
La Dubarry régnait. De ses honteuses chaînes
Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront ;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,
Il voyait, sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi
En pleurant avec lui consolaient sa souffrance.
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.

Trompé dans son espoir, brisé par le malheur
Qui dira les tourments de son âme navrée !

Du soldat, poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie,
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,
Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt, retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu touchant et dernier reste.

A ses vieux compagnons cachant son désespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul ;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis, ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs armes en silence
Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance,
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut emportant sa bannière ;
Et vers lui, revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,

Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure austère
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France ;
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis, à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée :

» O Carillon, je te revois encore,
» Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
» Où dans tes murs la trompette sonore
» Pour te sauver nous avait réunis.
» Je viens à toi, quand mon âme succombe
» Et sent déjà son courage faiblir.
» Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
» Pour mon drapeau je viens ici mourir.

» Mes compagnons, d'une vaine espérance
» Berçant encor leurs cœurs toujours français,
» Les yeux tournés du côté de la France,
» Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
» L'illusion consolera leur vie ;
» Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
» Et sans entendre une parole amie,
» Pour mon drapeau je viens ici mourir.

» Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
» Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
» Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
» Naguère, hélas ! je déployais en vain,
» Je le remets aux champs où de ta gloire
» Vivra toujours l'immortel souvenir,
» Et, dans ma tombe emportant ta mémoire,
» Pour mon drapeau je viens ici mourir.

» Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
» Près de Lévis moururent en soldats !
» En expirant, leur âme consolée
» Voyait la gloire adoucir leur trépas,
» Vous qui dormez dans votre froide bière ;
» Vous que j'implore à mon dernier soupir,
» Réveillez-vous ! Apportant ma bannière,
» Sur vos tombeaux je viens ici mourir ».

A quelques jours de là, passant sur la colline
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillant caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

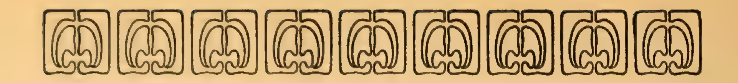
Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée !
Héroïque bannière au naufrage échappée !
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
Et, sur les jours passés répandant ta lumière
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme un jour de combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte,
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi !

1er *janvier* 1858.



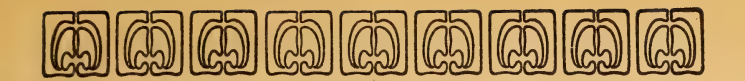
LE CANADA.

Il est sous le soleil un sol unique au monde,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répandant ses biens, la nature féconde
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchantés notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon ;
Précipitant ses flots vers l'Océan immense,
Le noble Saint-Laurent redit encore son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux !

Québec, 12 *janvier* 1858.



L'ALOUETTE.

Voici le jour ; n'entends-tu pas le chant de l'alouette qui s'élève sur la rive ?

SHAKESPEARE.

Alouette
Gentillette,
Ta voix jette
Chaque matin un chant si radieux,
Si sonore
Que l'aurore
Doute encore
S'il naît sur terre ou s'il descend des cieux.

Dans le bois solitaire,
D'un chant mélodieux
Le rossignol, ton frère,
Jette les sons joyeux.
Toi, sur la rive humide
Où s'arrêtent les flots,
Ta voix douce et rapide
Vient consoler nos maux.

C'est pour toi que l'aurore
Vient dissiper la nuit ;
Pour toi le soleil dore
Chaque fleur, chaque fruit ;
C'est pour toi que la rose,
Ouvrant ses yeux pourprés,
Répand, à peine éclose,
Ses parfums dans les prés.

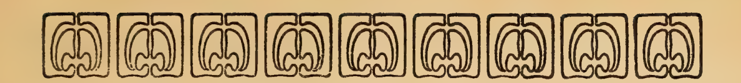
Car ta voix matinale,
Saluant le soleil
Et la fleur virginale
A son pemier réveil,
Répand dans la nature
Tous ces brillants accords,
Et se mêle au murmure
Des vagues sur nos bords.

Quand la nuit de son voile
Assombrit l'horizon,
A la première étoile,
Tu redis ta chanson ;
Ainsi douce alouette,
Ta voix chante toujours,
Et la mort seule arrête
Tes chants et tes amours.

Au matin de nos jours, quand l'avenir en fleurs
Étale devant nous ses riantes couleurs,
Nous trouvons dans notre âme,
Pour saluer la vie, un chant pur et joyeux,
Car le bonheur alors brille devant nos yeux
Comme un rayon de flamme.

Mais, comme l'alouette, à l'approche du soir,
Brisés par la douleur, trompés dans leur espoir,
Nos cœurs pleins de tristesse
Ne trouvent plus hélas ! leurs accents du matin,
Car ils ont vu se perdre, aux ronces du chemin,
Les chants et les vertus qui charmaient leur jeunesse.

Québec, 3 février 1858.



LE RETOUR DE « L'ABEILLE » (1).

Me reconnaissez-vous ? Aux rivages lointains,
Pauvre abeille, j'osai chercher d'autres destins,
Et je voulus aussi connaître et voir le monde.
Inconstante, trouvant, en touchant chaque fleur,
Rarement le plaisir, bien souvent la douleur,
J'ai promené longtemps ma course vagabonde.

Sous les cieux étrangers mon bonheur s'envola,
Car, malgré leurs beautés, mon cœur n'était pas là.
Voyez, d'un blanc manteau mes ailes sont couvertes.
Ah ! pour vous voir encor j'ai bravé les frimats,
Heureuse de quitter ces radieux climats
Au ciel toujours serein, aux feuilles toujours vertes.

Comme l'enfant prodigue implorant mon pardon,
Honteuse, je reviens. Ah ! votre cœur est bon
Et vos bras recevront la pauvre fugitive.
Sous ce toit vous avez guidé mes premiers pas ;
Oui, je suis votre enfant, et vous ne pouvez pas
Plus longtemps repousser ma voix faible et plaintive.

Donc j'ai votre pardon. Oh ! j'ai bien voyagé !
Voyez, de sucs nouveaux mon bagage est chargé.
Puis, le soir, réunis dans notre vieille salle,

(1) Cette pièce de vers a été composée lors de la réapparition de *l'Abeille,* charmante petite feuille rédigée par les élèves du séminaire de Québec.

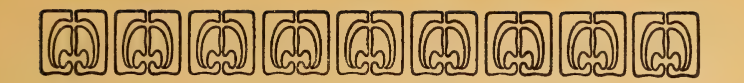
Je vous dirai comment, pour composer mon miel,
A Ceylan j'ai cueilli la feuille du bétel,
La violette en Chine et la rose au Bengale,

Sur les bords italiens la fleur de l'amandier,
Sous le ciel espagnol celle du grenadier.
Précipitant plus loin ma course aventureuse
Et ramenant mon vol sur les bords de l'Indus.
J'ai surpris ton secret, mystérieux lotus,
Entr'ouvrant au soleil ta corolle frileuse !

Et, de tous ces parfums, faisant un nouveau miel,
Quand viendra du Jeudi le retour solennel,
Peut-être mes récits charmeront votre oreille.
Je travaillerai tant pour remplir vos loisirs,
Que, retrouvant bientôt tous vos vieux souvenirs,
Comme aux jours d'autrefois vous aimerez *l'Abeille.*

Et maintenant, amis, que notre accord est fait,
Recevez un conseil sous forme de souhait.
De vivre et de mourir où vécurent vos pères
Vous faisant pour toujours un sublime devoir,
N'allez pas comme moi, remplis d'un fol espoir,
Perdre vos plus beaux jours aux rives étrangères.

1er *janvier* 1859.



UN SOLDAT DE L'EMPIRE (1).

Qu'ils étaient grands ces jours où l'Europe tremblante
Devant l'invincible guerrier,
Qui passait sur le monde en semant l'épouvante
Sous les pas de son fier coursier,
Comme devant un dieu se courbait en silence
Au seul nom de Napoléon,
Et, malgré tous ses rois, subissait la puissance
De cet indomptable lion.

Ainsi, pendant vingt ans promenant la victoire
Sur les pas de ses escadrons,

(1) Cette pièce est dédiée à la mémoire de M. Evanturel, vieux soldat de Napoléon, émigré au Canada.

Né à Beaucaire, en Provence, M. Evanturel vit les noyades du Rhône et l'installation de la déesse Raison dans l'église de sa ville natale.

Appelé par la conscription sous les drapeaux de l'Empire, il fit les campagnes d'Espagne et de Portugal. Poursuivi dans la forêt par des brigands espagnols, fait prisonnier par eux, il fut livré aux Anglais, qui l'envoyèrent en garnison à Démérara. Il vint en Canada avec le 60e carabiniers.

Admirateur enthousiaste de l'empereur, il conserva toute sa vie le culte du héros, et ce fut un bonheur suprême pour lui d'apprendre de la bouche de son fils, quelques instants avant sa mort, l'avènement de Napoléon III au trône impérial.

S'il eût vécu encore quelques années il eût reçu, comme notre concitoyen M. Blanc, la médaille de Sainte-Hélène, à laquelle il avait droit comme soldat de l'armée d'Espagne.

Enterré à Sainte-Foye, M. Evanturel fut porté à sa dernière demeure par ses vieux camarades de la guerre de la Péninsule.

C'est là que le poète le fait se réveiller quand le commandant Belvèze vint, avec les marins de *la Capricieuse*, assister à la pose de la première pierre du monument élevé aux héros de la bataille de Sainte-Foye.

L'immortel empereur sut obliger la gloire
A lui donner tous ses rayons ;
Et sa puissante main sema cette auréole,
Des champs sablonneux d'Aboukir
Aux murs de l'Alhambra, des rivages d'Arcole
Aux bords du vieux Guadalquivir.

Pourtant un jour il vit, sur la rive étrangère,
La victoire l'abandonner ;
Il voulut la forcer, mais la Gloire, sa mère,
N'avait plus rien à lui donner ;
Car, pour orner son front du brillant diadème
Dont il devait nous éblouir,
Elle avait épuisé, dans cet effort suprême,
Tous les lauriers de l'avenir.

Quand de la trahison et de l'ingratitude
Il eut bu le calice amer,
Il alla demander asile et solitude
A l'immensité de la mer.
C'est là qu'il s'éteignit sur un roc solitaire,
Dans sa gloire et dans son malheur,
Et les nains couronnés qu'il foudroyait naguère
Jetèrent un cri de bonheur.

Puis, quand il disparut de cette haute cime
Où lui seul ait jamais atteint,
Bien des vaillants acteurs de ce drame sublime
Dont le soleil était éteint,
Pour calmer la douleur de leur âme accablée,
Cherchèrent un monde nouveau ;
Et, pleurant son enfant, la Gloire désolée
Alla veiller sur son tombeau.

Quand le fier paladin de Charlemagne
Enfin eut succombé dans la sombre montagne,
Léguant à Roncevaux un nom resplendissant,
Tous les preux échappés au sanglant cimeterre
Se firent troubadours pour redire à la terre
La gloire et la mort de Roland.

Ainsi quand fut tombé le géant des armées,
Dédaignant de servir sous les tristes pigmées
Qu'à la France imposaient les Cosaques du Don,
Des soldats d'Austerlitz, vieillis par la victoire,
Sous les cieux étrangers vinrent chanter la gloire
Et la mort de Napoléon.

Sur les bords africains, dans les jungles de l'Inde,
Sous le ciel radieux où combattit Clorinde,
Dans les climats glacés où règne encore Odin,
Laissant sur l'univers une trace profonde,
Ils ont gravé ce nom qui brille sur le monde
Comme l'étoile du matin.

Aux bords du Saint-Laurent jetés par la tempête,
D'héroïques débris de ces jours de conquête
Ont chanté parmi nous le culte du Héros.
En trouvant sous le ciel de la Nouvelle-France
Les mêmes souvenirs et la même espérance,
Ils semblaient oublier leurs maux.

Québec a conservé la touchante mémoire
Du vieux soldat français dont l'humble et noble histoire
Occupera longtemps les récits du foyer.
Souvent on redira les bienfaits populaires,
L'honneur, la modestie et les vertus austères
Du soldat et du jardinier.

Le sombre Escurial et l'alcazar mauresque
L'avaient vu prendre part au drame gigantesque
Que le soleil d'Espagne éclaira de ses feux ;
Sous le ciel canadien trouvant une patrie,
Aux travaux des jardins il consacra sa vie,
Dont les jours s'écoulaient heureux.

Que de fois appuyé sur sa bêche immobile,
Fixant sur l'horizon son œil doux et tranquille,
Il semblait contempler tout un monde idéal.
Oh ! sa jeunesse alors, avec sa sève ardente,
Déroulant les anneaux de cette vie errante,
Lui montrait le pays natal.

O rivages du Rhône ! o bords de la Durance !
Beaucaire, où s'écoulaient les jours de son enfance.
Donjon du roi René s'élançant vers le ciel,
O mistral soulevant les ondes fugitives,
A l'heure où, chaque soir, s'élève sur les rives
Le chœur de l'hymne universel ;

O champs toujours couverts de fruits et de verdure,
Étalant au soleil votre fraîche parure,
Forêt où s'élançait la meute des chasseurs ;
En vous voyant revivre en ce rêve sublime.
Son âme s'emplissait de cette joie intime
Et ses yeux se mouillaient de pleurs.

Sur ce riant tableau bientôt passait une ombre ;
Il voyait s'avancer ce géant à l'œil sombre,
La Terreur, conduisant ses hideux bataillons ;
Les fleuves débordaient du sang de ses victimes,
Elle portait la mort sur les plus hautes cimes,
Et dans les plus humbles vallons.

Puis, dans le temple saint, tout un peuple en délire
Amenait en triomphe, aux accents de la lyre
Se joignant sous la voûte aux accords du clairon,
Et plaçait sur l'autel, que son aspect profane,
Une femme flétrie, impure courtisane ;
C'était la déesse Raison !

Jetant sur ces horreurs le manteau de sa gloire,
Bonaparte venait, conduit par la victoire,
Écrire avec son glaive un drame de géant ;
Son front, illuminé de ces rayons splendides
Qu'on nomme Marengo, Lodi, les Pyramides,
Brillait comme un phare éclatant.

Du sceptre impérial armant sa main puissante,
Le héros apprenait à la terre tremblante
Que Charlemagne enfin avait un successeur ;
Déployant aux regards la pourpre triomphale
A l'univers muet la vieille cathédrale
Montrait le Pape et l'Empereur.

Puis il était acteur dans ce poème immense,
Fils unique, il allait combattre pour la France,
Et disait à sa mère un éternel adieu.
A la gloire il offrait la fleur de ses années,
Et des enfants du Cid, au pied des Pyrénées,
Il affrontait le premier feu.

Ses yeux te revoyaient, beau pays des Espagnes,
Avec ton ciel ardent et tes hautes montagnes,
Tes doux chants que l'écho répète chaque soir,
Et tes fiers hidalgos de Léon, de Castille,
Tes senoras faisant briller, sous leur mantille,
Un œil étincelant et noir.

Puis il suivait le cours de sa propre épopée ;
La victoire à Burgos guidait sa jeune épée.
Rodrigo, Badajoz, Figueras, Almeida,
Salamanque, où Marmont, entre tous grand et brave,
Vit tourner le destin jusque-là son esclave ;
Ronda, Margalef, Lérida.

Siège de Saragosse, ô funèbre prodige,
Dont le souvenir seul nous donne le vertige,
Avec ses morts sans nombre et ses fleuves de sang !
Vous passiez devant lui, toujours aussi vivaces
Qu'aux jours où, de ses chefs suivant les nobles traces,
Il combattait au premier rang.

Suchet, Ney, qui deux fois lui conserva la vie,
Victor et Masséna, le duc de Dalmatie,
Lui jetaient, en passant, un glorieux rayon ;
Son œil suivait toujours, dans sa course rapide,
Brillant comme un soleil dans ce groupe splendide,
L'image de Napoléon.

Il vous voyait encore, ô longs jours de souffrance,
Où l'Espagnol, sans cesse altéré de vengeance,
Les frappait isolés, sans appui, sans secours.
Quelquefois la victoire, au fort de la bataille,
Fuyait loin de leurs rangs dans des flots de mitraille,
Mais la gloire y restait toujours.

De la captivité les angoisses sans nombre,
Chaînes brisant le corps, et cachot toujours sombre,
Avec ses compagnons, la douleur et la faim,
Où jamais le sommeil ne fermait sa paupière,
Où le ciel refusait souvent à sa prière
Une onde pure, un peu de pain ;

Épouvantables nuits dans la forêt passées,
Où des hordes sans frein, sur sa trace empressées,
Le poursuivaient toujours de leur glaive vengeur,
De tous ces mauvais jours le souvenir terrible,
Dont son cœur conservait la trace indestructible,
Le glaçait encore d'horreur.

Bientôt apparaissaient du nouvel hémisphère
Les rivages, baignés dans des flots de lumière ;
Alors Démerary s'offrait à son regard.
Transporté sur ces bords des rives hispaniques,
Le malheur le faisait, sous le ciel des tropiques,
Le défenseur du Léopard.

Démerary passait ; une terre nouvelle...
Mais ce long rêve ici, miroir toujours fidèle,
Se fondait tout à coup dans la réalité.
Ce ciel pur et serein, ces splendides montagnes,
Ce fleuve grandiose et ces vertes campagnes,
Fières de leur fécondité,

Montmorency roulant sa vague mugissante,
Le clocher dans le ciel jetant sa voix vibrante,
(Du Français, du chrétien, ô souvenirs pieux !)
Étaient là comme au jour où, saluant des frères,
Il trouvait sur nos bords et la foi de ses pères
Et la langue de ses aïeux.

Des glorieux combats où passa sa jeunesse
Ainsi le rêve encor lui redonnait l'ivresse,
Et, de ses premiers jours rallumant le flambeau,
En versant dans son cœur une pure allégresse,
Venait illuminer son heureuse vieillesse
Des feux plus doux de son berceau.

Rêve ! baume divin, voix d'en haut, bien céleste !
Du bonheur de l'Eden touchant et dernier reste !
Quand Adam, en péchant, se fut fermé les cieux,
Dieu, pour le consoler, Dieu lui donna le rêve.
Rayon cent fois plus pur que l'astre qui se lève
Au sein des grands horizons bleus.

Et, quand venait le soir, à sa jeune famille,
Qui se groupait autour de l'âtre qui pétille,
Souvent il racontait ses jours aventureux.
Plein de ses souvenirs, d'une voix forte encore,
Des vieux chants provençaux qui berçaient son aurore
Il répétait les sons joyeux.

Un jour pourtant la mort, qu'au sein de la mêlée
Il avait quelquefois vainement appelée,
D'elle-même s'en vint s'asseoir à son chevet ;
Soldat toujours vaillant, chrétien toujours fidèle,
Il sut voir, sans pâlir, sa main froide et cruelle
Lui montrer le tombeau muet.

A cet instant suprême où déjà l'agonie
Des ombres de la mort enveloppe la vie,
De bonheur dans ses yeux on vit naître un rayon.
Près du soldat mourant, plus douce qu'une lyre,
Une voix murmurait le grand nom de l'Empire
Et celui de Napoléon.

Porté dans son tombeau par ses compagnons d'armes,
Il dort, le vieux soldat, et le canon d'alarmes
Ne réveillera plus son courage endormi.
Il dort, sans avoir eu l'héroïque médaille
Qu'il mérita cent fois sur le champ de bataille,
Devant le feu de l'ennemi.

Écoutez ! un grand bruit sur le rivage ;
Les vieux chênes joyeux inclinent leur feuillage
Pour fêter le retour des maîtres d'autrefois,
Dont le fier étendard dans les airs se déploie.
Le rossignol pour eux chante un hymne de joie.
Et les salue au fond des bois.

Aux champs de Sainte-Foy reparaissant encore,
La France voit flotter son drapeau tricolore
Où, vainqueurs, sont tombés ses derniers défenseurs.
De ce fait immortel consacrant la mémoire,
Deux grands peuples rivaux, fils aînés de la gloire,
Mêlent en ce jour leurs couleurs.

Et pendant que la foule immense, rayonnante,
A la voix du canon mêle sa voix bruyante,
Un huzza solennel s'élève d'un tombeau.
Réveillé par l'écho de la salve guerrière,
C'est le soldat français qui, du fond de sa bière,
Salue aussi son vieux drapeau.

ENVOI.

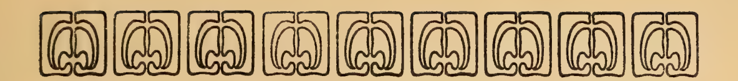
Madame, ce soldat à l'existence austère,
Ce débris des grands jours, c'était votre vieux père.
D'une époque héroïque il conserva le feu,
Et, divisant sa vie en deux parts magnifiques,
Il sut toujours donner, homme des temps antiques,
L'une à l'honneur et l'autre à Dieu.

Jamais, quand il reçut les dons de la fortune,
La voix de l'indigent ne lui fut importune ;
Son cœur, en l'écoutant, sentait se ranimer
Le souvenir amer de ses propres détresses,
Et sa main, d'où coulaient d'innombrables largesses,
Savait toujours s'ouvrir et jamais se fermer.

Des Français malheureux il fut la providence,
Et combien d'exilés, brisés par la souffrance,
Durent à ses bienfaits un instant de bonheur !
D'un nom pur et sans tache il laissa l'auréole,
Et ce nom parmi nous reste comme un symbole
De la charité, de l'honneur.

Et quand, à vos enfants, heureuse et tendre mère,
Sur la carte indiquant ces sillons de la guerre
Qu'on nomme Higueras, Burgos, Talavera,
Vous leur raconterez cette histoire sublime,
Alors, le cœur rempli d'un orgueil légitime,
Vous leur direz : Enfants, votre aïeul était là !

Québec, février 1859.



DEUX CENTIEME ANNIVERSAIRE
DE L'ARRIVÉE DE
MGR DE MONTMORENCY-LAVAL EN CANADA.

O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où, tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où, mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes,
Tes immenses sapins saluaient ton réveil ?
Où déployant les dons de la grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon, au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où, passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,

Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'originaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé
Et devant cette croix, qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Te souvient-il des jours où, prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, ces apôtres sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,
Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et, d'un martyre affreux sanctifiant tes rives,
Laissaient à tes enfants leur souvenir sacré ?

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois, terrassé par la valeur huronne,
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskoui lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encore pu trouver une place.
De l'étendard français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire
Qui vient, tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant,
Celui vers qui s'élève, en ce jour d'allégresse,
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant.

Le signe rédempteur qui brille à sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les soldats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants dont les flèches aiguës
Au sauvage étonné montrent du doigt le ciel.

Affrontant les dangers des vagues mugissantes,
On le voit ranimer les églises naissantes
Qui s'élèvent aux bords du Saguenay lointain ;
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console et la pauvre chaumière
Et le grand chef huron pleurant sur son destin.

Quand Mésy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Osent donner appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur du feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sait faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encor sur nous ses torrents de lumière,
Où, des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Ce fruit de ses travaux, cet objet de sa joie,
Deux fois un feu cruel le saisit pour sa proie.
Ce malheur, qui le frappe au plus profond du cœur,
Ne peut faire fléchir son courage indomptable :
De ces débris fumants, un monument durable
S'élève sous sa main, rayonnant de splendeur.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile,
Deux siècles sont passés, et toujours immobile
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces collèges sans nombre
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie
Dans ses nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Valier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse
Dans ce paisible asile, objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare à la paix du tombeau.

Et quand la mort parut au sein de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore,
Les chênes attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

ENVOI

A MESSIEURS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Ce grand homme, messieurs, cette gloire sereine,
Fut le premier anneau de cette noble chaîne
Que vous continuez aux bords du Saint-Laurent.
Gardant, comme un trésor, loin de toutes atteintes
De l'immortel Laval les traditions saintes,
Vous êtes, parmi nous, un soleil bienfaisant.

Du peu que nous savons vous êtes l'origine.
Si nous pouvons encore à la source divine,
D'où s'échappe à grands flots l'enseignement humain,
Approcher quelquefois nos lèvres altérées,
Nous le devons à vous, dont les mains vénérées
Nous ont de la science aplani le chemin.

Si nous avons gardé, pur de tout alliage,
Des pionniers français l'héroïque héritage,
Notre religion, notre langue et nos lois ;
Si, dans les mauvais jours de notre jeune histoire,
Nous avons, avec nous, vu marcher la victoire,
Nous vous devons encor ces glorieux exploits.

Si, du séjour céleste où son âme immortelle
S'enivre des clartés de la vie éternelle,
Laval peut contempler ces murs resplendissants,
Où, lançant tous ses feux, l'intelligence humaine,
Des travaux de l'esprit embrassant le domaine,
Fait briller des rayons sans cesse renaissants.

S'il a vu comme nous vos nobles sacrifices,
Les arts encouragés par vos mains bienfaitrices ;
S'il entend aujourd'hui ces hymnes triomphants
Qui chantent votre nom dans ce concert immense
Que fait monter au ciel notre reconnaissance,
Il doit dire de vous : Ils sont bien mes enfants !

Québec, 15 *juin* 1859.



FETE NATIONALE.

Jour de saint Jean-Baptiste, ô fête glorieuse !
Tu portes avec toi la trace radieuse
De nos vieux souvenirs français ;
Rappelant à nos cœurs les vertus de nos pères,
Tu montres, rayonnant de feux et de lumières,
Leur gloire et leurs nobles bienfaits.

Douce et fraîche oasis, par le Seigneur donnée,
Tu vois les Canadiens revenir chaque année,
A l'ombre de tes verts rameaux,
S'abreuver à longs traits à ta source chérie,
En chantant à la fois l'hymne de la patrie
Et les grands noms de ses héros.

Il est sur le sol d'Amérique
Un doux pays aimé des cieux,
Où la nature magnifique
Prodigue ses dons merveilleux.
Ce sol, fécondé par la France
Qui régna sur ses bords fleuris,
C'est notre amour, notre espérance
Canadiens, c'est notre pays.

Pour conserver cet héritage
Que nous ont légué nos aïeux,

Malgré les vents, malgré l'orage,
Soyons toujours unis comme eux.
Marchons sur leur brillante trace,
De leurs vertus suivons la loi,
Ne souffrons pas que rien efface
Et notre langue et notre foi.

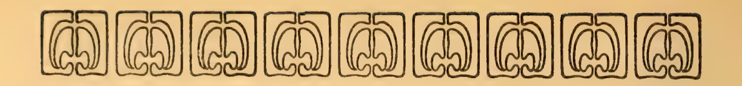
O de l'union fraternelle
Jour triomphant et radieux,
Ah ! puisse ta flamme immortelle
Remplir notre cœur de ses feux :
Oui, puisse cette union sainte,
Qui fit nos ancêtres si grands,
Garder toujours de toute atteinte
L'avenir de leurs descendants.

Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux ;
Le sol de la verte campagne
Où coula leur sang généreux ;
Le flot qui chante à la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie,
Tout nous redit : Soyez unis.

O Canadiens-Français, dans ce jour solennel
Marchons donc fièrement sous la vieille bannière
Qui vit de Carillon le combat immortel.
Nous sommes les enfants de la race guerrière
Qui fait briller partout son nom resplendissant.
En martyrs, en héros race toujours féconde,
Elle tire aujourd'hui ce glaive étincelant
Dont les larges rayons illuminent le monde.

Entendez-vous au loin, sous les murs des Sforza,
Retentir dans les airs l'hymne de la victoire ?
Voyez-vous ces héros, vainqueurs de Magenta,
Se couronner encor des palmes de la gloire
Aux champs de Marignan, illustrés par Bayard ?
Soyons fiers aujourd'hui du beau nom de nos pères,
Soyons fiers de marcher sous leur vieil étendard,
Car ces guerriers vainqueurs, ces héros sont nos frères.

Québec, 24 juin 1856.



A LA MÉMOIRE DE

M. DE FENOUILLET (1).

Loin des lieux enchantés où coula votre enfance,
Et sans avoir revu votre douce Provence,
Sur les bords canadiens pour toujours endormi,
Vous avez achevé votre sombre voyage.
Sans craindre désormais la foudre ni l'orage,
Dormez en paix, mon vieil ami !

Dormez sous cette terre, où l'amitié fidèle,
Cet odorant parfum que notre âme recèle,
Gravera votre nom dans notre souvenir.
Dormez sous cette terre où la mort froide et pâle
A brisé de sa main, dans une heure fatale,
Vos humbles projets d'avenir.

(1) M. de Fenouillet naquit à Hyères, département du Var, en France, fit son droit à Aix, et, après une courte résidence à Montpellier, alla séjourner à Paris, où il eut quelque rapport avec *l'Époque,* dont il était un des actionnaires. Plus tard, il voyageait sur le Rhin et demeura trois ans à Bonn, comme professeur de l'Université. C'est de là qu'il fournissait à *l'Univers* une correspondance sur l'Allemagne. Dans l'été de 1854, il s'embarqua pour l'Amérique et arriva à Québec à la fin d'octobre ; il fut pendant deux ans attaché à la rédaction du *Journal de Québec* — de 1854 à 1856 — ; il devint plus tard professeur d'histoire et de littérature à l'école normale Laval.

M. de Fenouillet avait cinquante-trois ans lorsque la mort vint le frapper au milieu de tous les secours et de toutes les consolations de la religion, au mois de juin de l'année 1859.

Homme instruit, honorable et bon, il a emporté avec lui le respect et les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Sous le ciel radieux de la vieille patrie,
Ah ! vous aviez rêvé la vieillesse embellie
Par tous les souvenirs de votre doux printemps.
Vous espériez dormir aux bords de la Durance
Votre dernier sommeil, et donner à la France
Ce qui restait de vos vieux ans.

Comme le voyageur dont la force succombe,
Avant la fin du jour vous trouvez votre tombe ;
Dans la coupe de vie, aux bords couverts de fiel,
Où vous vous abreuviez sans murmure et sans plainte,
La mort vous a laissé boire toute l'absinthe,
Sans vous laisser goûter au miel.

On eût dit, en voyant, plein de sombres pensées
Votre front refléter bien des douleurs passées,
Que jamais le bonheur ne vous avait souri !
Une douleur secrète avait brisé votre âme ;
Nulle main n'a donc pu verser un pur dictam
Sur votre cœur endolori ?

Aviez-vous éprouvé la malice des hommes ?
Ou plutôt trouviez-vous qu'ici-bas nous ne sommes
Qu'un jouet d'un instant dans les mains du malheur ?
Aviez-vous donc appris que l'existence avide,
Hélas ! ne pouvait pas combler l'immense vide
De ce gouffre sans fond que l'on nomme le cœur ?

Venus bien après vous dans cette sombre arène,
Où partout la douleur domine en souveraine,
Nous avons moins vécu, nous avons moins souffert.
Déjà l'illusion, à notre espoir ravie,
A fui loin de nos cœurs, et nous trouvons la vie
Plus aride que le désert.

Vous laissez parmi nous une trace durable.
Fidèle à vos amis, aux pauvres secourable,
Des plus nobles vertus vous suivîtes la loi.
Le ciel des plus beaux dons avait orné votre âme,
Dont vous saviez toujours entretenir la flamme
Aux éclairs du génie, aux rayons de la foi.

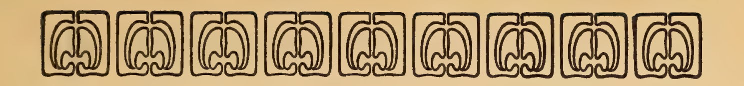
Votre esprit s'élevait à la hauteur sereine
Où planent tous les rois de la pensée humaine.
Et Dante, Bossuet, Goëthe, Chateaubriand,
Étaient la source vive où votre intelligence
S'enivrait chaque jour de force et de science,
Et goûtait les splendeurs de ce concert géant.

Esclave du devoir, votre parole ardente
Voulut user trop tôt sa sève fécondante ;
Comme un soldat debout qui meurt l'arme à la main,
Vous luttiez corps à corps avec la maladie.
Vous disiez, ranimant votre force affaiblie :
Aujourd'hui le travail et le repos demain !

Demain, c'était la tombe, où la mort dure et sombre
Vous donnait ce repos plein de silence et d'ombre
Où nous irons un jour dormir à vos côtés ;
Demain, c'était la mort sur la terre étrangère,
Loin du beau ciel natal où mourut votre mère,
Où dorment vos aïeux sur des bords enchantés.

Vous êtes maintenant dans le royaume morne,
Où, plaisir et douleur, toute chose est sans borne.
Mais, au seuil du tombeau, dans votre cœur pieux
Vous reçutes le pain de l'éternelle vie ;
Sous ce divin soleil votre âme épanouie
Sur l'aile de la foi s'est envolée aux cieux !

Lundi, 27 *juin* 1859.



LA FIANCEE DU MARIN.

LÉGENDE CANADIENNE.

I.

C'était un pâle soir d'automne ;
Sur la vague qu'elle talonne,
Comme un coursier,
Une barque, svelte et légère,
Glissait, suivant l'étoile chère
Au nautonnier.

A la nef, d'une voix plaintive,
Deux femmes, pleurant sur la rive,
Dirent adieu ;
Quittant la plage solitaire,
Elles vinrent à leur chaumière
En priant Dieu.

Quand le soleil au flot limpide
Vint montrer, se levant splendide,
Son disque d'or,
La nef poursuivait son voyage
Et les deux femmes du rivage
Priaient encor.

« — O mon Dieu, disait la plus vieille,
» Sur tous ses jours que votre œil veille,

» C'est mon seul fils !
» Son frère, un jour, quitta sa mère ;
» Hélas ! sur la rive étrangère
» Je le perdis.

» Dans les misères de la vie,
» Il est de ma force affaiblie
» Le seul soutien !
» Faites, Seigneur, que dans son âme
» Il conserve la sainte flamme
» Du vrai chrétien ».

» — Mère de Dieu, ma protectrice,
» Au matelot Vierge propice,
» Disait tout bas
» Une voix fraîche et gémissante,
» Sur les flots, dans sa course errante,
» Guidez ses pas.

» C'est mon fiancé, c'est mon frère,
» Et pour moi, pour elle, sa mère,
» Gardez-le-nous ;
» Pour nous, par la douleur glacées,
» Qui prions, pauvres délaissées,
» A vos genoux ».

Or, cette voix fraîche et sonore,
Qui mêlait au chant de l'aurore
Ses purs accents,
C'était une pauvre orpheline,
Trouvée au pied de la colline,
Sur les brisants.

Un soir, après un jour d'orage,
On entendit sur le rivage
De faibles cris ;
La mer, roulant comme une lave,
Avait apporté cette épave
Dans ses débris.

Sous le toit de la pauvre femme,
Qui près d'elle exhalait son âme
En longs sanglots,
Elle avait passé son enfance
Auprès du marin dont l'absence
Causait ses maux.

Aux premiers jours de sa jeunesse,
Des rêves d'or de la tendresse
Son cœur bercé,
Répondant aux vœux de sa mère,
Lui montra bientôt dans son frère
Un fiancé.

A cet amour toujours fidèle,
Elle était douce, elle était belle
Comme Lia ;
Et, comme toi, parant sa tête,
Elle semblait pour le ciel prête
Ophélia !

Quand elle allait dans les prairies,
A l'heure où des roses fleuries
Luit la splendeur,
Devant cette pure auréole
Le lis, inclinant sa corolle,
Disait : Ma sœur !

Quand elle allait au champ agreste,
Seule avec son gardien céleste,
Divin appui,
Du ciel l'immortelle phalange
Se demandait quel était l'ange,
D'elle ou de lui.

La vertu dans ce cœur candide
Brillait comme le flot limpide
D'un lac d'azur ;
Et le mal, qui partout s'attache,
Ne put jamais mettre une tache
Sur son front pur.

Car cette âme chaste et sereine
Ne ressentit jamais la peine
D'un seul remords ;
Au souffle de Dieu qui l'inspire,
Son cœur rendait, comme une lyre,
De doux accords.

II.

Avril était venu ; la terre
Chantait sa chanson printanière ;
Dans les grands bois,
Le rossignol, sous la verdure,
Mêlait au chant de la nature
Sa douce voix.

Le front rayonnant d'espérance,
Vers un navire qui s'avance

Sur les flots bleus,
Les deux femmes, sur cette rive
Où s'éleva leur voix plaintive,
Jetaient leurs yeux.

Touchant au but de son voyage,
L'équipage sur le rivage
Portait ses pas;
Mais dans la foule qui se presse
Celui que cherchait leur tendresse
Ne parut pas.

Hélas! comme son pauvre frère,
Les flots d'une mer étrangère,
Brisant ses jours,
L'avaient jeté loin de la rive
Qui vit sa jeunesse naïve
Et ses amours.

A quelque temps de là, sa mère
Trouvait aussi dans l'onde amère
Un froid cercueil;
La jeune fille anéantie
Vit s'affaisser dans la folie
Son âme en deuil.

III.

C'est encor par un soir d'automne;
La lune pâle qui rayonne
Aux champs déserts
Dessine, comme une arabesque,

La silhouette gigantesque
Des sapins verts.

La rive est triste et solitaire :
Les flots apportent à la terre
Des bruits confus ;
Sortant de la forêt immense,
Le vent du soir glisse en silence
Sur les talus.

Une forme blanche, indécise,
Pareille aux vapeurs que la brise
Chasse en passant,
Paraît sur un rocher sauvage
Qui s'élève sur le rivage
Comme un géant.

Ainsi que les brunes almées,
Elle a paré de fleurs aimées
Son front charmant ;
Elle jette un regard avide
Et semble chercher dans le vide
Un être absent.

Bientôt la pâle fiancée,
Dont la poitrine est oppressée
Par les sanglots,
S'arrête au-dessus de la grève
Où sa mourante voix s'élève,
Et dit ces mots :

« Au fond des vagues murmurantes,
» Là-bas, dans les algues mouvantes,

» M'entendez-vous,
» Objets bénis de ma tendresse,
» Vous qui remplissez d'allégresse
» Mes jours si doux ?

» M'oubliez-vous, pauvre isolée,
» Que personne n'a consolée
» Dans ses douleurs ?
» Car je suis seule sur la terre,
» Seule et mêlant à l'onde amère
» Mes tristes pleurs.

» Chaque soir ma voix gémissante
» Vient répéter à l'onde errante
» Vos noms chéris ;
» Nul ne répond à ma prière,
» Et l'écho seul de la rivière
» Redit mes cris.

» Puisque sans vous je ne puis vivre,
» Ah ! je saurai du moins vous suivre
» Au sein des flots.
» Si vous saviez comme je souffre !...
» Mais des chants s'élèvent du gouffre,
» Du fond des eaux !

» Est-ce votre voix qui m'appelle,
» Mère, ma compagne fidèle ?
» Est-ce donc toi
» Que j'entends là-bas, ô mon frère !...
» J'y vais... Ah ! dans vos bras, ma mère,
» Recevez-moi » !

On dit que, le soir, sous les ormes,
On voit errer trois blanches formes,
Spectres mouvants,
Et qu'on entend trois voix plaintives
Se mêler souvent sur les rives
Au bruit des vents.

Québec, 29 *décembre* 1859.



GUERRE D'ITALIE.

Italie, en combats terre toujours féconde,
Toi, dont l'antique gloire illumine le monde ;
Foyer resplendissant de génie et de foi,
Toi, dont le front serein domina les orages,
Et qui toujours as vu, dans l'histoire des âges,
Les siècles, qui passaient s'incliner devant toi !

Du divin Raphaël immortelle patrie,
Toi, dont le nom suave est une mélodie,
Et dont le ciel est plein d'harmonieuses voix
Qui remplissent d'accords ta rive enchanteresse ;
O toi, des nations constamment la maîtresse,
Autrefois par le glaive, aujourd'hui par la croix !

Italie, entends-tu mugir dans tes campagnes,
Ainsi qu'un fier torrent qui descend des montagnes,
La formidable voix du fer et de l'airain ?
Entends-tu s'élever les grands cris de bataille,
Le canon vomissant la mort dans la mitraille,
Grondant comme l'écho d'un tonnerre lointain ?

Est-ce pour le drapeau de la vieille Allemagne
Que tonnent ces obus ? Un nouveau Charlemagne
Vient-il devant Pavie asservir les Lombards ?
Petit-fils de Sigurd, un guerrier scandinave
Vient-il, chassant tes rois que son audace brave,
Déchirer de sa main la pourpre des Césars ?

Déployant dans les airs sa splendeur tricolore,
C'est l'étendard français, c'est lui qui vient encore
Faire luire à tes yeux ce mot de Liberté !
Sur ce fier étendard attachant la victoire,
La France fait briller, dans un monde de gloire,
Du soleil d'Austerlitz l'immortelle clarté.

Magenta ! Marignan ! où trouver une lyre
Pour oser célébrer le généreux délire
Des glorieux vainqueurs de ces combats géants !
Jour de Solférino ! seul le divin Homère
Pourrait dire ta gloire, ô lutte meurtrière !
Car lui seul peut chanter les combats des Titans.

Ainsi qu'un chant lointain entendu dans un rêve,
Aux champs de Marengo la voix des morts s'élève ;
Aux cris de la victoire intenses, triomphants,
Quand l'astre de Hapsbourg devant l'aigle succombe,
Les soldats de Desaix s'éveillent dans leur tombe.
Et la brise du soir apporte leurs accents.

« D'où s'élève ce bruit, cette clameur immense.
» Qui vient nous arracher à l'éternel silence ?
» Qui passe ainsi sur nos tombeaux ?
» Sont-ils donc revenus ces jours remplis de gloire,
» Ces jours où chaque lutte était une victoire,
» Et chaque soldat un héros.

» Écoutons ! Mais au loin c'est le canon qui gronde,
» Vengeresse du droit et maîtresse du monde,
» La noble France a-t-elle encor
» Sur son front radieux l'auréole invincible

» Qui la fit autrefois si belle et si terrible,
» Dans les grands jours de messidor ?

» Est-ce l'Autrichien au fort de la mêlée,
» Qui fait vibrer sa voix, là-bas, dans la vallée ?
» Hélas ! est-il donc revenu ?
Chassant ses bataillons dans notre course ardente,
» Pourtant nous l'avons vu, pâlissant d'épouvante,
» Devant nous s'enfuir éperdu.

» Mais les bruits ont cessé ; seul l'écho de la rive
» Apporte à notre oreille une note plaintive
» De pleurs et de soupirs mêlés.
» Qui donc est le vainqueur ? Ah ! Seigneur, si la France
» En ce jour a perdu sa gloire et sa puissance,
» Pourquoi nous avoir réveillés ?

» On dirait que là-bas tout un peuple s'assemble ;
» S'élevant vers le ciel, cent mille voix ensemble
» Prononcent le nom du vainqueur.
» Napoléon ! la France !... Ah ! la vieille patrie
« N'a donc pas encor vu sa puissance amoindrie,
» Ni s'affaiblir son bras vengeur.

» Il vit toujours celui qu'au pied des Pyramides
» Les Mamelouks, fuyant sur leurs coursiers numides,
» Avaient nommé Sultan de Feu.
» La mort n'a pas osé mettre sa main de glace
» Sur cet homme géant, dont le regard terrasse
» Et que nous pensions être un dieu !

» Car lui seul peut ainsi marcher à la conquête
» De la fière Italie, et couronner sa tête

» Des palmes de Solférino.
» Et qui donc, entre tous les héros de la terre,
» Pouvait, si ce n'est lui, réveiller dans leur bière
» Les vieux soldats de Marengo ?

» Seigneur, soyez béni ! Dans nos demeures sombres
» La France a fait entendre, au milieu de nos ombres,
» L'écho de ses cris triomphants ;
» Douce mère qui sait, au sein de la victoire,
» Faire toujours veiller un rayon de sa gloire
» Sur les tombeaux de ses enfants ».

France, doux pays de nos pères,
Comme ton nom est radieux !
Sur les nations étrangères
Tu verses l'éclat de tes feux.
Tu parles, l'Europe tremblante
Au seul bruit de ta grande voix,
Se tait, muette d'épouvante,
En voyant pâlir tous ses rois.

Pour tes étendards la victoire
Semble garder tous ses lauriers,
Et tous les fastes de l'histoire
Sont pleins des noms de tes guerriers.
Tu fais surgir avec ton glaive,
Qui voit fuir l'aigle autrichien,
Un nouveau monde qui se lève
Sur les débris d'un monde ancien.

Dans les plaines de l'Italie
Chassant l'ennemi devant toi,
Aux yeux de la terre éblouie
Tu viens encor dicter ta loi !

Tu déchires, dans ta puissance,
Tous ces vieux traités vermoulus
Qu'autrefois la Sainte Alliance
Imposait aux peuples vaincus.

Comme l'astre qui est sur le monde
Répand à grands flots ses rayons,
Ta pensée ardente féconde
L'univers, comblé de tes dons.
Comme soupire après l'aurore
Le chantre des bois embaumés,
Dans le malheur, c'est toi qu'implore
La voix des peuples opprimés.

Sur les plages les plus lointaines
Tes marins vont porter ta loi ;
Déjà les tribus africaines
Devant ton nom tremblent d'effroi.
Ton drapeau, sur le fleuve Jaune,
En vengeant tes droits méconnus,
Verra bientôt trembler le trône
Du sectateur de Mencius.

Ainsi, toujours puissante et fière,
Tu t'avances comme un géant,
Et tous les grands cœurs de la terre
Bénissent ton nom bienfaisant.
Tu vas, sans craindre les années,
Rayonnante comme un saphir,
Vers les sublimes destinées
Que Dieu garde à ton avenir.

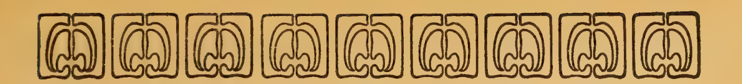
Dans ce siècle d'argent, où l'impure matière
Domine en souveraine, où l'homme, sur la terre,
A tout ce qui fut grand semble avoir dit adieu ;
Où d'un temps héroïque on méprise l'histoire,
Où, toujours prosternés devant une bouilloire,
Les peuples vont criant : La Machine, c'est Dieu !

Dans ce siècle d'argent, où même le génie
Vend aussi pour de l'or sa puissance et sa vie,
N'est-ce pas qu'il est bon d'entendre dans les airs
Retentir, comme un chant d'une immense épopée,
Les accents du clairon et ces grands coups d'épée
Qui brillent à nos yeux ainsi que des éclairs ?

Guerriers des temps anciens, paladins magnifiques,
Héros éblouissants des poèmes épiques
Dont les récits charmaient nos rêves de quinze ans,
Quand la fièvre de l'or comme un torrent l'inonde,
Vous êtes revenus pour consoler le monde
En montrant à ses yeux vos exploits éclatants.

De ce foyer de foi, d'art et de poésie,
Qui sauvait autrefois l'autel et la patrie
Et brillait comme un glaive au milieu du combat,
Deux rayons sont restés pour le bonheur de l'homme,
Rayons que Dieu bénit et que l'univers nomme :
Le Prêtre et le Soldat !

Québec, 1er *janvier* 1860.



LES MILLE-ILES.

Si j'étais la douce hirondelle
Qui vole en chantant dans les airs,
Quand viendrait engourdir mon aile
Le vent glacé de nos hivers ;

Fuyant ces plages refroidies
Où la neige tombe à flocons,
Sur des rives plus attiédies
J'irais redire mes chansons.

J'irais, au pays des Espagnes,
Là-bas où fleurit l'amandier,
Cueillir dans les vertes campagnes
La fleur rouge du grenadier.

J'irais, me posant sur le dôme,
Le dôme d'or de l'Alcazar,
Voir la perle du beau royaume
Où régnait le calife Omar.

Cordoue et la vieille Castille,
Léon et ses portes d'airain,
Et Séville, dont la tour brille
Comme un rubis dans un écrin :

L'Escurial immense et sombre
Comme un remords au fond du cœur,

Et l'Alhambra qui fait dans l'ombre
Étinceler son front vainqueur;

Me verraient sur ces douces rives,
Trouvant un bonheur sans pareil,
M'abreuver à leurs sources vives
De fleurs, de parfums, de soleil.

J'irais dans la fière Venise,
La ville du grand Faliero,
Me plaçant sur la tête grise
Des vieux lions de San-Marco,

Écouter dans les sérénades
La voix des amours infinis,
Se mêlant dans les mascarades
Aux rires des *fantoccinis*.

J'irais sur la rive sonore
Où le divin Tasso mourant,
Rêvant toujours d'Éléonore,
Fit entendre son dernier chant;

J'irais, ô plage de Sorrente!
Demander à tes doux échos,
Demander à ta vague errante
Le triste récit de ses maux.

Milan, dont le dôme splendide
Fait monter le regard au ciel,
Como, qui dans son lac limpide
Reflète un printemps éternel;

Gênes, la cité de porphyre,
La ville aux palais radieux,
Où l'homme à chaque pas croit lire
L'histoire d'un peuple de dieux;

O Florence, ingrate patrie
De Dante, le vieux gibelin,
Toi qui brilles sur l'Ausonie
Comme l'étoile du matin;

Rome, deux fois reine du monde,
Qui toujours tend les bras vers toi,
Rome, source sainte et féconde
De l'héroïsme et de la foi;

Naples, toujours riante et belle,
Toi qui t'endors au double chant
Qui vient de ta mer immortelle
Et qui descend de ton volcan;

Vous toutes, reines d'Italie,
Oui, vous me verriez sur vos bords,
Nageant dans des flots d'harmonie,
M'enivrer de vos doux accords!

Et, dans mes courses vagabondes,
Saluant les enfants d'Allah,
J'irais me mirer dans les ondes
Où se baigne Setiniah.

J'irais, à l'ombre des platanes
Qui bordent la fraîche oasis,
Voir passer les fières sultanes
Aux yeux noirs comme les houris.

Puis j'irais voir, quand la nuit sombre
Descend au ciel des Osmanlis,
Le doux vallon perdu dans l'ombre
Où dansent les blanches péris.

Sur les bords enchantés du Gange
D'Allahabad jusqu'à Delhi,
J'irais voir tout ce monde étrange
Où soupire le bengali.

J'irais dans la jungle mouvante,
A l'heure où vers le Kailaça
Monte la fumée odorante
Des parfums offerts à Siva.

J'irais dans Bénarès la Sainte
Quand vient le pèlerin hindou
Franchir la redoutable enceinte
Du temple sacré de Vichnou.

J'irais mesurer la grande ombre
Que fait le vieux Sphynx de granit,
Et compter les îles sans nombre
Où l'ibis blanc pose son nid.

Oui, j'irais, sur ces vieilles rives
De Pharaon, de Sésostris,
Suivre les ondes fugitives
Qui portaient la conquête d'Isis.

Mais quand, dans les flots de lumière,
Viendrait le printemps embaumé
Étendre, en chantant, sur la terre
Son manteau vert et parfumé,

Avec les chansons printanières,
Avec le soleil matinal,
Avec les fraîches primevères
Je reviendrais au ciel natal.

Quand Ève à l'arbre de la vie
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie
On vit paraître le remords.

Puis Adam s'en fut sur la terre,
Qui déjà pleurait avec lui,
S'abreuver à la source amère
Où nous allons boire aujourd'hu

Et les archanges, sur leurs ailes
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles,
Le déposèrent dans les cieux.

Mais, en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin
Tomber, pour indiquer leurs traces,
Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,
Tombant dans le fleuve géant,
Firent éclore les Mille-Iles,
Ce paradis du Saint-Laurent...

Au retour de mon long voyage,
Saluant le ciel canadien,

Je viendrais là, dans le feuillage,
Bâtir mon nid aérien.

La douce voix de la patrie,
Chantant au milieu des sapins,
Bercerait mon âme attendrie
Au bruit de ses accords divins.

J'écouterais, quand du rivage
Mille voix s'élèvent en chœur,
Ce que la fleur dit au nuage,
Ce que le flot dit à la fleur,

Ce que dit la rose embaumée
Quand, aux premiers rayons du jour,
La brise fraîche et parfumée
Vient tout bas lui parler d'amour.

Mille-Iles ! collier magnifique
De diamant et de saphir,
Qu'eût préféré le monde antique
A l'or le plus brillant d'Ophir ;

O belle et sublime couronne
Que pose sur son large front
Le Saint-Laurent, quand, sur le trône
Que ses lacs immenses lui font,

Il vient, en montrant à la terre
Son arc-en-ciel éblouissant,
Faire retentir le tonnerre
Du Niagara bondissant !

Mille-Iles ! riante merveille,
Oasis sur les flots dormant,
Que l'on prendrait pour la corbeille
Qu'apporte la main d'un amant,

Dans vos pittoresques asiles,
Trouvant la paix et le bonheur,
Je coulerais des jours tranquilles
En chantant au fond de mon cœur :

— Ni l'orgueilleuse Andalousie,
Ni les rivages de Cadix,
Ni le royaume de Murcie,
Étincelant comme un rubis,

Ni cette rive poétique
Où brillent Florence et Milan,
Ni Rome et sa splendeur antique,
Ni Naples avec son volcan,

Ni cette mer enchanteresse
Où Stamboul élève ses tours,
Ni ces vallons pleins de tristesse
Où passent les sombres Giaours,

Ni l'Inde et sa riche nature
Où resplendit Para-Brahma,
Ni ces océans de verdure
Que célébrait Kalidasa ;

Ni la terre des Pyramides,
Ni tous les trésors de Memphis,
Ni le Nil et ses flots rapides
Où vient se mirer Osiris,

Ne sauraient jamais me redire
Ce que me disent vos échos,
Ce que soupire cette lyre
Qui chante au milieu des roseaux.

O patrie ! ô rive natale
Pleine d'harmonieuses voix !
Chants étranges que la rafale
Nous apporte du fond des bois !

O souvenirs de la jeunesse,
Frais comme un rayon du printemps !
O fleuve, témoin de l'ivresse
De nos jeunes cœurs de vingt ans !

O vieilles forêts ondoyantes,
Teintes du sang de nos aïeux !
O lacs ! ô plaines odorantes
Dont le parfum s'élève aux cieux !

Bords, où les tombeaux de nos pères
Nous racontent le temps ancien,
Vous seuls possédez ces voix chères
Qui font battre un cœur canadien !

Québec, mai, 1860.



CASTELFIDARDO.

Prenant pour dieu l'argent et pour guide le doute,
Des antiques vertus abandonnant la route
Et foulant à leurs pieds les droits les plus sacrés,
Quand les peuples, courbés sous le vent de leurs crimes,
S'arrêtent, frémissants, au bord des noirs abîmes
Et jettent vers le ciel leurs regards effarés,

Alors, pour ranimer la vertu qui chancelle,
De grands cœurs, dévorés de la flamme éternelle
Qui donnait aux martyrs les ardeurs de son feu,
Pour l'honneur et le droit sacrifiant leur vie,
Montrent qu'il est encore, à la terre éblouie,
Ici-bas des héros, et dans le ciel un Dieu.

Dans les sombres forêts de la vieille Armorique,
Au milieu des dolmens du monde druidique,
Avez-vous vu briller le vieux glaive breton ?
Avez-vous entendu l'héroïque Vendée,
Terre par les martyrs tant de fois fécondée,
A l'appel de ses fils bondir comme un lion ?

Triste comme Israël exilé de Sclyme,
Quand Rome a fait entendre une plainte sublime,
A ces récits navrants dont leur âme s'émeut,
Ces enfants des croisés, comme autrefois leurs pères
Allant des Sarrasins braver les cimeterres,
Prennent leur forte épée en criant : Dieu le veut !

La trompette a sonné l'heure de la bataille.
Au bruit des lourds canons vomissant la mitraille,
Comme ces paladins que célébrait Tasso,
Ils font étinceler leur glaive formidable,
Et, pendant tout un jour, leur ardeur indomptable
A fait trembler le sol de Castelfidardo.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,
Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire,
Comme tombait Roland aux champs de Roncevaux.
La victoire, en pleurant, délaisse leurs bannières ;
Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,
Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux !

Pimodan ! ô héros digne d'une épopée !
Homme des temps anciens, dont la puissante épée
Pour ceux que l'on opprime a toujours combattu ;
Toi, que Rome païenne eût mis au Capitole,
Les siècles salûront l'immortelle auréole
Qui couronne ton front, ô glorieux vaincu !

Fille des chevaliers, ô vieille et forte race,
Comme aux jours de Bayard, sans reproche et sans peur,
Tu gardes fièrement le drapeau de l'honneur,
Sans craindre les clameurs de la foule qui passe.

Dans cette sombre nuit qui pèse sur nos têtes,
Toi seule as retrouvé l'éclat des anciens jours ;
Dans les cieux assombris ton nom brille toujours,
Aussi grand, aussi pur qu'au temps de tes conquêtes.

Tu n'as pas oublié les leçons immortelles
Que te donnaient les preux aux grands jours des combats,

Ni les saintes vertus qui marchaient sur leurs pas,
Belles comme la gloire et comme elle éternelles.

Non, tu n'as pas appris ces funestes doctrines
Qui faussent les esprits et flétrissent le cœur,
Et qui sèment partout le doute et la douleur
Pour moissonner la mort au milieu des ruines.

Ah ! qu'il nous soit permis de chanter votre gloire,
O vous, dont les aïeux, en répandant leur sang
Pour le nom de la France aux bords du Saint-Laurent,
Ont fait les plus grands jours de notre jeune histoire.

Car ce vieux drapeau blanc, aux splendeurs séculaires,
Qui vit tant de combats et brave tant de feux,
A gardé, confondu dans ses plis glorieux,
Le sang de vos aïeux et celui de nos pères.

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons
Que la France a laissés aux rives canadiennes,
En chantant les grandeurs de leurs luttes anciennes,
Diront avec orgueil vos exploits et vos noms.

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée
Emporte dans ses bras une foule pressée,
Et détruit pour jamais les longueurs du chemin.

La matière, ton dieu, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;

Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes ;
Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cimes,
Et, glorieux, tu dis : L'avenir est à moi !

Eh bien, dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu ;
Ce sera la légende, immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

Dans vos asiles solitaires,
Vous qui priez, vous qui pleurez,
Offrant l'encens de vos prières,
A l'ombre des parvis sacrés,
Consolez-vous, bientôt le monde
Qui vient d'enfanter ces héros
Reverra, dans sa nuit profonde,
Resplendir les divins flambeaux.

Foyer de force et de science,
O vieille et sainte papauté,
Qui brilles comme un phare immense
De gloire et d'immortalité !
Malgré les fureurs de la haine,
Malgré les peuples ameutés,
Toujours ta majesté sereine
Domine les flots irrités.

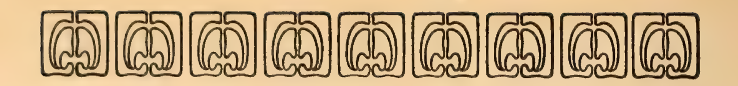
Bien souvent les rois en délire,
Frappant la main qui les bénit,
Ont voulu briser ton empire,
Plus solide que le granit.

Ils s'écriaient dans leur démence :
— Renversons ce faible vieillard,
Qui n'a, contre notre puissance,
Que sa faiblesse pour rempart !

Mais, rendus au pied de ce trône,
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilège main,
Ces fiers souverains de la terre,
Éperdus, s'arrêtèrent là ;
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova.

Et, quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines,
Ta voix bénissait l'univers.
Et, dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seule tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps.

Québec, 27 decembre, 1860.



LE CHANT DES VOYAGEURS.

A nous les bois et leurs mystères,
Qui pour nous n'ont plus de secret !
A nous le fleuve aux ondes claires
Où se reflète la forêt !
A nous l'existence sauvage,
Pleine d'attraits et de douleurs !
A nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs !...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Bravant la foudre et les tempêtes,
Avec leur aspect solennel
Qu'ils sont beaux ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel !
Lorsque, privés de leur feuillage,
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que, dans le nuage,
L'Esprit des bois verse des pleurs...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.
Ils viennent, ces rois d'un autre âge,

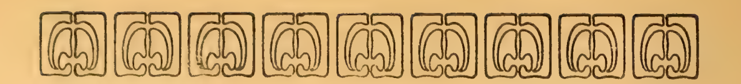
Conter leurs antiques grandeurs
A ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Puis, sur la *cage* qui s'avance
Avec les flots du Saint-Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La *blonde* laissée au village,
Nos mères et nos jeunes sœurs,
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin, pour ce grand voyage
Où tous les hommes sont rameurs,
La mort viendra nous crier : « Nage » !
Nous dirons, bravant ses terreurs :
— Dans la forêt et sur la *cage*
Nous étions trente voyageurs.

Québec, janvier 1862.

— ————



A M. ET Mme HECTOR BOSSANGE.

SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LEUR MARIAGE.

Montréal, 14 *octobre* 1816. — *Citry*, 14 *octobre* 1876.

Ils sont bien loin de nous ces premiers jours du monde
Où, prodiguant ses dons, la nature féconde
Laissait vivre mille ans ses enfants nouveau-nés ;
Où l'univers entier rayonnait de jeunesse,
Où la mort, ne trouvant nulle part la vieillesse,
S'éloignait, en tremblant, de nos frères aînés.

A vingt ans aujourd'hui, quand l'âme épanouie,
S'enivrant de soleil, d'amour, de poésie,
Demande à l'avenir le secret des destins,
Soixante ans sont pour elle une éternelle vie,
La coupe inépuisable où coule l'ambroisie,
Et l'*ultima Thule* de ses espoirs lointains.

Comme pour ces époux dont les livres bibliques
Nous racontent l'histoire et les vertus antiques,
Ces soixante ans, pour vous, n'ont commencé qu'au jour
Où, sur les bords heureux de la Nouvelle-France,
De vos cœurs de vingt ans couronnant la constance,
Vous avez vu l'hymen consacrer votre amour.

De ce beau Canada, qui de votre tendresse
Vit les premiers aveux et la première ivresse,

Vous avez conservé le souvenir charmant,
Et vous voyez souvent sa douce image en rêve..
En lui disant adieu, de sa puissante sève
Vous avez emporté quelque chose en partant.

Quand de vos premiers jours plus d'un ami fidèle,
Que l'ange de la mort a touché de son aile,
S'en est allé dormir le sommeil éternel,
Vous demeurez debout, pareils à ces grands chênes,
Ces magnifiques rois de nos forêts lointaines,
Qui semblent à nos yeux les colonnes du ciel.

Comme ils sont bien remplis ces nobles douze lustres !
Le travail incessant, les amitiés illustres
Qui, dès vos premiers pas, vous ont tendu les mains ;
Les voyages nombreux aux bords du nouveau monde,
Où vous alliez porter la semence féconde
De cet esprit français, le charmeur des humains ;

Tant de bienfaits discrets semés sur votre trace ;
Ces enfants bien-aimés, l'honneur de votre race,
De porter votre nom à juste titre fiers ;
Et vos écrits où brille une attique élégance :
Pour chanter dignement une telle existence,
Il faudrait un poème, et non pas quelques vers.

Ainsi, poursuivant votre course,
Sans redouter les noirs autans,
Vous irez boire à cette source
Où buvaient nos premiers parents.

Et, du temps reculant les bornes,
Vous laisserez couler les ans,

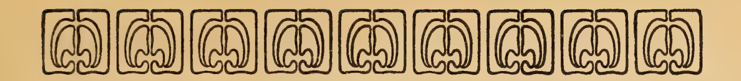
En repoussant les hivers mornes
Pour ne cueillir que les printemps.

Sur la montagne séculaire
Que fouleront vos pieds vaillants,
De la couronne centenaire
Vous ornerez vos cheveux blancs.

Sur ce sommet brillant que dore
Le soleil d'un monde nouveau,
Vous salûrez à son aurore
Le vingtième siècle au berceau.

Puisse Dieu me garder la vie,
Pour consacrer le dernier chant
De ma pauvre muse vieillie
A vos noces de diamant !

Citry, 14 *octobre*, 1876.



PROMENADE DES TROIS MORTS.

FANTAISIE.

(POÈME INACHEVÉ.)

I.

LE VER.

Le soir est triste et froid. La lune solitaire
Donne comme à regret ses rayons à la terre ;
Le vent de la forêt jette un cri déchirant;
Le flot du Saint-Laurent semble une voix qui pleure,
Et la cloche d'airain fait vibrer d'heure en heure
Dans le ciel nuageux son glas retentissant.

C'est le premier novembre. Au fond du cimetière,
On entend chaque mort remuer dans sa bière ;
Le travail du ver semble un instant arrêté.
Ramenant leur linceul sur leur poitrine nue,
Les morts, en soupirant une plainte inconnue,
Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.

Drapés, comme des rois, dans leurs manteaux funèbres,
Ils marchent en silence au milieu des ténèbres
Et foulent les tombeaux qu'ils viennent de briser.
Heureux de se revoir, trois compagnons de vie
Se donnent, en pressant leur main roide et flétrie,
De leur bouche sans lèvre un horrible baiser.

Silencieux ils vont ; seuls quelques vieux squelettes
Gémissent en sentant de leurs chairs violettes
Les restes s'attacher aux branches des buissons.
Quand ils passent, la fleur se fane sur sa tige,
Le chien fuit en hurlant comme pris de vertige,
Le passant effaré sent d'étranges frissons.

Ils forment, en marchant, une blanche colonne ;
Leurs linceuls, agités par la brise d'automne,
Laissent voir aux regards leurs membres décharnés.
Trois d'entre eux cependant vont d'un pas moins rapide ;
Leurs os sont presque intacts, leur face est moins livide ;
Ils semblent de la mort être les nouveau-nés.

L'un avait déjà vu sur sa tête blanchie
Neiger soixante hivers, quand, arrêtant sa vie,
La mort vint l'enivrer de son breuvage amer.
Un fils, un fils unique, orgueil de sa vieillesse,
Avait, tout rayonnant des feux de la jeunesse,
Des fleurs de son printemps couronné son hiver.

Comme au souffle du Nord la rose épanouie
Avant la fin du jour voit sa beauté flétrie,
Le second avait vu la mort à son chevet
Quand, jeune encor, l'amour charmait son existence.
Sa femme avait voulu, modèle de constance,
S'enfermer avec lui dans le tombeau muet.

Le troisième, à sa mère arraché par la tombe
Avait quitté la vie ainsi qu'une colombe
Qui s'envole en chantant un hymne de bonheur.
Vingt printemps n'avaient pas encor paré sa tête ;
La mort, pour son bouquet la trouvant toute prête,
A ces fruits déjà mûrs ajouta cette fleur.

Nés sous le même ciel, morts dans la même année,
Tous trois avaient connu la chaîne fortunée
Qu'ici-bas sur la terre on nomme l'amitié.
Maintenant réunis dans la cité pleurante,
Comme ces mendiants que chantait le vieux Dante,
Des vivants ils s'en vont implorer la pitié.

Ils marchent leur chemin, s'entretenant ensemble,
Quand l'un d'eux, s'arrêtant, dit d'une voix qui tremble
Au mort en cheveux blancs : « Pourquoi tous les tombeaux
» Ne sont-ils pas ouverts dans ce jour d'espérance ?
» Mes voisins ont gardé leur éternel silence
» Quand la cloche des morts a fait frémir nos os ».

« — Ami, dit le vieux mort, si cette voix sonore
» Dans nos tombeaux muets vient retentir encore,
» Apportant avec elle un rayon de chaleur,
» Ce n'est que pour ceux-là dont les âmes en peine
» Attendent le secours d'une prière humaine
» Avant d'aller se joindre aux anges du Seigneur.

» Déchirant pour toujours le voile de la vie,
» Pour le ciel ou l'enfer quand une âme est partie,
» Son corps, en descendant au repos éternel,
» Ne s'éveille jamais pour venir sur la terre
» Implorer les vivants, car, hélas ! leur prière,
» Sans force pour l'enfer, est inutile au ciel ».

Pendant quelques instants ils gardent le silence ;
La mer, chantant toujours son hymne de souffrance,
Fait monter ses sanglots dans le ciel nuageux.
Mais les trois voyageurs vont d'un pas plus rapide,
Quand, dévorant ses traits de son regard avide,
Le plus jeune soudain, s'adressant au plus vieux :

« Mon ami, lui dit-il, je vois sur votre joue
» Un ver qui vous dévore, et, quand le vent se joue
» Dans vos cheveux blanchis, à ses frémissements
» On dirait qu'il a peur de perdre sa pâture,
» Arrachez donc ce ver et cachez sa morsure,
» Peut-être pourrait-il effrayer les vivants » !...

Mais le vieux mort : « Enfant, quand nous quittons nos tom-
[bes,
» Crois-tu que nous soyons blancs comme les colombes,
» Et purs comme les lis qui croissent dans les champs ?
» Dans l'espace de temps que, là-haut sur la terre,
» Nous appelions trois mois, sais-tu combien ta bière
» A vu de vers nouveaux s'attacher à tes flancs ?

» La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses,
» Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi-closes ;
» La foudre a son nuage où resplendit l'éclair ;
» Les grands bois ont leurs bruits mystérieux et vagues ;
» La mer a les sanglots que lui jettent ses vagues ;
» L'étoile a ses rayons ; mais le mort a son ver !...

» Le ver, c'est la couronne, épouvantable et sombre,
» Qui brille sur nos fronts comme un œil noir dans l'ombre,
» C'est le baiser reçu dans ce lugubre jour
» Où la mort nous a dit : Viens, je suis ton épouse !
» Et, ce baiser fatal, cette reine jalouse
» Veut que nous le gardions comme un gage d'amour.

» Ah ! gardons notre ver. Lui seul par sa blessure
» Nous fait croire à la vie. En sentant sa morsure
» Le pauvre mort dit : Je souffre, donc je vis !
» Ce ver, que les vivants fuient comme un être horrible,

» Est, certes, moins cruel que le ver invisible
» Du remords, dévorant leurs cœurs endoloris.

» Un jour, — était-ce un jour ou bien une nuit sombre ?
» Je ne sais, car pour nous le temps n'a plus de nombre ;
» Nous n'avons qu'un seul jour, c'est l'éternelle nuit —
» Les vers rassasiés dormaient sur mon suaire ;
» Ma tombe était muette, et là-haut sur la terre
» On entendait la mort qui moissonnait sans bruit.

» Comme un avare seul qui compte ses richesses,
» Je comptais mes douleurs, mes amères tristesses,
» Quand j'entendis soudain un cri de désespoir.
» Une voix répondit, formidable et stridente,
» Dont l'écho seul suffit pour glacer l'épouvante,
» Lugubre comme un glas qui retentit le soir.

» Ce cri de désespoir qui frappait mon oreille,
» C'était le cri d'un mort enterré de la veille
» Que le ver attaquait pour la première fois.
» J'écoutai, frémissant d'une horreur indicible,
» Les étranges accents de ce duo terrible
» Que près de moi chantaient ces effrayantes voix ».

LE MORT.

« Où suis-je ? Mais qui donc vient ainsi de me mordre ?
» J'ai senti tout mon corps s'agiter et se tordre
» Comme un arbre sous l'ouragan.
» Qui donc est-il celui qui partage ma couche ?...
» Il s'approche de moi, je sens encor sa bouche
» Qui presse et torture mon flanc !

LE VER.

« Je suis le maître ici. Mon haleine est glacée
» Comme le vent un jour d'hiver ;
» Toute force par moi demeure terrassée,
» Je suis le roi, je suis le Ver ».

LE MORT.

« Le ver ! le ver déjà !... Quoi ! c'est donc sa morsure
» Qui déchire ma chair ! Quoi ! déjà la pâture
» De cet horrible compagnon !
» Mais pourtant c'est hier que j'ai quitté la vie.
» Que j'ai vu près de moi ma famille attendrie
» Pleurer en prononçant mon nom » !

LE VER.

« Ta bière est mon empire et ton corps est mon trône ;
» Je suis ton maître et ton tourment.
» Des fibres de ton cœur je fais une couronne
» Plus brillante qu'un diamant ».

LE MORT.

« Oh ! si je pouvais fuir cette demeure horrible !
» Si je criais, peut-être une main invisible
» Viendrait-elle ouvrir mon tombeau !
» On dirait que là-haut on marche sur la terre.
» Au secours ! sauvez-moi !... Le cri de ma misère
» Ne trouve pas même un écho ».

LE VER.

« Ils ne t'entendront pas. Les vivants n'ont d'oreilles
» Que pour ce qui peut les servir.

» Il leur faut des honneurs, des fêtes pour leurs veilles...
» O mort ! peux-tu leur en fournir » ?

LE MORT.

« Hélas ! je n'ai plus rien, rien que mon blanc suaire,
» Rien que mon corps flétri, rien que cet ossuaire
» Où le jour ne parait jamais !
» Si je n'ai plus ces biens que leur folie adore,
» Ah ! pour penser à moi mes amis ont encore
» Le souvenir de mes bienfaits ».

LE VER.

« Quand la main qui donnait est pour toujours fermée,
» Qui donc garde son souvenir ?
» Et qui songe au parfum de la rose embaumée,
» Quand on ne peut plus la cueillir ?

» Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance
» Lui apporte quelques profits ;
» Il ne se souvient plus, quand tombe la puissance
» Dont il pouvait tirer des fruits.

» O mort ! tu n'as plus rien, maintenant que ta bière
» Est mon empire sépulcral ;
» Ton linceul m'appartient ; ô mort ! dans ce suaire
» Je taille mon manteau royal.

» Ton cadavre, pour moi c'est la source de vie
» Où je m'abreuve chaque jour ;
» C'est le riche banquet où la faim me convie,
» Où je m'assieds avec amour.

» Tout est à moi, ton corps, ton cercueil, ton suaire,
» Tes douleurs seules sont à toi.
» Moi seul puis dire ici d'une voix haute et fière :
» Je suis le Ver, je suis le Roi !

» Comme ces conquérants qui passent sur le monde
« Frémissant sous leurs pas vainqueurs,
» Pour graver de leur nom une trace profonde,
» Laissent des sillons de douleurs ;

» Je laisserai tes os dans cette fosse impure
» Où ton désespoir s'exhala,
» Pour qu'on dise, en voyant ce qui fut ma pâture :
« — Le Roi, le Ver a passé là » !

LE MORT.

« Ta voix est comme un glas, ô Ver ! et ta parole
» De son souffle maudit veut flétrir l'auréole
» De la pure et douce amitié !
» Mais es-tu donc certain, toi qui parles en maître,
» Que les hommes aient vu tomber et disparaître
» Le culte saint de la pitié ?

« Il est encor là-haut plus d'une âme pieuse
» Qui s'en vient chaque soir, triste et silencieuse,
» Pour nous implorer le Seigneur.
» Il est encor là-haut plus d'une âme bénie
» Qui pense aux pauvres morts et qui fait de sa vie
» Un holocauste à leur douleur.

» Il est... Mais qu'est-ce donc qui tombe sur ma tête?
» O Ver ! est-ce un convive invité pour la fête

» Que tu vas donner sur mon corps ?
» Pour dévorer ma chair te faut-il donc un aide ?
» Ne peux-tu prendre seul ce peu que l'on possède
» Dans l'avare cité des morts ?

» On dirait une larme, une larme brûlante,
» Qui tombe sur mon front. Une voix gémissante
» Descend de là-haut comme un chant.
» Ah ! ma mère, c'est toi, dont la tendresse sainte
» Vient répandre à la fois tes larmes et ta plainte
» Sur le tombeau de ton enfant ! »

« O larme de ma mère,
» Petite goutte d'eau,
» Qui tombes sur ma bière
» Comme sur mon berceau ;

» O fleur épanouie
» De l'amour maternel,
» Par un ange cueillie
» Dans les jardins du ciel ;

» Larme sainte et pieuse,
» Fille du souvenir,
» Perle plus précieuse
» Que les trésors d'Ophir :

» Larme douce et bénie,
» Toi, que ma mère en deuil
» Des hauteurs de la vie
» Verse sur mon cercueil ;

» Ah ! coule, coule encore
» Sur mon front pâle et nu !

» Dure jusqu'à l'aurore,
» Bonheur inattendu !

» Ma tombe solitaire,
» Où le ver accomplit
» Ce terrible mystère
» De l'éternelle nuit,

» Maintenant arrosée
» Par ces larmes du cœur,
» Comme sous la rosée
» S'épanouit la fleur,

» Dans ses ombres profondes,
» Voit briller, pour un jour,
» Ces deux flammes fécondes,
» L'espérance et l'amour.

» Si tu savais, ma mère,
» Comme il fait sombre et noir
» Dans cette fosse amère,
» Où la brise du soir

» Ni l'aurore vermeille
» Ne viennent plus jamais
» Porter à mon oreille
» La chanson des forêts.

» Dans cette solitude,
» Mon Dieu ! comme il fait froid !
» Comme ma couche est rude !
» Que mon lit est étroit !

» Cette nuit sans étoile,
» Lourde comme du plomb,
» Qui m'entoure d'un voile
» Sans fin comme son nom ;

» Ce ver impitoyable
» Qui vient me mordre au cœur,
» Dont le rire effroyable
» Me glace de terreur ;

» Et cette plainte immense,
» Ces accents surhumains
» Qu'une même souffrance
» Arrache à mes voisins,

» Ah ! tous ces maux sans nombre,
» Ces réseaux de douleurs
» Ont de ma fosse sombre
» Fait un gouffre d'horreurs !

» Mais ce lieu plein d'alarmes,
» D'horreurs, d'affreux secrets,
» O ma mère, tes larmes
» Vont en faire un palais » !

LE VER.

« Décidément, ô mort ! tu devais, dans la vie,
» Voir bien souvent Phébus le blond
» Descendre te verser des flots de poésie,
» Et de lauriers couvrir ton front.

» Pour qu'une goutte d'eau, courant en étourdie,
» Qui tombe et vient tu ne sais d'où,

» T'inspire un pathos long comme une tragédie !
» Tu dus être ou poète ou fou.

» Ces beaux rêves du cœur qui, là-haut sur la terre,
» Ont tant d'attraits et de beauté,
» Quand on est près de moi se brisent comme verre
» Au choc de la réalité.

» Oui, quand la vie encor, circulant dans tes veines,
» T'apportait les hymnes du soir,
» Tu pouvais quelquefois dans tes douleurs humaines
» Voir passer un rayon d'espoir.

» Mais au moment suprême où la mort vint te prendre,
» T'emporter dans ses bras hideux,
» L'espoir ne voulut pas avec elle descendre
» Dans mon palais mystérieux.

» Si cette fleur du ciel qu'on nomme l'espérance
» Sur les tombeaux peut se cueillir,
» Jamais dans le séjour de l'éternel silence
» On n'entend ses feuilles frémir.

» Non, cette goutte d'eau, ce n'est pas une larme
» Que verse l'amour maternel
» Cherchant à soulever, avec un divin charme,
» Le voile qui cache le ciel.

» Non, cette goutte d'eau, ce n'est pas cette aumône
» Qu'on donne à qui vient de mourir,
» Ni cet élan du cœur qui tresse une couronne
» Avec les fleurs du souvenir.

Ce n'est qu'un allié que la terre m'envoie
» Pour hâter ta destruction,
» La terre, qui partage avec moi chaque proie
» Et qui prend la part du lion !

» Quand tu voyais encor le ciel dont les étoiles
» Te jetaient leur douce clarté,
» La terre à tes regards se découvrait sans voiles,
» Dans sa splendeur et sa beauté.

» Égoïste et cruel, ta main insoucieuse
» Cueillait tous les fruits de son sein,
» Et sans remercier la mère généreuse
» Qui te donnait l'air et le pain.

» Aujourd'hui c'est son tour ; ta sombre créancière,
» T'enserrant dans ses bras profonds,
» O cadavre, enchaîné sur ton lit de poussière,
» Va te reprendre tous ses dons.

» Ta chair, qui retenait ton âme prisonnière
» Et voilait ce divin flambeau,
» Ta chair, dont elle fut l'origine première,
» Ta chair, ta honte et ton fardeau ;

» Oui, ta chair, maintenant sans force et sans défense
» Et pleine de corruption,
» Elle en fera bientôt la nouvelle semence
» Qui doit féconder ses sillons.

» Sur le champ du repos quand la brise sereine
» Vient souffler dans l'ombre des nuits,
» Elle emporte en passant cette poussière humaine
» Qui doit se transformer en fruits.

» Quand au pied de l'autel la douce fiancée
» Vient courber son front virginal,
» C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée
» Qu'est fait son bouquet nuptial.

» La terre, par la mort sans cesse rajeunie,
» Voit passer fleurs et nations :
» Ainsi Dieu l'a voulu ; de la mort naît la vie,
» Comme l'épi sort des sillons.

» Et moi-même, le Ver, oui, moi-même, le Maître,
» Devant qui tremble toute chair,
» La mort me saisira, puis elle fera naître
» De mon cadavre un nouveau ver ».

LE MORT.

« Comme moi tu mourras ! Quoi ! la Mort, notre reine,
» Aussi t'écrasera sous sa main souveraine
» Comme le fruit sous le pressoir !
» Qui nous dira jamais, dans ce morne royaume,
» Du cadavre du ver ou de celui de l'homme
» Lequel est plus horrible à voir ?

» Eh bien ! poursuis ton œuvre, ô Ver ! et que ta bouche,
» En torturant ma chair de sa lèvre farouche,
» Mette bientôt mes os à nu !
» Oui, dévore ma chair sans trève et sans relâche,
» Et, pour hâter la fin de ton affreuse tâche,
» Cherche et trouve un aide inconnu !

» J'aspire maintenant à devenir poussière,
» Et je veux échanger les ombres de ma bière

» Contre le jour et sa splendeur ;
» Et, porté par le vent dans cette humble vallée
» Où pleure chaque jour ma mère désolée,
» Je veux devenir une fleur.

» Pensant toujours à moi, lorsque sous le feuillage
» Où sa main conduisait les pas de mon jeune âge,
» Ma mère reviendra s'asseoir,
» La pauvre fleur qui fut l'objet de sa tendresse,
» En sentant son regard, frémira d'allégresse
» Comme les bois aux chants du soir.

» Et sa pieuse main, sur ma tige posée,
» En sentant sous ses doigts les gouttes de rosée
» Frémir d'amour et de bonheur,
» M'ajoutera peut-être aux lis, aux immortelles
» Qui forment ce bouquet qu'aux fêtes solennelles
» Elle offre à l'autel du Seigneur.

» L'autel où j'apportai l'innocence bénie
» De mon cœur jeune et pur, cette fleur de ma vie
» Alors sans tache et sans remord,
» Où les anges chantaient les hymnes de l'aurore,
» Oui, cet autel verra ma pauvre mère encore
» Offrir cette fleur de ma mort ».

LE VER.

« Eh ! que m'importe à moi que ta froide poussière
» Frémissante au souffle du vent,
» Se transformant en fleur, vienne aux pieds de ta mère
» Apporter son parfum vivant ?

» Ton cadavre est mon bien, ton cadavre est ma vie !
» C'est mon orgueil et ton tourment ;
» C'est la fleur de la mort, la fleur épanouie
» Qui doit me servir d'aliment.

» Irai-je en un instant, comme un homme prodigue,
» Briser l'objet de mon amour,
» Et, pour te contenter, me donner la fatigue
» De te dévorer en un jour ?

» Oh ! je sais mieux jouir des biens que Dieu m'envoie ;
» J'aime à déguster mon bonheur,
» Je prendrai chaque jour une part de ma proie
» Pour mieux en goûter la saveur.

» Dans ce sombre royaume
» Dont moi seul suis le roi,
» Cette chair qui fut l'homme
» Est tout entière à moi.

» C'est mon bien, ma conquête !
» A moi son œil de feu,
» A moi sa noble tête,
» Ce chef-d'œuvre de Dieu !

» A moi sa lèvre fière !
» A moi son cœur profond,
» Dont les biens de la terre
» Ne trouvaient pas le fond.

» Oh ! l'homme me méprise,
» Moi, l'humble vermisseau,

» Et pourtant je le brise
» Comme un faible roseau.

» L'homme toujours oublie
» L'inexorable loi
» Qui veut, après la vie,
» Que le Ver soit son Roi.

» Trop longtemps, sur la terre,
» Il sème sous ses pas
» Un sillon de misère
» Qu'il ne soupçonne pas.

» Pour chasser de son âme
» Un remords trop cuisant,
» Pour ranimer la flamme
» D'un amour expirant,

» Souvent ses mains funestes
» Brisent ces deux bonheurs,
» Ces deux rayons célestes,
» Les oiseaux et les fleurs.

» Douces fleurs embaumées
» Souriant au ciel bleu !
» O fleurs ! ô fleurs formées
» D'un sourire de Dieu !

» Oiseaux, troupe bénie,
» Orchestre éblouissant,
» De la lyre infinie
» Écho si ravissant !

» Voix qui semblez descendre
» Du palais d'Ariel,
» L'ange pour vous entendre
» Se penche au bord du ciel !

» Voix de la haute sphère
» Oiseaux harmonieux,
» Qui portez à la terre
» Un souvenir des cieux !

» Moi, dans ce monde étrange
» Qu'on nomme le tombeau,
» Seul, aujourd'hui je venge
» Et la fleur et l'oiseau.

» Cet homme dont le crime
» Fut le premier berceau,
» Est ici ma victime
» Et je suis son bourreau.

» Sombres voix de la terre,
» Clairons du désespoir,
» Sanglots du cimetière,
» Spectres mornes du soir ;

» Fanfares infernales
» Des damnés rugissants,
» Qui montez en spirales
» Du fond des lacs brûlants ;

» Lyres de la vengeance,
» Orchestre de l'enfer,

» Célébrez l'alliance
» Du cadavre et du Ver » !

LE MORT.

« Spectres !... Enfer !...Damnés!... Rêve-t-on dans la tombe !
» Est-ce un cri de vautour dévorant la colombe
» Qu'il vient d'arracher à son nid ?
» L'œil de Satan semblait étinceler dans l'ombre
» Quand s'élevait ce chant inénarrable et sombre
» Comme un cauchemar infini.

» O Ver ! d'où viens-tu donc ? quel être corruptible
» Pour la première fois a vu ton œil terrible
» S'ouvrir aux ombres de l'horreur ?
» Sentinelle placée au seuil de la souffrance,
» As-tu pour mission de chasser l'espérance
» Et de me garder la douleur ?

» Es-tu né seulement pour semer l'épouvante,
» Les angoisses sans nom dans la fosse béante
» Qui nous reçoit après la mort ?
» Montes-tu de l'enfer ? descends-tu de la terre,
» O maître souverain de ce lieu de misère
» Où jamais la douleur ne dort » ?

LE VER.

« Avec ton premier crime, homme ! je pris naissance,
» Je suis presque aussi vieux que toi ;
» Tu m'appelais remords, ou bien la conscience,
» Et maintenant je suis le Roi !

» Homme ! quand tu vivais je n'étais qu'une idée
» Sommeillant au fond de ton cœur ;
» Cette idée aujourd'hui, par la mort fécondée,
» A pris un corps dans ta douleur.

» Dans ce concert étrange où les chants de la vie
» Te semblaient des cris de bonheur,
» Tu n'entendais jamais de ma voix affaiblie
» Vibrer le reproche vengeur.

» Ces cris des passions, d'amour ou de vengeance
» Sont étouffés sous ton linceul ;
» Ma voix s'élève ici dans toute sa puissance,
» Car aujourd'hui je parle seul.

» L'amour, ce mot sonore aussi trompeur qu'un songe,
» La gloire, ce beau rêve d'or,
» L'amitié des humains, cet impudent mensonge,
» La fortune, ce vain trésor ;

» Toutes ces voix d'en haut où ta pauvre existence
» Cherchait une fausse clarté,
» Oui, ces voix garderont pour toujours le silence
» Devant ma fauve majesté.

» Aux rêves qui chantaient dans ton âme ravie
» Dis donc un éternel adieu ;
» Car la mort a donné ces deux parts de ta vie,
» Ton corps au Ver, ton âme à Dieu.

» Et ton corps, je le prends ; aujourd'hui c'est ma fête,
» Le jour de rétribution...

» Je le reçois enfin ce prix de ma conquête,
» J'en viens prendre possession » !

LE MORT.

« Soumis comme un esclave à ta toute-puissance,
» Pourquoi me frappes-tu, quand seul et sans défense
» Je ne suis plus bon qu'à souffrir ?
» Quel mal t'ai-je donc fait, pour que toujours ta haine
» Me torture le cœur ?... Ah ! pour briser ma chaîne
» Je ne peux plus même mourir » !

LE VER.

« Que t'avait fait l'oiseau, cette lyre qui chante
» Un hymne doux et solennel ?
» Que t'avait fait la fleur, la fleur frêle et charmante
» Reflétant les splendeurs du ciel ?

» Pourtant tu la brisais dans ta course insensée,
» Comme un enfant brise un jouet,
» Et tu foulais aux pieds la pauvre délaissée,
» Sans lui donner même un regret.

» Courbé par le malheur, isolé, sans défense,
» Quand tu marchais silencieux
» Et cherchais en pleurant, pour calmer ta souffrance,
» Un rayon d'espoir dans les cieux,

» Que faisaient tes amis, tes amis de la terre,
» Qu'autrefois nourrissait ta main ?
» De leurs traits acérés augmentant ta misère,
» Ils te frappaient de leur dédain !

» En torturant ton corps, moi le Ver, moi le Maître,
» Ton corps qui fut mon ennemi,
» En rendant au néant cette part de ton être,
» O mort, je suis bien ton ami !

» Car cette mort du mort, de cette chair flétrie
» Que ton âme vient de quitter,
» C'est le dernier rayon du soleil de la vie,
» Puisque souffrir c'est exister ».

Mais ici du vieux mort la voix faible, indécise,
Se tut ; puis on le vit, frissonnant sous la brise,
Rajuster son linceul déchiré par le vent ;
Sur sa main décharnée il appuya sa tête
Comme pour reposer sa pensée inquiète ;
Puis il reprit bientôt son récit émouvant.

« — Ils parlèrent encor les deux causeurs funèbres
» Ils parlèrent longtemps, et l'écho des ténèbres
» Aux tombeaux apportait les notes de leur chant.
» Mais bientôt cependant un solennel silence
» Remplaça ce duo d'angoisse et de vengeance,
» Puis le cri seul du Ver s'éleva triomphant.

» Horrible fut ce cri. Se levant dans ma bière,
» Tous mes vers, réveillés à ce cri de leur frère,
» Répondirent soudain en torturant ma chair,
» Et de tous les tombeaux une clameur immense
» De douleur et d'effroii d'horreur et de souffrance,
» S'éleva comme un chant qui monte de l'enfer ».

Et le vieux mort se tut. La lune haute et pâle,
Illuminant le ciel de ses rayons d'opale

Éclairait les trois morts de ses douces clartés.
Le chemin Saint-Louis était désert et morne ;
Un lugubre corbeau, posé sur une borne,
Salua les passants de ses cris attristés.

Montmorency roulait ses vagues mugissantes ;
Les bruits mystérieux des forêts ondoyantes
Semblaient le chant lointain d'une immense douleur ;
Et les chantres des bois, cachés dans le feuillage,
Avaient pour ce soir-là changé leur doux ramage
Pour le cri fauve et dur qu'inspire la terreur.

Les trois morts s'en allaient suivant la même voix ;
Attiré par leur chair, seul, un oiseau de proie,
Des yeux ardents cherchait l'instant de les saisir.
Les arrêtant soudain dans leur marche tremblante,
La voix du jeune mort s'éleva frémissante,
Faible comme un écho, triste comme un soupir :

« — Ce cadavre flétri, rebut de la nature,
» Boue infecte où le Ver trouve sa pourriture,
» Ce mort auquel le Ver disait : Je suis le Roi !
» Ce foyer dégoûtant de honte et de misère,
» Ce pauvre enfant qui crut aux larmes de sa mère,
» Compagnon du tombeau, ce cadavre, c'est moi !

» L'océan de douleurs que l'on nomme la tombe,
» L'impénétrable nuit, la nuit lourde qui tombe
» Sur nos os décharnés comme un manteau de plomb ;
» Les formidables voix qui montent de l'abîme,
» Le Ver, ce roi-bourreau, qui vit de sa victime,
Tout ce je ne sais quoi qui n'a pas même un nom

» Me faisait moins de mal que cette voix stridente
» Du Ver qui déchirait de sa morsure ardente
» Ce souvenir sacré, dernier reste du cœur !
» Douter si l'être pur à qui l'on doit la vie
» Sur son fils verse encore une larme bénie :
» Quel tourment de l'enfer égale cette horreur ?

» Ah ! qui donc dois-je croire, effroyable mystère !
» La parole du Ver ou l'amour de ma mère ?...
» Venez, la neuvième heure a déjà retenti ;
» Allons, allons frapper au seuil de ces demeures
» Où coulèrent, hélas ! nos plus charmantes heures,
» Et nous saurons bientôt si le Ver a menti ».

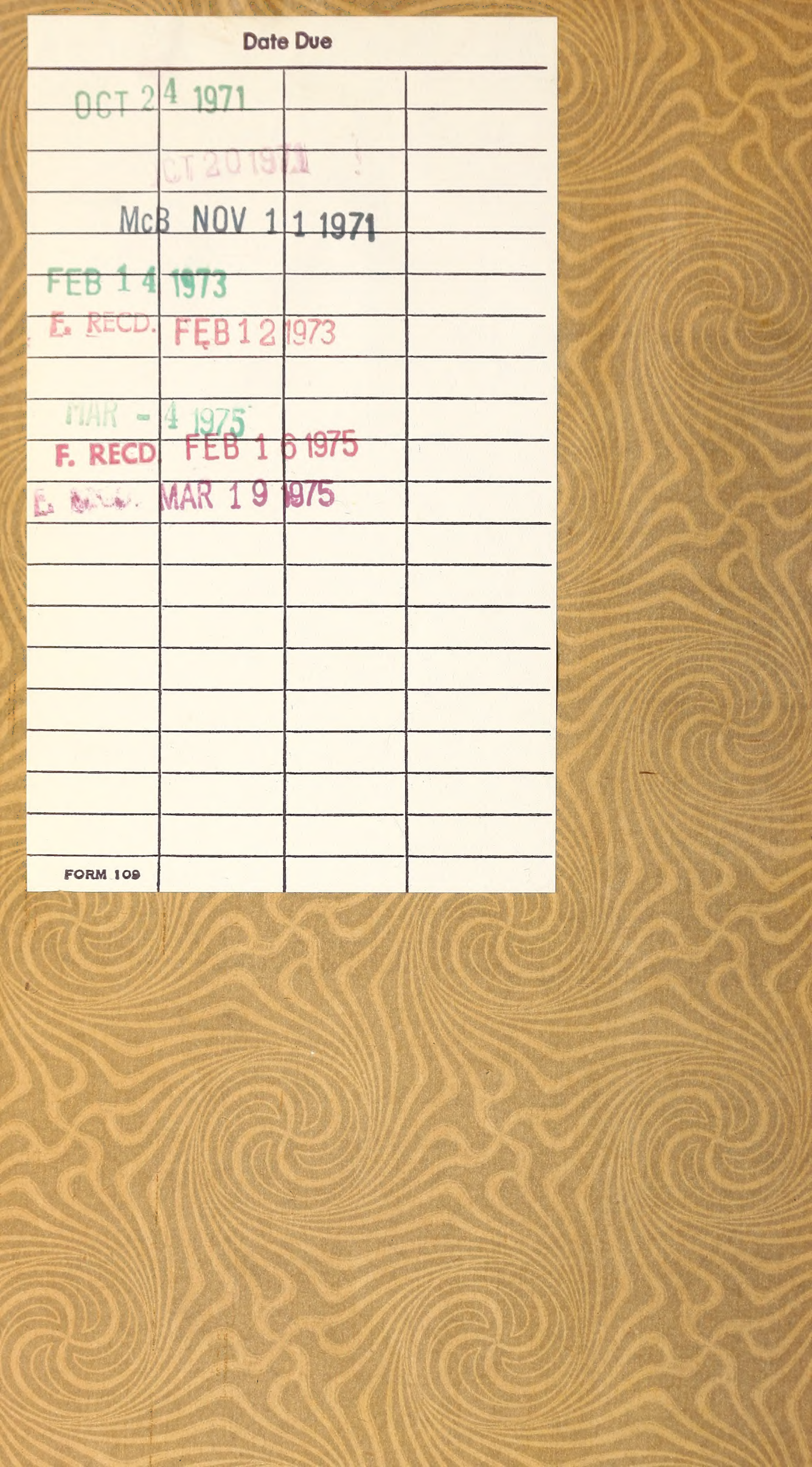
. . . .
. . . .

Québec, octobre 1862.



TABLE DES MATIERES

POÉSIES.


Date Due
OCT 24 1971
OCT 20 1971
McB NOV 11 1971
FEB 14 1973
F. RECD. FEB 12 1973
MAR - 4 1975
F. RECD. FEB 16 1975
MAR 19 1975
FORM 109



